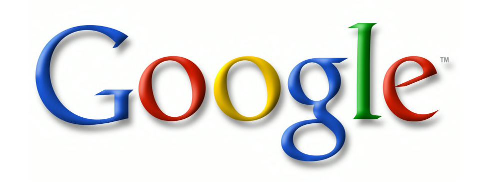




UC-NRLF
$B 153 573



HISTOIRE

D'UN

PAUVRE MUSICIEN

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

HISTOIRE

D'UN

PAUVRE MUSICIEN

(1770-1793)

PAR X. MARMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

1866

HISTOIRE

D'UN

PAUVRE MUSICIEN.

(1770 — 1793.)

PREMIÈRE PARTIE.

L'IDYLLE.

I

Fribourg-en-Brisgau.

Elle est près de nous, à quelques lieues de notre frontière, cette gentille cité germanique, *Freundliche stadt* (ville amicale), disent les Allemands. C'est vrai. Villes et villages, montagnes et vallées, océans et rivières, toutes les choses de ce monde ont leur physionomie, et Fribourg a la physionomie la plus amicale, la plus attrayante. Ah! les

jolis ruisseaux qui s'épanchent et babillent le long de ses rues! On dirait qu'ils courent au-devant du voyageur pour le saluer et lui offrir leur onde rafraîchissante. Ah! les jolies maisons aux persiennes vertes, aux blanches façades! Il semble qu'elles sourient aux passants et l'invitent à franchir le seuil de leur porte. Au-dessus de ces maisons sans faste, mais si calmes et si proprettes, s'élèvent dans leur harmonieuse structure, les arceaux imposants, le magnifique portail, la merveilleuse flèche de la cathédrale, l'une des œuvres admirables du moyen âge, l'un des glorieux monuments de l'Allemagne.

Près de là, sont les sentiers qui serpentent à travers champs, et ceux par lesquels on monte entre les vignes fécondes au sommet du Schlossberg, et de tout côté, les images les plus variées, les sites les plus pittoresques : ici, les verts jardins au milieu desquels, le cimetière parsemé de fleurs, ombragé par des acacias, apparaît lui-même comme un jardin, comme l'image vivante d'une perpétuelle résurrection; là, le vallon de la Dreisam, avec ses actives fabriques et la route du Hœllenthal, et les profondeurs de la forêt Noire; en face de la ville, la vaste plaine arrosée par le Rhin, les riches domaines de l'Alsace, les cimes ondulantes des Vosges.

C'est un des aïeux de la famille ducale de Bade

qui eut l'idée de fonder une ville dans cette charmante situation. Il s'appelait Berthold III, et régnait dans le pays de Brisgau en 1112. Pour cette heureuse conception, ne mérite-t-il pas d'être plus honoré que les héros des batailles sanglantes et les conquérants qui enlèvent dans le deuil des peuples vaincus, des couronnes trempées de larmes?

Son successeur Conrad posa la première pierre de la cathédrale, et, d'année en année, les habitants de la jeune cité travaillèrent avec ardeur à la construction du religieux édifice.

C'était à l'âge à jamais mémorable que l'on peut considérer comme la verte enfance des sociétés modernes, âge énergique où l'Europe se dégageait des ombres obscures des siècles précédents, comme l'aurore des voiles de la nuit; âge laborieux où les corporations d'ouvriers acquéraient leur première organisation et les communes leurs premières franchises; âge poétique où les *Minnesinger* d'Allemagne, les scaldes du Nord et les trouvères de France répandaient dans les airs, comme des oiseaux mélodieux, leurs galantes ou pieuses chansons; âge chevaleresque où, pour croire à la parole de l'homme, il n'était pas besoin de l'inscrire dans un contrat, où l'on ne connaissait pas un plus grand bien en ce monde que l'honneur intact, pas une plus grande honte que la félonie; âge de naïves croyances où les légendes

miraculeuses, les contes féeriques, les étonnants combats du romancero, les épopées du cycle carlovingien, de la Table ronde et du Saint-Graal, les histoires de sorciers et d'enchanteurs, la mythologie des elfes et des sylphes se transplantaient de contrée en contrée, comme ces germes d'arbustes que le vent enlève au sol où ils sont nés, transporte au loin sur ses ailes et sème en différents lieux; âge de ferveur religieuse et de curiosité candide où les nations s'enflammaient au nom de Jérusalem et s'instruisaient par les croisades; âge de foi sincère où un même sentiment unissait dans les mêmes tendances et ralliait à une même œuvre le prêtre et le laïque, le gentilhomme et le bourgeois, l'artiste et le manœuvre.

Au treizième siècle, la nef, la tour, la flèche aérienne de la cathédrale étaient achevées. Au siècle suivant, on construisit le chœur, et la population de Fribourg y travaillait encore, quand un de ses intelligents souverains, Albert VI, archiduc d'Autriche, la dota d'une université.

Ni docks turbulents, ni bourse aventureuse, ni théâtres pompeux. Une église et une université, l'élévation de l'âme, la joie de l'esprit, toutes les bienfaisantes institutions enfantées par l'Église et tout ce qui tient à l'école : bibliothèque, musée, collection scientifique. Avec ces nobles fondations, la petite ville de Fribourg a peu à peu grandi :

fidèle à de saines coutumes, éclairée par un sage enseignement, enrichie par un patient travail.

Malgré ses pacifiques penchants, elle n'a pu échapper aux rigoureuses conditions des destinées humaines. Elle a eu aussi ses jours d'orage et de combats. Elle a été forcément entraînée dans différentes guerres. Elle a été envahie par les Bavarois et les Suédois, par Turenne et Condé, subjuguée par le maréchal de Créqui et le maréchal de Coigny et deux fois possédée par la France[1].

Elle a été pendant deux siècles et demi soumise à la famille des Zaehringen, pendant quatre siècles au gouvernement de l'Autriche. N'en déplaise aux détracteurs de ce gouvernement, elle avait pour lui un profond sentiment d'affection et de gratitude. Le traité de Presbourg l'en a détachée, et l'a réunie au grand-duché de Bade.

Dans ses diverses vicissitudes, elle ne s'est point laissée détourner de son Église ni de son Université. Elle a gardé la foi catholique de ses pères, et n'a cessé d'aimer les sciences et les lettres.

Quand on la voit, dans sa paisible existence, au pied de ses belles montagnes, en face de ses riants horizons, on s'y sent retenu par un charme singulier, et l'on songe qu'en ce poétique pays, au sein de cette honnête population, il serait doux

1. De 1677 à 1697; puis de 1744 à 1745.

d'avoir une humble retraite pour y finir tranquillement ses jours sur le penchant du Schlossberg, à l'ombre de la cathédrale, près des verts sapins.

Au siècle dernier, là vivait un vieux luthier nommé Wagner, dont le sort était intéressant.

Désireux de se distinguer dans sa profession, il avait, au temps de sa jeunesse, entrepris un voyage dont il devait rapporter plus d'une sérieuse leçon. Le sac sur l'épaule, le bâton de houx à la main, ainsi qu'un simple *handwerksbursch*, il avait été de ville en ville jusqu'à Crémone pour y étudier le travail des Amati et de Stradivarius, ces illustres maîtres dans l'art de fabriquer les violons. Il avait connu le plus célèbre des Guarnerio ; il l'avait vu, non sans un serrement de cœur, réduit à la misère, enfermé dans une prison, luttant cependant contre l'infortune, et essayant encore de façonner quelques-uns de ses harmonieux instruments avec les grossiers matériaux que la fille du concierge lui apportait par pitié. De là, Wagner allait dans le Tyrol, chercher la tradition de Steiner, l'un des disciples les plus distingués de Nicolas Amati.

Steiner n'était plus. Il avait rencontré une de ces femmes du monde qui, par une grâce singulière, éblouissent l'imagination de l'humble artiste, qui, par une apparence de sympathie, émeuvent sans s'émouvoir elles-mêmes, les cœurs candides, et par une nonchalante imprudence, ou par un jeu

cruel de coquetterie, éveillent des espérances qu'elles ne partageront jamais, et qu'elles briseront avec un superbe dédain.

Steiner aima, et lorsqu'il reconnut le néant de son rêve, il en devint fou, il en mourut. Mais son élève, Egide Klotz, continua son œuvre dans le Tyrol, et le fils de cet élève fonda, à Mittenwald, un établissement de luthier qui acquit un grand renom. Pour mieux connaître divers procédés de fabrication, Wagner s'enrôla parmi les ouvriers de Klotz, puis il alla visiter encore, à Nancy, l'habile Médard, qui avait fait son apprentissage sous les yeux de Stradivarius, puis enfin il rentra à Fribourg, ayant beaucoup vu, beaucoup réfléchi, bien résolu d'être, s'il le pouvait, laborieux comme Klotz, de ne point se laisser entraîner au désordre comme Guarnerio, et de ne pas se livrer, comme Steiner, à un fatal amour.

Il loua une boutique dans la Salzgasse, et ne tarda pas à se faire remarquer de ses voisins par son assiduité au travail, et à mériter, par sa bonne conduite, l'estime du syndic de sa corporation.

Il eut le bonheur de réussir dans ses premiers essais. L'un des seigneurs du Brisgau, le comte de Hochfeld, pour qui il avait fait un très-joli violon, le recommanda dans les assemblées de la noblesse, et la femme d'un des conseillers municipaux,

Mme Flitter, dont il avait habilement réparé la guitare, le prôna dans la bourgeoisie.

Il épousa une honnête ouvrière, orpheline, sans fortune, qui concentra sur lui toutes ses facultés d'affection. Dans la douce vie qu'elle lui fit par ses soins et sa tendresse, il travailla avec plus d'ardeur. Il aimait son métier, et quelquefois en parlait avec un naïf enthousiasme. « Non, disait-il en contemplant ses violons, ce que je fais, ce n'est pas une œuvre manuelle, c'est une création, c'est une magie. Dans ces légers morceaux de bois réunis l'un à l'autre, je mets une âme; dans ces crins, je mets une voix. Sous l'archet du musicien, l'âme endormie s'éveille, la voix soupire, pleure, chante, s'exalte comme une voix humaine. »

Et c'était plaisir de le voir alors tailler un manche, arrondir une éclisse, polir une table d'harmonie, et il chantait en ajustant sur le chevalet les cordes sonores comme si déjà il les entendait vibrer.

Malheureusement il ne put se contenter de sa satisfaction journalière. Il aspirait à s'illustrer par quelque production extraordinaire. Il aurait voulu se montrer supérieur aux célèbres artistes de Crémone. Mais sachant bien qu'il ne parviendrait point à surpasser dans leur science spéciale ces maîtres que jusqu'à présent, personne encore n'a surpassés, il songeait à s'acquérir une autre gloire par une nouvelle invention.

Après de longues études, il en vint à une idée qui le charma. Aussitôt il se mit à l'œuvre tout seul, ne voulant confier à personne son projet. Il assembla lui-même les divers matériaux dont il avait besoin, les prépara mystérieusement, fit une première ébauche, puis une seconde, puis détruisit ce qu'il avait fait et recommença. Il employait à cette entreprise toutes ses journées. Il en rêvait la nuit.

Enfin il produisit un instrument élégant, plus large que le violon, plus léger que la harpe, plus sonore que la guitare, il lui donnait le nom de harpo-lyre, et dans sa candeur d'artiste, croyait avoir fait une découverte qui obtiendrait un éclatant succès.

Les amateurs auxquels il présenta cet instrument, ne s'en montrèrent point enthousiastes comme il l'avait espéré. Les uns le regardèrent avec une froide curiosité, d'autres en critiquèrent la forme, d'autres les vibrations.

Wagner reprit sa harpo-lyre, la modifia selon certaines observations dont il reconnaissait la justesse, et l'ayant emballée soigneusement, il la transporta à Strasbourg, à Francfort, à Leipzig, à Vienne, pour la soumettre à l'appréciation des sociétés musicales les plus renommées.

A Vienne, il eut l'honneur, un soir, de l'exhiber et de la faire résonner dans le vieux Burg, devant

Marie-Thérèse, qui, au milieu des grands événements de son règne, toute sa vie aima et protégea les arts.

Wagner fut invité à lui expliquer le mécanisme de son instrument. L'auguste impératrice lui en fit l'éloge, et en le remerciant avec une grâce touchante de sa complaisance, lui remit une tabatière d'or.

Mais déjà l'honnête luthier était forcé de reconnaître qu'il ne devait ce témoignage de distinction qu'à une généreuse bonté, et non point à son propre mérite, car son instrument était condamné par les juges les plus compétents comme une œuvre bizarre et totalement inutile.

Il revint de son voyage avec une amère tristesse, la tristesse de l'artiste qui, s'étant passionné pour une idée, s'aperçoit qu'il s'est trompé, et dans sa déception, en vient à douter de tout ce qui faisait sa force, de son enthousiasme, de son espoir, de ses facultés.

Si confiant encore naguère, si découragé maintenant, il entrait dans la phase fatale où l'on dirait que les dieux ennemis, découvrant tout à coup un homme heureux, frappent sur lui sans pitié, comme pour le punir d'avoir longtemps échappé à leurs rigueurs.

Dès le jour où il s'était occupé de sa harpo-lyre, il avait négligé ses clients. Par son voyage en Allemagne, il semblait les avoir abandonnés entière-

ment. A son retour à Fribourg, il ne lui fut pas difficile de remarquer qu'on n'avait plus à son égard les mêmes sentiments qu'autrefois. Il était fier. Il s'éloigna de ceux qui semblaient s'éloigner de lui, et ne répondit que par un froid silence à ceux qui osaient lui adresser quelques observations. Les uns se plaignirent de son orgueil, d'autres dirent que sa sotte invention lui avait troublé la raison. Le pauvre Wagner ne pensait pas à se défendre. Quelque temps après son retour, sa femme était tombée gravement malade. Il la soignait, et ne pouvait avoir un autre souci. Elle mourut, lui laissant un fils en bas âge d'un caractère doux et docile, mais d'une constitution un peu délicate.

Cette mort l'attéra. Sa femme avait été sa joie de chaque jour, son refuge dans toutes ses peines, son unique amour. La douleur qu'il ressentit de cette perte engendra ou développa en lui une sorte de maladie nerveuse qui exigeait de perpétuels ménagements. Il avait des transports et des ébullitions de sang au cerveau, surtout quand il s'absorbait dans ses pensées de deuil, ou s'appliquait à une tâche un peu difficile. Sa vue alors se troublait. Il vacillait comme un homme ivre, et pour ne pas tomber, il cherchait machinalement un appui.

Le médecin lui prescrivit le repos le plus absolu,

et lui enjoignit en même temps de se distraire tant qu'il pourrait. Il se soumit non sans peine à cette ordonnance, car il avait l'amour du travail. Mais il voulait vivre pour son enfant, pour son Franz que sa pauvre Louise avait tant aimé, et qu'elle serrait si tendrement sur son cœur à sa dernière heure, en priant et en pleurant.

Il vendit à un jeune luthier son atelier de la Salzgasse, et se retira au delà des remparts, dans une petite maison près de la Dreisam. Une bonne vieille femme venait là, le matin, faire son ménage, préparer son dîner. Le reste du jour, il était seul avec son fils. En lui seul il voulait trouver son repos, en lui seul sa consolation et son espoir.

Pour ne point s'en séparer, il faisait près de lui l'office de maître d'école, il lui apprenait à lire et à écrire. Il s'entretenait amicalement avec lui, et sortait avec lui.

C'était une chose touchante de voir le vieux luthier, affaibli par son chagrin et par sa maladie, cheminer pas à pas, la main droite posée sur l'épaule du blond enfant qui mesurait docilement sa marche sur celle de son père, et paraissait tout fier de lui servir de guide et d'appui.

Les gens qui l'avaient connu autrefois si jeune et si actif le regardaient avec intérêt, et quelques-uns auraient volontiers causé avec lui. Mais il avait dans le cœur des regrets et des rêves qu'il ne vou-

lait communiquer à personne, et il ne se souciait point d'engager une banale conversation. Sans misanthropie, mais très-fermement, il s'était retiré de la vie du monde. L'amertume qu'il avait ressentie dans ses diverses déceptions s'était effacée dans les profondeurs de son deuil, comme un nuage isolé disparaît dans les voiles de la nuit. Envers ceux qui avaient trompé son attente, qui l'avaient affligé à son retour d'Allemagne par leur abandon ou leurs railleries, il ne gardait aucun ressentiment. Mais il ne gardait également aucun désir de retrouver en eux un témoignage de sympathie. Il n'aimait que son fils. Tout le reste lui était indifférent.

Dans les beaux soirs d'été, il se plaisait à gravir les sentiers de la colline jusqu'à un plateau d'où l'on découvrait un grand espace. Là, il s'asseyait sous les rameaux embaumés d'un acacia, et il disait à Franz :

— Toi qui as les bons yeux lumineux de ta mère, dis-moi donc ce que tu remarques devant nous et autour de nous.

Franz alors lui décrivait, avec une enfantine admiration, dans un naïf langage, les villages de la plaine, à demi cachés sous les arbres fruitiers, les champs de blé ondoyants comme les eaux d'un lac au souffle du vent; le Rhin, qu'il apercevait comme un ruban blanc entre les prés verts, et plus

loin les cimes des Vosges, avec leur ceinture de nuages.

Wagner l'habituait ainsi à observer les scènes de la nature, et revoyait par les yeux de cet enfant ce qu'il ne pouvait plus guère voir lui-même. Souvent les divers points que Franz lui signalait réveillaient en lui de longs souvenirs.

— Ah! disait-il, ce beau fleuve du Rhin, dans ma jeunesse, j'en ai suivi le cours jusqu'à Cologne, et je ne pouvais me lasser de l'admirer. Ces montagnes des Vosges, je les ai parcourues avec mon excellent père, qui avait été employé dans une manufacture, et les connaissait bien.

A l'un de leurs sommets s'élève le couvent de Sainte-Odile, dont je t'ai raconté la légende; au milieu de leurs grands bois de sapins, s'élèvent d'anciens châteaux avec des tours gigantesques et des chapelles; dans leurs vallons étroits, des villages de mineurs, des fabriques de toutes sortes. Y a-t-il dans le monde rien de pareil, tant de traditions religieuses en un si court espace, tant d'illustrations nobiliaires dans des forêts d'un aspect si sauvage, et tant d'œuvres industrielles au sein d'une si poétique nature? Cette magnifique plaine qui se déroule entre les flots du Rhin et la chaîne des Vosges, ces vignes fécondes, ces champs de houblon et de froment, ces actives bourgades, ces villes superbes dont tu pourrais d'ici, avec une lu-

nette, distinguer les hauts clochers, appartiennent à l'Alsace, la riche, l'intelligente, l'hospitalière Alsace, le plus attrayant, le meilleur pays.... Non, le meilleur, c'est notre Brisgau. Quand tu seras grand, tu voyageras aussi, mon cher Franz, tu sauras le plaisir qu'on éprouve à voir des lieux nouveaux et à trouver une main amie dans une contrée étrangère, et après tu reconnaîtras qu'il n'y a rien de plus doux ni de plus fort que les liens de la terre natale. Au pied de cette colline est la maison où tu es né; devant nous l'église dont les vieilles cloches ont sonné pour ton baptême et par-là bas le *Gottesacker*, le champ de Dieu, où repose ta sainte mère, où j'irai reposer près d'elle.

Ainsi parlait le père, et l'enfant l'écoutait et son cœur s'ouvrait à de tendres émotions.

L'honnête luthier donnait encore à son fils d'autres enseignements. Il avait remarqué en lui un goût particulier, un goût inné pour la musique. Il se réjouissait de ses dispositions ; il cherchait à les développer par ses conseils et ses encouragements, et comme la pensée de l'homme, si détachée qu'elle soit des espérances qui l'ont abusée, en conçoit encore aisément de nouvelles, il rêvait pour son fils la gloire que lui-même n'avait pu obtenir.

A cette époque, l'Allemagne était tout occupée d'un petit bonhomme qui, à quatre ans, comprenait déjà très-nettement la musique, qui, à six ans,

faisait sans difficulté sa partie de violon dans une symphonie et composait des concertos. Les journaux racontaient comment il allait de ville en ville avec son père et sa sœur, invité de tous côtés par les grands seigneurs, les prélats, les princes régnants, et comment il émerveillait tout le monde par son talent et sa simplicité. Il était si gentil et si mignon qu'on le mettait debout sur une table pour le mieux voir.

Un jour qu'il entrait dans le salon du palais impérial à Vienne, son pied glissa sur le parquet. Une jolie petite fille aux joues roses, aux cheveux blonds, à l'instant lui tendit la main et l'empêcha de tomber. Cette compatissante enfant, c'était Marie-Antoinette, et cet autre enfant qu'elle soutenait, c'était Mozart.

Gloire de la puissance humaine, gloire du génie, un moment réunies par un généreux élan et par un sentiment de gratitude. Éclatantes, cruelles destinées ! Quelques années après cette rencontre fortuite, Wolfgang Mozart apparaissait à Versailles, à Paris, et y obtenait un brillant succès. Quelques années après, la jeune archiduchesse d'Autriche était saluée avec enthousiasme du nom de dauphine de France. Hélas ! et à trente-cinq ans, l'auteur de *Don Juan*, des *Noces de Figaro* de la *Flûte enchantée*, le sublime Mozart mourait en Allemagne dans la pauvreté, les soucis, l'abandon, en modu-

lant les dernières notes de son chant de deuil, de son *Requiem*, et à trente-huit ans, la fille des empereurs, la plus belle, la plus noble, la plus pure des reines mourait sur un échafaud.

En lisant le récit de la visite de Mozart au palais de Vienne, le luthier se rappelait ce qui lui était arrivé dans cette même demeure. — Ah? disait-il, cette bonne petite princesse qui tend la main aux musiciens est la digne fille de sa mère. Elle a, dès son bas âge, appris à secourir les pauvres et à soutenir les faibles. Dans la malheureuse tentative que j'ai faite, ceux qui précédemment se disaient mes amis, et ceux qui affectaient de me patronner, m'ont abandonnés ou se sont moqués de moi. La seule marque d'intérêt qui m'ait été accordée, je la dois à notre magnanime impératrice Marie-Thérèse, et jamais je ne l'oublierai.

Souvent Wagner parlait du voyage de Mozart et de ses triomphes pour exciter l'ambition de Franz.

Franz n'avait pas le moindre mouvement d'ambition. Il aimait la musique, et ne se doutait pas que l'ardeur avec laquelle il la recherchait et la justesse avec laquelle parfois il l'appréciait, pouvaient être considérées comme l'indice d'une vocation. Il s'essayait avec joie à jouer du violon, et ne songeait nullement que par cet exercice réitéré il pouvait un jour obtenir quelque succès.

Cependant la maladie de Wagner s'aggrave. Ses

congestions deviennent plus fréquentes et plus longues, et quelquefois après les violentes douleurs qu'il en ressent, il tombe dans une telle faiblesse, qu'à peine conserve-t-il le sentiment de l'existence. Puis il se relève de cet étatde prostration, se rassure, et se dit qu'il ne peut mourir tant que son petit Franz aura besoin de lui.

Naïves croyances des cœurs tendres ! désirs de dévouements si souvent déçus ! Une nuit, Franz, qui couchait dans un cabinet à côté de la chambre de son père, fut réveillé par un cri aigu suivi d'un gémissement. Il s'assit sur son séant, écouta. Plus rien. Il pensa qu'il avait fait un mauvais rêve, laissa retomber sa tête sur son oreiller et se rendormit. Le matin, comme de coutume, il se rendit près de son père, qui, en toute saison, se levait de très-bonne heure, et l'attendait pour déjeuner. Ce jour-là, le luthier était encore au lit, les mains jointes sur sa couverture, les yeux fermés, le visage pâle, dans une complète immobilité.

Franz, étonné de le voir endormi si tard, mais ne voulant point troubler son sommeil, s'assit en silence près de la fenêtre. Par là, il se plaisait à observer les graminées de la prairie sur laquelle étincelaient les gouttes de rosée et les flots de la Dreisam reluisant aux rayons du soleil, et l'hirondelle qui s'élançait hors de son nid pour aller chercher ses provisions.

La femme de ménage qui, depuis quelque temps rôdait dans la cuisine, ouvrit la porte de la chambre, apportant les deux tasses de lait chaud qu'elle servait chaque matin à heure fixe. Franz lui indiqua du doigt le lit où son père reposait encore et lui fit signe de se retirer. Puis, de nouveau, il regarda par la fenêtre. Devant lui gazouille un rouge-gorge. Pourquoi donc Franz est-il devenu tout à coup pensif en observant les sautillements de cet oiseau que bien il connaît? Le rouge-gorge aime le voisinage de l'homme. L'été, il voltige sans crainte le long des chemins fréquentés par l'ouvrier et le laboureur. L'hiver, il entre avec confiance dans l'habitation près de laquelle il a niché, et dit en son langage doux et plaintif : « Je suis votre ami et votre musicien. Dans la belle saison, matin et soir, je vous ai récréés par mes chants. A présent, la terre est couverte de neige. Je ne trouve plus ni un insecte pour me nourrir, ni un feuillage pour m'habriter. J'ai froid et j'ai faim. N'aurez-vous pas pitié de moi ? »

Le paysan le protége, et les enfants savent son histoire, une édifiante histoire. On raconte que sa couleur rouge lui vient des gouttes de sang qui tombèrent sur sa poitrine à Jérusalem, quand il s'efforçait dans une religieuse commisération, d'arracher les épines de la couronne du Christ. On raconte qu'en Angleterre, deux innocents orphe-

lins ayant été égorgés par un homme féroce, et abandonnés sans sépulture dans la forêt, le rouge-gorge les ensevelit sous une couche de feuilles vertes. On raconte aussi qu'il annonce la mort des gens qu'il a connus en venant frapper trois fois à leur fenêtre.

Franz ne sait pas encore ce que c'est que la mort. Cependant il éprouve une mystérieuse appréhension, en se rappelant ce qu'on lui a dit de la faculté de divination du rouge-gorge, et en voyant l'oiseau prophétique près de la fenêtre. Il se retourne vers son père, le regarde en silence, et se sent inquiet de son long sommeil. Enfin, il s'approche de lui, et lui dit à voix basse, puis plus haut : *Mein Vater, mein lieber Vater* (mon père, mon cher père). Point de réponse. Plus troublé encore, et ne pouvant résister à son agitation, il veut lui prendre les mains. Ces mains sont froides et roides. Il veut lui donner comme de coutume son baiser matinal sur les joues. Ces joues sont contractées et glacées.

Franz, effrayé, éperdu, s'élance hors de la maison en poussant un cri lamentable. A ce cri accourt un pêcheur, qui allait avec ses filets commencer son labeur quotidien.

« Qu'as-tu donc? dit-il à l'enfant.

— Mon père! » murmure Franz, pâle et tremblant.

Le pêcheur entre dans la chambre du luthier avec la femme de ménage, puis retourne tristement vers Franz, et, lui tendant la main :

— Pauvre garçon, dit-il, viens avec moi. »

Franz ne répond pas ; Franz tout bouleversé se laisse emmener. Le pêcheur le conduit dans sa demeure et dit à sa femme :

— Voilà un enfant dont il faut prendre soin :

— Merci du cadeau, répond la femme d'un ton rogue ; j'ai déjà trois garçons et une fille à soigner. Tu trouves que ce n'est pas assez. Mais, celui-là, c'est le fils du luthier ; pourquoi donc me l'amènes-tu ?

— Il est tout seul : son père est mort ! »

II

Franz Wagner.

La femme du pêcheur est assise un soir sur le seuil de sa porte, tissant ces brins de paille d'avoine que l'on cueille avant leur maturité sur les froides montagnes de la forêt Noire, pour en faire de légères corbeilles et d'élégants chapeaux.

On la cite à Fribourg comme une habile ouvrière, et elle sait que ce qu'elle fait sera bien payé. Mais, en ce moment, elle travaille avec une sombre préoccupation, et son front plissé et sa main agitée indiquent le trouble de son esprit.

« Joseph, crie-t-elle tout à coup. »

Joseph est près de là qui l'entend bien, mais il pressent un orage et n'a nulle envie de l'affronter.

« Joseph! Joseph! »

Au ton sec et impérieux avec lequel ces quatre syllabes sont articulées, Joseph reconnaît que la tempête devient de plus en plus menaçante, qu'il

ne pourra l'éviter, et que le mieux est de s y sou mettre.

Il s'avance, d'un air humble, comme un écolier qui se résigne à subir l'admonestation de son maître.

« Viens là, lui dit sa femme, et réponds-moi : est-ce que ce petit Wagner doit éternellement rester avec nous.

— Éternellement ! ce serait bien long, réplique Joseph en souriant.

— Pas de plaisanteries. Quand je songe à ce que tu me fais sans cesse souffrir par tes sottises, je ne me sens nullement en train de plaisanter.

— Ah ! Trudele, te voilà encore fâchée contre moi. »

Elle s'appelle Gertrude. Mais quand elle est en colère, Joseph, pour l'adoucir, emploie d'un ton caressant ce diminutif.

« Fâchée ! On le serait à moins. Tu t'imagines sans doute que nous sommes trop riches. Quand tu as porté quelques truites au marché, et quand j'ai gagné quelques florins à travailler de longs jours sans relâche, tu penses que notre ménage regorge de provisions, et il ne te suffit pas de faire l'aumône à tous les mendiants, à tous les vagabonds qui te tendent la main, il faut encore que tu ailles chercher un malheureux enfant qui nous est complétement étranger, et que tu l'installes sous notre toit, notre table !

— Il est vrai, Trudele, que nous n'avons pas la fortune de M. Scharf, que j'ai vu dernièrement assis à son comptoir, devant des piles d'écus. Mais nous sommes jeunes encore, robustes et travaillant bravement. Nos enfants suivront notre exemple. Et ce pauvre petit à qui il ne reste pas un parent, pas un appui, quand je l'ai vu, après la mort de son père, si chétif et si abandonné, cela me fendait le cœur.

— D'autres l'ont vu, et n'ont pas eu la même sensibilité.

— On dit pourtant qu'en lui donnant un refuge, j'ai fait une bonne action.

— Cette bonne action, personne autre que toi n'a été tenté de la faire. Il n'a rien sans doute, ce garçon?

— Peu de chose en vérité; quelques meubles, quelques vêtements, un bizarre instrument de musique enfermé dans une boîte et une tabatière en or toute neuve, qu'on a trouvée dans une armoire.

— Rien de plus?

— Une bourse en cuir contenant quinze florins et quelque menue monnaie. Tout cela a été enregistré et confié à la garde du syndic des corporations d'ouvriers, pour être remis, en temps opportun, à l'orphelin. A vrai dire, c'est singulier qu'on n'ait pas trouvé autre chose dans l'habitation du luthier. Depuis longtemps il ne travaillait plus et

ne gagnait plus rien. A présent, en voyant ce qu'il laisse, on se demande de quoi il vivait.

— C'était un vieux sournois qui ne confiait ses secrets à personne. Probablement il avait amassé quelque argent, et il est mort juste au moment où il avait tout épuisé. Avec son héritage, il me semble que son fils ne peut guère vivre sans rien faire. Qu'en penses-tu, toi qui as toujours tant de souci des autres ?

— Il a le goût de la musique ; il sera musicien, Il l'est déjà un peu, grâce à son intelligence et aux leçons qu'il a reçues de son père.

— C'est cela, il ira aux noces ou aux fêtes de villages jouer de la flûte ou du violon. Un bon état, où l'on est bien nourri et bien payé. Cela vaut mieux que de tresser des chapeaux de paille et de lever des filets. Puisque tu dis qu'il connaît déjà un peu son métier, il devrait s'y mettre tout de suite. Il est assez grand. J'ai vu sur la place de la Cathédrale un garçon moins fort que lui, qui jouait du flageolet en faisant danser une marmotte.

— Laisse-le encore quelque temps ici ce pauvre orphelin, il ne nous gêne pas, il est doux et gentil, il s'accorde aisément avec nos garçons, et déjà il est l'ami de notre petite Alete. Enfin, le chef du syndicat me voyant passer dans la *Kaiserstrasse*, m'a appelé et m'a dit devant plusieurs personnes, en me frappant sur l'épaule : Kraft, vous êtes un

brave homme; si vous avez besoin de moi, vous me trouverez. Jamais auparavant il ne m'avait adressé la parole, bien que je le saluasse toujours respectueusement comme c'est mon devoir; pourquoi donc m'aurait-il appelé et m'aurait-il offert ainsi son assistance, si ce n'est parce qu'il a appris que nous avions pitié du petit Wagner?

— Soit! répliqua Gertrude un peu radoucie, nous attendrons. »

Il y a des âmes que l'obligation du travail, les soucis matériels contractent en un rigide égoïsme. Il y en a qui, par une grâce spéciale, échappent à cette action réfrigérante, et dans les difficultés de la vie, dans l'affliction et la pauvreté conservent un généreux élan. C'est cette générosité du pauvre qui est surtout admirable. Le riche, quand il s'associe à une œuvre de bienfaisance, ne donne souvent que son superflu. Le pauvre donne ce dont il a lui-même besoin, et ne craint pas de souffrir pour apaiser une souffrance.

Ainsi faisait Joseph Kraft, le pêcheur de la Dreisam. On l'appelait le bon Joseph, et il méritait bien ce titre. Il méritait d'être compté au nombre de ces hommes qui semblent mis en ce monde par la Providence pour donner aux autres l'exemple de la mansuétude et de la patience.

Sa femme le mettait souvent à de rudes épreuves. Tout occupée de petits lucres et de petites parci-

monies, elle l'épiait avec une inquiète pensée, et l'accusait de trahir ses devoirs d'époux et de père, de voler le bien de sa femme et de ses enfants, lorsqu'il employait une partie de son temps ou de son argent à secourir une infortune.

Comme il redoutait les querelles, il avait fait un véritable acte de courage en lui amenant l'orphelin. Bientôt pourtant, elle fut forcée de reconnaître que cette charité ne serait point si fâcheuse qu'elle l'avait d'abord imaginée. Franz avait une douceur et une égalité de caractère vraiment attrayantes. Sans caprice et sans exigence, content de tout, ou résigné à tout, dans le sentiment instinctif de sa pauvreté et de son abandon, il était comme l'humble oiseau qui en hiver becquette sur la neige une miette de pain, et remercie par son petit cri l'être compatissant qui la lui donne.

L'image de son père était sans cesse présente à son esprit, et quand il en venait à se rappeler le moment cruel où il avait senti son visage glacé par la mort, et cet autre moment où il avait assisté aux obsèques de ce père aimé, on le voyait tout à coup pâlir, et sa tête s'inclinait sur son sein en silence. Alors la gentille Alete qui, dès les premiers jours l'avait pris en amitié, lui disait : « Pourquoi ne ris-tu plus ? Veux-tu venir jouer au jardin ? Veux-tu voir la poupée neuve que m'a donnée ma marraine ? Veux-tu voir Diamant ? »

Diamant est un beau gros chien aux longs poils blancs comme la neige, touffus comme une toison de mérinos, soyeux comme une robe de mandarin. Un des voisins de Kraft le lui a donné tout petit. Il a grandi avec Alete, et, dans sa bonne tête de chien, il semble surtout avoir l'idée de lui être agréable. Elle lui tire les oreilles, elle se met à califourchon sur son dos, elle le roule par terre. Diamant se soumet à toutes ses fantaisies. Que si parfois il lui arrive de faire entendre un léger grognement, quand elle abuse de son affection, aussitôt il se repent de ce mouvement d'impatience, et se courbe d'un air câlin aux pieds de sa maîtresse pour lui demander pardon.

Franz se rend à l'appel d'Alete, Franz descend avec elle au jardin, et admire avec elle la beauté de Diamant. L'heureux Diamant le regarde avec ses grands yeux, et réfléchit, et pense qu'il aimera aussi cet ami d'Alete.

Franz a voulu se remettre à l'étude de la musique qui lui était si vivement recommandée par son père. Mais la première fois qu'il reprend son violon, il en tire des sons si tristes, que Joseph en a les larmes aux yeux, et que Gertrude elle-même, la dure et froide Gertrude, en est attendrie.

A son insu, en essayant de former quelques accords, il composait une mélodie plaintive, et l'on

eût dit que la douleur de son deuil passait des fibres de son cœur dans les cordes de son matériel instrument. Il essaya ensuite de retrouver les variations qu'il avait apprises sous la direction de son père, et comme il désirait égayer Alete, il lui joua un joyeux air qui la faisait sauter. Mais, dès qu'il était libre de s'abandonner à son propre penchant, il en revenait à ses mélancoliques intonations, et par là à la plus touchante, à la plus vraie musique, à la musique de l'âme et de la nature.

Un philosophe a remarqué que les vagues bruissements de la terre et des airs sont dans les tons mineurs, ce qui leur donne un accent mélancolique, l'accent qui entre le plus doucement dans le cœur, le pénètre et l'émeut.

N'est-ce pas ce même accent qui a été idéalisé par les traditions anciennes des différents peuples, par la flûte avec laquelle le dieu Pan gémissait sur la perte de Syrinx, par la lyre d'Amphion bâtissant les murs de Thèbes, par la lyre d'Orphée qui attendrissait les bêtes fauves de l'Hémus et les habitants de l'enfer, par la harpe de David, qui apaisait les terreurs de Saül, par la harpe des exilés d'Israël sous les saules du fleuve de Babylone, par la harpe chevaleresque et religieuse de la verte Érin, par la harpe nuageuse d'Ossian, par la harpe du dieu suprême de la mythologie finlandaise, pleurant sur les grèves de la mer du Nord.

Les chants de joie et de triomphe ne tiennent point une telle place dans les annales des peuples, sans doute parce que les jours de gaieté sont moins nombreux dans la vie de l'homme que ceux de la douleur, ou n'y laissent pas une si profonde trace.

Souvent Franz allait s'asseoir au bord de la Dreisam, et, dans sa silencieuse rêverie, écoutait le ruissellement de la rivière, le murmure des saules balancés par le vent, le cri du grillon, le bourdonnement de l'abeille, tous ces bruits fugitifs, toutes ces notes éparses, toutes ces modulations des différents êtres qui forment le concert de la nature. A le voir alors, la tête appuyée sur sa main, l'œil fixe, l'oreille attentive, on eût dit qu'il entendait des chœurs invisibles réunis autour de lui, les voix des petites Loreley assises indolemment dans leurs grottes de cristal, les voix des Mannelein de la forêt et des sylphes aériens.

Les Suédois parlent d'un musicien magique qu'on appelle le Stromkarl, qui habite dans les fleuves et les torrents, et joue de si merveilleuses harmonies, que dans la musique humaine on ne peut rien entendre de semblable.

Franz croyait à l'existenee du Stromkarl.

Une légende allemande dit que les fleurs ellesmêmes ne sont point muettes comme on se l'imagine. La nuit, quand l'horloge a sonné la douzième

heure, elles se réveillent et modulent, dans le silence de la terre, des chants mystérieux.

Franz croyait au chant des fleurs.

O poésie du jeune âge, enchantements des songes enfantins et des naïves crédulités. Ceux-là ne sont point comptés parmi les riches et les puissants de ce monde, qui resteront attachés au charme de l'idéal. Mais nul pouvoir et nulle fortune ne valent la quiétude et la splendeur du paradis de leurs pensées. Dans les ambitions de la vie terrestre, ils ont choisi la meilleure part. Heureux ceux à qui elle n'est point enlevée.

Franz aimait la musique et toutes les musiques : celle qu'il rêvait dans les champs, celle des joyeux ménétriers et des corporations de Fribourg en leurs fêtes traditionnelles; celle des communautés religieuses, et surtout celle de la cathédrale. Il ne pouvait entendre, sans une pieuse émotion, les anciennes hymnes catholiques, et sans une sorte de ravissement, certains sons de l'orgue. Il regardait avec une profonde admiration l'artiste qui, en promenant ses doigts sur les touches du gigantesque instrument, le faisait tantôt retentir comme la foudre, tantôt soupirer comme la brise printanière, tantôt gémir comme la voix humaine. Quelquefois, en sortant de l'église, il se demandait s'il ne pourrait pas, un jour aussi, faire vibrer ces harmonieux claviers. Alors il comprenait la nécessité d'étudier

tout autrement qu'il n'avait étudié jusque-là, et aspirait à rencontrer un maître qui voulût bien lui donner des leçons.

Par hasard, un soir, il crut l'avoir trouvé.



III

L'école.

Un soir, en hiver, les principaux habitants de Fribourg se réunissaient dans la grande salle du *Kaufhaus* pour entendre un habile joueur de clavecin, le chevalier Pietro Sonino, maître de chapelle de S. A. le prince de Hildburghausen. Le chevalier venait d'Italie, où il avait eu, à Rome, à Florence, à Naples, les plus grands succès. Appelé en Allemagne par l'impératrice d'Autriche, très-désireuse, disait-il, de lui confier la direction des fêtes et divertissements de la cour, l'illustre maestro avait bien voulu, chemin faisant, s'arrêter à Fribourg pour y donner un concert, et l'on pensait qu'il jouerait des morceaux encore inédits d'un opéra de sa composition.

Ainsi disaient quelques-uns de ces amateurs comme on en trouve dans chaque ville, qui se mêlent de tout, savent tout, veulent tout diriger, louent ou dénigrent, et, selon leur bon plaisir, font ou défont les réputations.

Un des membres de la Société philharmonique, un magistrat, avait cru devoir pourtant modifier un peu cette histoire de Sonino. « Je le connais, disait-il, depuis longtemps. Il n'est pas né en Italie, comme il le prétend, mais dans un village de Prusse, où son père était instituteur. Il ne s'appelle point Pietro Sonino, mais tout simplement Petersen, et, s'il parle couramment l'italien et le français, il doit parler plus aisément encore l'allemand, qui est sa langue maternelle. Quant aux succès qu'il a obtenus en différentes capitales, je n'oserais les nier; je remarque seulement que je n'en avais pas encore entendu parler. »

Ces observations du magistrat furent fort mal accueillies. Comme il avait la prétention de jouer du clavecin, on les attribua à un sentiment de jalousie envers le brillant artiste. On s'était enthousiasmé pour Sonino; on tenait à cet enthousiasme, et les billets de concert furent très-promptement placés.

A heure fixe, arriva sous les arcades du Kaufhaus le héros de la soirée, pommadé, poudré et pompeusement vêtu : habit de satin bleu garni d'une broderie en argent, boucles d'or sur les souliers, boucles d'or aux jarretières, deux chaînes de montres avec leurs pendeloques, manchettes en dentelle, épingle en diamant piquée dans un large jabot.

Le chevalier souriait d'un air discret quand on admirait l'éclat de cette épingle, et qu'on lui demandait si ce n'était pas un présent d'une belle grande dame.

Au moment où il allait entrer dans la salle, dont tous les siéges étaient déjà occupés par une élégante société, il avisa un petit garçon collé contre la porte, les bras croisés dans son gilet et le corps grelottant sous un léger vêtement. C'était Franz.

« Que fais-tu là? lui demanda-t-il d'un air sévère.

—Pardon ? répliqua timidement l'enfant, ébloui par l'éclat du chevalier et ne sachant à qui il parlait, — pardon, monsieur, je croyais pouvoir rester près de cette porte.

— Et pour quoi faire ?

— Pour entendre un artiste étranger, que l'on annonce comme un grand maître. »

A ce candide compliment, Sonino sourit et dit d'un ton plus doux :

« Tu aimes la musique ?

— Oh ! oui, murmura Franz.

— N'y a-t-il plus de place dans la salle ?

— Il en coûte deux florins pour entrer ; je n'ai pas deux florins. »

Sonino s'aperçut que pendant ce rapide colloque, plusieurs personnes étaient groupées près de lui et l'observaient avec curiosité. Aussitôt se rap-

prochant de Franz il lui dit d'une voix affectueuse :

« Mon ami, je suis cet étranger que tu désires entendre ; entre avec moi, tu n'auras pas à payer. Et puisque tu aimes la musique, viens me voir demain matin à l'hôtel de la Couronne. Il y a dans ta figure une expression d'intelligence ; peut-être as-tu la vocation de l'art. Si je puis t'aider, je m'en ferai une joie et un devoir.

— Très-bien ! très-bien ! » dirent les honnêtes Fribourgeois qui se trouvaient par hasard réunis, en ce moment, autour du chevalier. L'un d'eux lui ouvrit, avec un respectueux empressement, la porte de la salle. Les autres le suivirent, et tous, en s'asseyant dans leurs stalles, se mirent à raconter à leurs voisins la scène à laquelle ils venaient d'assister. En un instant, à travers l'assemblée, circula ce récit allongé, coloré, embelli par ceux qui le répétaient. Lorsque Sonino monta sur son estrade et se plaça devant son clavecin, il ne lui était pas difficile de reconnaître qu'il avait sous les yeux l'auditoire le plus sympathique.

Franz était surtout très-disposé à l'admirer, et il fut trompé dans son attente. Avec sa prédilection pour de simples accords, tels que ceux des mélodies populaires ou des chants d'église, il ne pouvait comprendre cette musique prétentieuse, sautillante, factice dans laquelle Sonino se délectait.

Mais comme tout le monde applaudissait, il pensa, dans son humilité, que sa surprise désagréable provenait de son ignorance, et qu'il devait faire de nouvelles études.

Le lendemain matin, à l'hôtel de la Couronne, il trouva M. Sonino, enveloppé dans une moelleuse robe de chambre, et assis devant une table sur laquelle était répandue négligemment la recette de la veille, plusieurs centaines de florins au milieu d'une collection de brosses, de rasoirs, de flacons, tout un attirail de toilette de petit maître.

Sonino jeune encore soignait sa jeunesse. Très-satisfait de son talent de musicien; il voulait de plus se signaler par son élégance. Il se pomponnait, se bichonnait, affectait des façons de gentilhomme, et comptait bien obtenir par ses brillantes qualités toutes sortes de succès. Quelquefois il rêvait qu'une belle princesse d'Allemagne lui offrait son cœur et ses châteaux et le priait de vouloir bien régner avec elle.

Au moment où il reçut la visite de Franz, il était occupé à se lisser et à se polir les ongles, comme Grimm devant Rousseau; mais l'innocent Franz ne pouvait avoir les sauvages colères du malheureux philosophe. Il entrait humblement, son bonnet à la main et attendait que son glorieux protecteur daignât lui parler.

« Ah! c'est toi, mon garçon, dit Sonino, en je-

tant sur ses mains une poudre parfumée ; eh bien ! as-tu été content hier soir ?

— Sans doute, murmura Franz.

— Je le crois. Les bonnes gens de Fribourg n'entendent pas souvent une musique comme celle-là. Deux des meilleurs morceaux de mon opéra de *Narcisse*, et ma cantate de *Phébée !* A propos, qui était donc cette grande femme assise en face de moi avec une magnifique parure de diamants ?

— Je ne sais pas.

— La figure un peu rouge, mais l'air très-distingué. Elle m'a beaucoup applaudi. Tu n'étais pas loin d'elle, tu as dû la remarquer?

— Non, répondit doucement Franz.

— C'est singulier ; à son attitude, à sa toilette, on voit que c'est une personne d'un rang élevé.

— Peut-être la femme de M. le bourgmestre, répliqua Franz qui ne voyait rien de plus élevé.

— Non. Celle-là, je la connais, une petite vieillotte fort polie.... Mais commune.... commune.... tandis que l'autre....

— Peut-être la fille de M. Scharf!...

— Qui est M. Scharf?

— Le plus riche banquier du pays.

— Une quantité d'enfants?

— Non, je crois qu'il n'a qu'un fils et une fille. »

« Eh ! eh ! se dit le chevalier en se regardant à la glace et en se caressant le menton ; une fille de

banquier! beaucoup de ducats!... Si je restais encore ici quelques jours pour tenter l'aventure! Mais non. Une bourgeoise éduquée à l'ombre d'un comptoir, brillante en apparence, mais au fond conservant probablement la tache indélébile de sa famille vulgaire. Si je faisais un tel mariage, que dirait la marquise Papillotta, qui avait de moi une si haute opinion, qui a si vaillamment déclaré dans les salons de Turin que, par une idée romanesque, je cachais sous mon état de musicien une grandeur princière, et sous mes cahiers de croches et de doubles croches, de nobles armoiries? Non; je vois la fortune qui m'est réservée : seulement je ne dois pas oublier les divers moyens par lesquels je puis la conquérir. »

Soudain se retournant vers Franz, qui se tenait debout timidement au milieu de la chambre, Sonino lui dit :

« Tu aimes donc la musique ?

— Oui, monsieur, beaucoup.

— Et tu voudrais devenir un bon musicien?

— Ah ! si je pouvais!...

— Je sais.... je sais.... On m'a parlé de ton père; c'était un brave homme....

— Un brave homme, répéta Franz en portant la main à ses yeux pour essuyer une larme.

— Il n'a pas réussi dans ce qu'il avait entrepris, et il t'a laissé dans la pauvreté. »

Franz ne répondit pas. Il y a un âge où l'on peut être pauvre sans savoir ce que signifie ce mot de pauvreté.

Le chevalier le regarda un instant en silence, puis lui dit resolûment :

« Veux-tu que je fasse pour toi ce que ton père désirait faire ?

— Oh ! monsieur, s'écria vivement Franz, est-ce possible ?

— Oui, je t'emmène à Stuttgard, et là, je te place, à mes frais, chez un maître qui te donnera de bonnes leçons.

— Merci ! monsieur ; que Dieu vous récompense de votre bonté !

— Si tu te fais quelque jour, comme je l'espère, une honorable situation, tu pourras dire : c'est au chevalier Sonino que je la dois.

— Je ne l'oublierai certainement pas.

— Ainsi, c'est décidé. Nous partons ce soir.

— Ce soir ! » murmura Franz avec une expression de tristesse.

Il ne pouvait sans regret songer à quitter si vite Alete et Joseph Kraft. Mais en même temps, il se rappela le mauvais vouloir de Gertrude, trop manifeste pour qu'il ne l'eût pas remarqué. Il réfléchit qu'il l'apaiserait en s'éloignant, et n'hésita plus.

La femme du pêcheur apprit en effet, avec une

visible satisfaction, ce départ inattendu. Joseph en était troublé, mais n'osait s'y opposer. Le soir, Alete pleurait au coin de la cheminée. Diamant, accroupi à ses pieds, la regardait d'un air inquiet, et se levait, et lui mettant ses pattes sur les genoux, semblait lui dire :

« Que faut-il faire pour te consoler? »

Ah! si, en ce moment, elle avait voulu jouer, comme il aurait sauté, le fidèle Diamant! comme il se serait laissé tirailler et rouler à terre, content de la voir s'amuser et de l'entendre rire!

Le soir, Joseph reconduisait à l'hôtel de la *Couronne* le pauvre Franz, qui avait aussi le cœur gros, et lui disait :

« Vois-tu, mon garçon, cela me semble une bonne chose qu'un riche étranger veuille prendre soin de toi et te faire instruire comme ton père le désirait. Moi, je n'aurais pu te rendre un tel service. Avec l'aide de Dieu, je ne puis faire de mes propres enfants que de simples ouvriers, et toi, tu dois avoir une meilleure profession.

« Dans quelques années, tu reviendras peut-être ici avec un grand talent, et qui sait? peut-être un jour tu remplaceras l'organiste de la cathédrale qui commence à vieillir. Comme je serais content de te voir le dimanche monter à la haute tribune, et de penser que c'est notre petit Franz qui joue la belle musique du *Gloria* et de l'*Élévation*! Si pourtant tu

es tourmenté dans l'école où ton patron va te placer, si tu as le mal du pays, reviens près de nous. Si pauvres que nous soyons, nous aurons bien toujours un morceau de pain à partager avec toi. Tu as vu quelquefois Gertrude un peu vive et un peu dure en apparence. Elle est bonne cependant, elle est meilleure qu'on ne croit. C'est elle encore qui a préparé pour toi ce petit paquet que je porte sur mon épaule. Elle y a mis des chemises, des bas, des mouchoirs, et je suis bien sûr qu'elle aurait voulu pouvoir y mettre beaucoup plus de choses. »

Ainsi parlait le charitable Joseph. Ses paroles entraient dans l'âme de l'enfant comme une rosée bienfaisante dans une terre généreuse et y répandaient les germes des bonnes pensées d'affection et de gratitude.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel, le chevalier descendait de sa chambre, enveloppé dans une large redingote garnie de fourrures, escorté de plusieurs dilettanti qui, jusqu'au dernier moment, voulaient lui donner un témoignage de leur sympathie, et suivi d'un kellner qui portait sa cassette.

Les chevaux de poste étaient attelés, et le conducteur déjà sur le siége, son fouet à la main.

« Te voilà, mon petit, dit Sonino à Franz. Tu as failli être en retard. Dépêche-toi de monter, et mets-toi là, ajouta-t-il en lui désignant du doigt un pe-

tit banc étroit sur le devant de la voiture. Tu vas être là comme un seigneur! »

Franz obéit machinalement sans rien répondre, en tournant ses regards vers Joseph.

Le chevalier s'installa au fond de la calèche, plongea ses jambes dans de grosses bottes fourrées, tira sur ses oreilles un bonnet de peau de loutre, et étendit sur ses genoux une épaisse couverture.

« Quel froid! dit-il; en vérité, j'aime beaucoup Fribourg, et je suis très-reconnaissant de l'accueil que j'y ai reçu; mais en cette saison le vent y est terriblement dur. »

Le vent, en effet, sifflait et mugissait, âpre, violent, glacial.

Franz n'avait pour tout vêtement que sa veste et son pantalon de droguet.

Kraft espérait que le chevalier allait abandonner au pauvre petit au moins une partie de son ample couverture. Mais le chevalier était trop occupé de sa personne pour avoir le souci des autres.

Kraft alors ouvrit brusquement une des portières de la voiture, ôta sa houppelande en gros drap, et, la tendant à Franz :

« Tiens, lui dit-il, cache-toi là-dedans. »

L'enfant lui jeta les deux bras autour du cou et le remercia en pleurant.

A l'autre portière, les dilettanti réitéraient leurs

compliments au chevalier, et le louaient de sa générosité.

« Sommes-nous prêts? demanda le postillon.

— Oui. Adieu! messieurs, cria Sonino à ses candides admirateurs.

— Adieu! lui répondirent-ils. Revenez-nous bientôt. ».

« Charmant homme! dit l'un d'eux. Grand talent! Noble cœur. Ce qu'il fait pour ce petit orphelin est vraiment une belle action. Il faudra que j'écrive à ce sujet un article dans un journal. »

« Pauvre enfant! se disait le pêcheur en retournant à son logis. J'ai bien fait de lui donner ma houppelande, sans cela il aurait eu si froid. Mais Gertrude! Comment vais-je apaiser sa colère? »

L'article écrit à Fribourg fut publié dans la *Gazette de Mannheim*, puis répété dans plusieurs journaux, et çà et là amplifié. Sonino devait être content. On le représentait comme un artiste de premier ordre et comme un Mécènes. Son opéra était signalé comme une œuvre capitale, et ses rapports avec l'orphelin étaient racontés d'une façon très-touchante.

Sans s'en douter l'humble orphelin aidait à glorifier le nom et à augmenter la fortune de son patron. Mais à Stuttgardt, le chevalier n'avait plus besoin de lui. Il le plaça, ainsi qu'il l'avait annoncé, chez un maître de musique. Ensuite, il donna deux

grands concerts, ensuite il se mit en route pour Vienne. Il avait dit à Franz qu'il irait le revoir avant son départ.

Il était trop occupé, l'illustre Sonino, de l'organisation de ses concerts, des dîners auxquels il était convié, des artistes et des critiques dont il voulait s'assurer la bienveillance, des belles dames dont il courtisait les bonnes grâces, des petits billets du matin, des réunions du soir. Que de choses à faire chaque jour! La comtesse Stolzrock voulait lui confier le soin de mettre en musique vingt-cinq stances qu'elle avait composées pour l'anniversaire de son mariage. La baronne de Rosenkranz, en le regardant avec de grands yeux bleus, le priait de l'aider à jouer une sonate. Une jeune cantatrice timide et langoureuse, réclamait de lui, pour ses prochains débuts, une ariette à chanter, *sotto voce*. Un vieux guitariste impotent et chargé d'une nombreuse famille, sollicitait de lui, par de longues lettres, un prompt secours. Le directeur du théâtre désirait vivement obtenir de lui un opéra. Le gouverneur des pages du duc régnant lui demandait une cantate pour la fête de Son Altesse; le colonel des gardes, une marche militaire, et il était appelé à Munich, à Augsbourg, à Linz. Il n'avait déjà que trop tardé à se rendre à ces pressantes instances. Nécessairement il doit partir. Mais il reviendra dans cette hospitalière capitale de Wurtemberg. Alors

il ira chercher bien vite le petit Franz et payer généreusement son maître.

Ce maître, nommé Trauben, et surnommé, en un jour d'orgie, par un de ses anciens camarades Silenus, avait été fifre dans un régiment, puis directeur d'une compagnie de ménétriers ambulants, puis chef d'orchestre dans un théâtre de funambules, puis enrôlé pour jouer de la contrebasse à Stuttgardt.

Vieux et infirme, il s'était avisé de se créer un nouveau moyen d'existence par le professorat. Il réunit, dans une maisonnette des faubourgs une dizaine d'élèves auxquels il donnait, pour une rétribution assez modique, le logement et la nourriture, s'engageant en outre à leur enseigner la musique vocale et instrumentale et le contrepoint.

A vrai dire, il ne manquait pas d'un certain talent, et grâce à l'expérience qu'il avait acquise dans ses diverses professions, il pouvait donner d'utiles leçons. Par malheur, il passait plus de temps au cabaret que dans son école. Chaque incident le ramenait à sa passion favorite. S'il lui arrivait un événement heureux, il buvait pour oublier ses chagrins. S'il avait, pendant plusieurs heures, sérieusement travaillé, il se devait en conscience une rémunération, et il allait la chercher au *Panier-Fleuri*. Si quelque accident le condamnait à l'inaction, il ne pouvait rien faire de mieux, pour

échapper à l'ennui, que d'envoyer chercher quelques joyeux flacons.

Le jour où Franz lui fut confié, il expédia aussitôt un message à ses fidèles compagnons : Stock, Knopf, Rauch, pour les inviter à le rejoindre le soir à l'enseigne du *Panier-Fleuri*. Avant l'heure indiquée, il les attendait là, dans une petite chambre basse, mystérieuse, réservée pour les longues libations. Lorsqu'il les vit arriver :

« Mes amis, leur dit-il, j'ai voulu fêter avec vous une journée qui m'ouvre une brillante perspective. Knopf, débouchez ces bouteilles choisies par notre digne hôtesse dans les meilleurs vins de sa cave ; Rauch, allumez votre pipe sans laquelle vous ne pouvez savourer une goutte des grappes du Neckar ; et vous, Stock, qui buvez gravement, silencieusement, les coudes sur la table, écoutez-moi. Il m'arrive un élève. Quel élève ! Le protégé, le pupille d'un célèbre, et, qui plus est, d'un riche artiste. Je dois donner à ce garçon des leçons de violon, ce qui ne m'est pas difficile, attendu que, dans ma laborieuse existence, j'ai pratiqué tous les instruments, depuis le flageolet jusqu'à la contre-basse, depuis la guitare jusqu'à cette grande machine de nouvelle invention qu'on appelle le piano. Je dois aussi enseigner à ce jeune néophyte les règles de la composition et de l'harmonie. J'ai composé plus de sonates, de motets, de symphonies, de cantates

qu'il n'en faudrait pour effacer la renommée de ce petit ambitieux de Saltzbourg, de ce Mozart, dont les journaux chantent si souvent les louanges. La jalousie de mes rivaux, la sottise des directeurs de théâtres et de concerts m'ont empêché de produire mes œuvres. Mais à présent, enfin, le soleil de la justice apparaît dans ma destinée. Buvez, mes amis, et suivez, je vous prie, mon raisonnement.

« Pour que ce noble étranger, ce chevalier m'amène le jeune adepte auquel il s'intéresse, il faut que dans son pays, bien loin d'ici, on lui ait recommandé mon établissement, ce qui prouve combien je suis plus connu et mieux apprécié que mes envieux ne veulent le croire. Maintenant le chevalier va partir. Mais il reviendra à la fin de l'hiver, et sa première visite, m'a-t-il dit, sera pour moi. Quand il verra les progrès que son protégé aura faits sous ma direction, car cet enfant a la figure intelligente, vous imaginez aisément la satisfaction qu'il en éprouvera et les résultats de cette satisfaction. Un homme si distingué, constatant par lui-même l'efficacité de mon enseignement, rendant hommage à mon zèle, à mon habileté, et proclamant mon mérite dans les salons où il est écouté comme un oracle ! Après cela, voyez-vous les élèves affluer dans mon institution, non plus de pauvres diables d'élèves, comme ceux que j'ai maintenant, qui ne me donnent qu'un chétif salaire, mais des fils de

grandes familles, des barons, des comtes qui me feront un glorieux assemblage de *wohlgeboren*, et me payeront régulièrement un joli denier. Je loue alors un large appartement dans une des rues aristocratiques de Stuttgardt, je m'adjoins quelques professeurs, j'organise des soirées musicales et en quelques années ma fortune est faite. »

Souvent, à l'aide des vins du Neckar, le vieux Trauben construisait ainsi les vaporeux édifices de sa fortune. Tandis qu'il arrivait à cet état d'enivrement qui lui avait fait donner le surnom de Silenus, ses élèves, livrés à eux-mêmes, s'occupaient peu de leurs devoirs. Les uns s'abandonnaient aux délices du *farniente* ; d'autres jouaient bruyamment à colin-maillard ou au cheval fondu ; d'autres sonnaient du cor, sifflaient de la clarinette, raclaient du violon, de façon à faire hurler tous les chiens du quartier et à faire fuir tous les voisins.

Tant que Trauben avait de l'argent ou conservait quelque crédit chez ses fournisseurs, tout allait bien. Il était naturellement bonhomme et plus disposé à la joie qu'à la mélancolie. Il entrait avec une figure riante dans sa salle d'étude, causait familièrement avec ses disciples et donnait ses leçons avec une douceur paternelle. Mais quand il avait dépensé son dernier florin, et quand l'hôtesse du *Panier-Fleuri* l'invitait d'un ton rigide à régler son compte, il subissait une cruelle transformation. Il

devenait morose, sombre, violent. Malheur alors à celui de ses écoliers qui faisait une fausse note ou commettait quelque autre étourderie. L'irascible Trauben le gourmandait rudement et parfois, dans un accès de colère, le prenait par les épaules et le secouait comme un arbuste tremblant.

En ces jours néfastes, le pensionnat était encore exposé à d'autres misères. La vieille Catherine, la cuisinière du logis, partait le matin pour le marché, et s'en revenait avec son panier vide. Le boucher ne voulait plus lui livrer la moindre côtelette à crédit. La marchande de légumes était aussi récalcitrante. Les derniers kreutzers qui se trouvaient dans la maison étaient employés à apaiser les exigences du boulanger, et les pauvres élèves devaient se contenter d'un morceau de pain pour leur dîner et leur souper. Celui qui pouvait alors partager avec ses camarades quelques noix ou quelques pommes était un garçon béni.

Quand Franz entra dans cette école, Trauben venait de percevoir tout un trimestre de la pension de plusieurs de ses pupilles. Il avait bravement remis à Catherine une partie de sa récolte de florins pour apaiser quelques-uns de ses plus âpres créanciers; les autres écus, choisis par lui pièce à pièce entre les plus neufs, il les gardait pour son agrément personnel. Il se plaisait à les palper et à les regarder. Lorsqu'en marchant, il les entendait ré-

sonner dans sa poche, il lui semblait que tous ces jolis florins chantaient entre eux une joyeuse chanson, et de leur voix argentine l'invitaient à se rendre au *Panier-Fleuri*.

Dans ces heureuses dispositions, Trauben salua l'arrivée de Franz comme un bonheur de plus, et comme le présage d'une nouvelle ère dans son existence souvent agitée. Il regarda le jeune Fribourgeois avec une prédilection particulière. Il lui donna des leçons avec plus de zèle et de mansuétude qu'à tout autre, et le recommanda spécialement aux soins de Catherine, qui accepta avec empressement cette recommandation, car l'enfant l'intéressait par sa douceur.

Ainsi patronné par le maître, choyé par sa cuisinière, bien traité d'ailleurs par ses camarades, Franz regrettait pourtant la maison du pêcheur, Alete et Diamant. En se livrant aux études musicales que Trauben lui prescrivait, il regrettait le temps où il entendait, dans la vallée de la Dreisam, la musique des eaux, des bois, la musique des cloches de la cathédrale résonnant dans les airs avec les chants des oiseaux. Il lui semblait qu'en ce temps-là, son âme s'ouvrait à de délicieuses mélodies, et planait comme l'hirondelle dans la lumière d'un ciel d'azur, dans une sphère harmonieuse.

Maintenant, il se sentait comprimé dans les murs

de son école, dans l'étroit horizon de Fribourg. Lorsqu'il se plaçait devant son pupitre, souvent il se sentait comme pointillé et cloué à sa place par les croches, les doubles et les triples croches dont il devait étudier la mesure.

Parfois, tout ce qu'il voyait sur son cahier, toutes ces notes à la tête ronde et au corps effilé, lui apparaissaient comme des diablotins noirs sautillant capricieusement, montant et descendant les échelons de la gamme, dansant, sur une ligne horizontale, comme des acrobates sur la corde roide, et dans chacune de leurs évolutions, le regardant d'un air narquois.

En une de ses heures de mélancolie, il avait écrit à Joseph Kraft une gentille lettre où il disait naïvement ses souvenirs, ses regrets, ses affections. Le pêcheur ne répondit pas. Franz s'affligeait de ce silence, et n'osait écrire de nouveau.

Trauben attendait une autre correspondance, une lettre de Sonino avec des remercîments, et une respectable traite sur un banquier de Stuttgardt.

Un jour il dit à Franz :

« Vous n'avez point de nouvelles de M. le chevalier?

— Non, monsieur.

— Ni moi non plus. C'est étrange. »

Un mois après, il fit la même question et reçut la même réponse.

Cette fois il commença à se sentir troublé dans ses espérances.

Cependant on approchait de l'époque à laquelle le chevalier avait promis de revenir.

Trauben alla voir le directeur du théâtre, et lui demanda s'il n'attendait pas prochainement l'illustre maestro.

« Je n'ose plus compter sur lui, dit le directeur. Depuis son départ, je n'ai plus entendu parler de lui. J'ignore même où il est. Les artistes, vous savez, ont parfois des idées grotesques. Vous-même, mon cher Trauben, vous êtes artiste. N'avez-vous pas eu vos lubies et vos aventures de jeunesse ? Eh ! eh ! mon gaillard, si vous vouliez en raconter quelques-unes. »

Mais le vieux musicien n'était pas en train de plaisanter. Il songeait aux belles perspectives qu'il avait entrevues, et craignait une amère déception.

Depuis quelque temps, il remarquait diverses singularités dans l'attitude de ses amis envers lui. S'il arrivait après eux à leur cabaret habituel, il les voyait chuchoter ensemble, puis soudain se taire à son approche. Si par hasard, dans une de leurs réunions du soir, il prononçait le nom de Sonino, tous trois gardaient le silence. Knopf aussitôt se mettait à ranger les bouteilles. Rauch tirait précipitamment plusieurs bouffées de sa pipe, et

Stock, dont l'amitié n'avait jamais semblé très-franche, jetait sur Trauben un regard sournois.

Fatigué de ces incertitudes et de ces perplexités, l'infortuné professeur voulut y mettre fin. Il se souvint d'un de ses anciens camarades qui occupait à Vienne un emploi de commis dans un ministère. Il lui écrivit pour savoir si Sonino avait réellement quitté la capitale de l'Autriche et où il était allé.

Trois semaines après, par une belle matinée de printemps, il reçut une lettre dont l'aspect le réjouit. C'était une grosse lettre scellée d'un large cachet rouge, une de ces lettres qui, par leur dimension et leur pesanteur, par le soin avec lequel elles sont fermées, semblent contenir des trésors.

Enfin, se dit Trauben, en la tournant et retournant entre ses mains, et en l'admirant : « Cette belle enveloppe, cette écriture élégante, ce cachet armorié, c'est du chevalier. A tout ce qu'ils font, on reconnaît du premier coup d'œil les gens comme il faut. Et elle est lourde, cette lettre. Il y a là autre chose que des compliments. Un mandat pour plusieurs mois de pension; un mandat payable en bonnes espèces sonnantes. Ah! mon ami Stock qui a l'air quelquefois de se moquer de moi et de mon pensionnat.... Nous verrons.... Nous verrons. »

Il brisa le cachet, et, dans une épaisse enve-

loppe, ne trouva qu'une lettre de son ancien camarade Wandermann, ainsi conçue :

« Peine inutile, mon vieux. L'oiseau est envolé. Le chevalier dont tu désires connaître la demeure a été en effet à Vienne, et n'y ayant point le succès qu'il espérait, il est parti brusquement pour l'Italie. Où est-il maintenant? c'est ce que personne n'a pu m'apprendre, pas même mon ami Vogelfang, qui tient les registres des passe-ports au département de la police. Si tu as vendu un château à M. Sonino, et s'il ne t'a pas payé, je crains que tu ne parviennes difficilement à mettre la main sur ses ducats. On ne dit pas cependant que ce soit un malhonnête homme, mais vantard, fanfaron, un de ces orgueilleux qui se croient appelés à gouverner une principauté, parce qu'on leur a, par ci par là adressé quelques compliments et ne se font nul scrupule d'abuser du bon vouloir de quelque âme candide, si cela peut réjouir leur vanité ou aider à leur fortune. Nous autres bons vieux de l'ancien temps, nous n'avons pas de telles prétentions, mais nous ne trompons personne. »

« Non ! s'écria Trauben, en laissant tomber cette lettre sur ses genoux, nous ne trompons personne, nous autres, pauvres humbles bourgeois; mais nous nous laissons tromper. Voilà ce qui m'est arrivé à mon vieil âge, après tant de pénibles épreuves. Croire que ce godelureau de l'art, ce

papillon de salons, cet oisillon des grands chemins va régler avec moi ponctuellement son compte ! Me fier sans réserve à ses jolies paroles, à ses façons de grand seigneur, et m'en aller niaisement exposer à mes amis du *Panier-Fleuri* les extravagances de mes châteaux en Espagne ! A présent, mes amis se moquent de moi, et ils ont raison. Triple sot que je suis ! Ce beau monsieur a bien autre chose à faire que de penser à moi. Ne doit-il pas, avant tout, prendre soin de sa gloire et de sa fortune ? Ailleurs, il peut recueillir de nouveaux applaudissements. Avec moi, le tour est fait. « Mon bonhomme, voici un enfant que j'ai pris sous mon patronage. On me louera de ma générosité ; toi, tu l'élèveras gratuitement. Adieu ; je te le laisse et ne m'en occupe plus. »

« S'il ne m'a pas dit cela en propres termes, c'est tout comme. On l'a loué, ainsi qu'il s'y attendait, pour sa facile charité, et moi, j'ai débonnairement accompli la tâche qu'il m'avait assignée. Mais *donner-wetter ?* cette tâche-là, je ne la continuerai pas plus longtemps, non pas un jour, pas une heure. »

A ces mots, emporté par un de ces mouvements de colère auxquels il ne pouvait résister, il se précipita dans la salle où étaient réunis ses élèves, et saisissant violemment Franz par le collet :

« Sais-tu, lui dit-il, quel est cet homme qui t'a

amené ici, déclarant qu'il s'intéressait à toi, qu'il voulait te protéger, et faire de toi un bon et habile artiste, le sais-tu ?

— Monsieur, balbutia Franz tout effaré.

— Cet homme est un filou, et toi tu es son complice.

— Oh ! monsieur....

— Tais-toi. Celui-là est un filou qui abuse les autres par de fausses paroles, et contracte des engagements qu'il ne veut pas tenir.

— Mais, monsieur, reprit timidement Franz.

— Tais-toi. Depuis le commencement de l'hiver, n'as-tu pas été ici bien logé et bien nourri ?

— Oui, certainement.

— N'ai-je pas surveillé tes études, et ne t'ai-je pas donné des leçons assidûment chaque jour ?

— C'est vrai, je vous en remercie.

— Pour tout cela, te figures-tu ce que j'ai reçu ? Pas un kreutzer. Pas un pfenning. Ton noble protecteur a fait parler de sa munificence dans les journaux, puis il est parti. Et toi, tu vas partiraussi.

— Moi ?

— Oui ! toi, et à l'instant même.

— Hélas ! monsieur, murmura Franz, je n'ai cependant point fait de mal.

— Point fait de mal ! Est-ce que tu plaisantes ? Est-ce que tu t'imagines que tu dois rester ici éternellement ? Merci ! Je ne suis qu'un humble vieux

maître de pension. Je n'ai pas la moindre envie d'être comme M. le chevalier Sonino, glorifié par les gazettes, et je n'ai pas le moyen d'héberger pour mon plaisir les petits Autrichiens qui ont la fantaisie d'apprendre la musique. Si je pouvais me faire payer de ce que tu me dois, je le ferais. Mais ton aimable patron, pour mieux étaler sa charité, n'a pas oublié de me dire qu'il ne te connaissait ni famille ni ressources.

— Hélas! monsieur, répliqua Franz doucement et tristement, il est vrai que je ne possède rien, que je n'ai plus en ce monde aucun parent, et que sans un pauvre pêcheur qui, après la mort de mon père, a pris pitié de moi.... Mais, lorsque je serai grand et lorsque je pourrai gagner par mon travail quelque argent, je me souviendrai de ceux qui m'ont aidé.

— C'est bon, c'est bon, répondit brusquement Trauben, un peu attendri cependant, malgré lui, par ces simples paroles. Lorsque tu seras grand, tu feras comme les autres, tu oublieras. Je ne te demande rien. Mais je ne t'accorde rien de plus. Va-t'en.

— Quoi, monsieur, tout de suite!...

— Tout de suite, s'écria l'ancien fifre, irrité de nouveau par cette apparence de résistance. Voilà quatre mois que je suis dupe de ton coquin de Sonino. C'en est assez. Pas un mot de plus. Va-t'en. »

En parlant ainsi, Trauben, dans un de ses paroxysmes de colère, prit d'une main Franz par le bras, de l'autre ouvrit la porte et le poussa dehors, puis se promena de long en large dans la chambre, l'œil ardent, le visage enflammé.

Ses autres élèves, qui avaient assisté en silence à cette scène, le regardaient avec une sorte d'effroi.

Franz sortit éperdu. Il rencontra dans le corridor Catherine, qui lui dit d'une voix amicale:

« J'ai été attirée ici par les cris de M. Trauben. J'ai tout entendu. Pauvre petit, qu'allez-vous faire?

— Vous le voyez, mademoiselle Catherine, il faut que je m'en aille.

— Oui, s'il s'est mis cette idée-là en tête, il n'en démordra pas, et il y a longtemps qu'il se plaint de n'être pas payé, et qu'il parle de vous renvoyer. Le malheureux, s'il n'allait pas si souvent au cabaret, avec des amis qui se moquent de lui, il ne serait pas si souvent dans la misère. Mais où comptez-vous aller?

— Je ne puis penser qu'à retourner dans mon pays. J'aurais mieux fait de ne pas le quitter.

— Et c'est bien loin, votre pays?

— Oui.

— Et je suis sûre que vous n'avez pas d'argent?»

Catherine disait cela avec un accent affectueux qui touchait Franz, et peu à peu le rassurait.

« J'ai de bonnes jambes, répondit-il, et je suis sûr que je trouverai sur ma route des âmes charitables qui ne me laisseront pas dans le besoin.

— Je l'espère bien. Mais, tenez, mon enfant, pour que vous ayez au moins quelque petite chose, prenez ce florin. C'est tout ce que j'ai, et je vous le donne de grand cœur, car vous avez toujours été doux et poli envers la vieille Catherine, tandis que vos camarades rient souvent de moi, parce que je n'y vois plus guère, et que je fais quelquefois des maladresses.

— Merci ! s'écria Franz d'un ton subitement résolu, en regardant l'honnête servante, avec l'expression de confiance d'un homme qui, ayant un instant courbé la tête sous une douloureuse impression, reprend tout à coup dans un nouvel espoir, une énergique fermeté.

« Merci, mademoiselle Catherine, je ne veux point recevoir ce florin, et je compte bien vous en envoyer un jour plusieurs en vous remerciant de votre bonté. Je compte aussi qu'un temps viendra où je pourrai acquitter ma dette envers M. Trauben. A présent, si vous voulez bien me rendre un service, ayez la complaisance d'entrer dans la salle d'étude où je n'ose rentrer, d'y prendre mon violon, et de me le remettre. Le violon que mon pauvre père a lui-même fait pour moi ! C'est mon seul bien ; c'est la seule chose que je désire emporter. »

En parlant ainsi, il avait une animation que Catherine ne lui avait jamais vue, et dont elle était toute surprise.

« Oui, oui, dit-elle, je sais où est votre pupitre, et je connais ce violon. Il n'y en a pas un si joli. »

Elle disparut et revint un instant après, apportant avec l'instrument de musique, le linge et les vêtements de l'orphelin qu'elle avait, dans le cours de l'hiver, plus d'une fois raccommodés. Elle lui mit son petit paquet sur l'épaule. Dans un des mouchoirs, elle avait mystérieusement glissé un florin.

« Merci de nouveau, dit Franz. Adieu, je ne vous oublierai pas.

— Adieu, » dit-elle en le reconduisant jusque dans la rue.

Il se retourna pour la saluer encore, et s'éloigna.

« Pauvre enfant ! murmura-t-elle, si jeune et si abandonné ! Que le bon Dieu le protége ! »

IV

L'apparition.

Dans un manuscrit du quatorzième siècle, intitulé : *Les Trois Pèlerinages*, il y a un dessin qui représente un ange gracieux et charmant. Ses cheveux blonds, partagés en deux bandeaux, tombent modestement sur son visage ; son corps est revêtu d'une longue robe ondoyante comme l'écharpe d'une femme dans sa parure de printemps, blanche comme la vapeur du matin sur la colline ; des ailes vertes, symbole de l'espérance, sont attachées à ses pieds, et une auréole d'or, l'auréole de la foi et du bonheur, brille sur son front. Cet ange s'appelle la Jeunesse :

J'ai nom jeunesse la légère,
L'agileresse, la courière.

Franz a été chassé comme un malfaiteur par la colère de son maître. Franz, l'orphelin, s'en va, sans appui et sans ressources, le long des rues

bruyantes de la capitale du Wurtemberg. Chétif atome inconnu à tout ce qui se meut, s'agite et circule autour de lui, il passe devant les beaux hôtels et les riches magasins sans attirer un regard, sans éveiller une sympathie. Mais Franz s'en va du côté de sa terre natale, et Franz chemine avec l'ange de la jeunesse, l'ange des rêves candides et des confiantes espérances, l'ange des cœurs innocents, l'ange de Tobie.

L'hiver est fini. La neige a disparu. La terre a reverdi, et lorsque Franz arrive en pleine campagne, soudain il lui semble que son cœur longtemps comprimé se dilate, que ses yeux réveillés s'ouvrent à une nouvelle lumière et ses oreilles à de nouvelles harmonies. Il lui semble que, comme Sigurd, le héros des légendes scandinaves, il comprend le langage des oiseaux.

« Bonjour, Franz, disent d'une voix grave les cigognes pensives sur le toit du fermier. Nous te connaissons, nous t'avons vu enfant dans nos migrations.

— Bonjour, Franz, disent les fauvettes en sautillant sur les buissons. Tu appartiens à notre confrérie. Tu es un gentil petit musicien comme nous.

— Bonjour, Franz, disent les scarabées aux ailes d'or et d'émeraude. Te voilà comme nous, content de voir le printemps. Ah ! que l'hiver a été long.

— Bonjour, Franz, disent aussi les ruisseaux

qui courent et babillent entre les touffes de myosotis. Vois-tu. Nous voyageons comme toi. Nous allons vers le Rhin, dans ton pays de Brisgau! »

Franz écoute et regarde, et il lui semble que les pâquerettes le regardent aussi; puis se penchent l'une vers l'autre, sans doute pour se faire quelque confidence, et il lui semble que les muguets agitent leurs petites clochettes d'argent, comme pour le saluer à son passage, que l'aubépine incline vers lui ses branches fleuries, qui préservent des maléfices, et que les acacias, balancés par le vent, l'invitent à se reposer sous leurs corolles blanches, sous leurs dômes de neige embaumés.

Cependant plus tard, quand le soleil disparaît derrière les collines, quand les oiseaux se retirent sous la feuillée, et les insectes sous le brin d'herbe qui est leur pavillon, le pauvre Franz est inquiet de se trouver tout seul en chemin dans le silence des bois et des champs, dans les grandes ombres de la nuit. Mais peu à peu, les étoiles s'allument à la surface du ciel; les unes rayonnent comme des lampes d'albâtre à la voûte d'un temple; les autres resplendissent comme des îles d'or sur une mer d'azur, et d'autres qui sont bien loin, bien loin, ne projettent aux yeux des habitants de la terre qu'une pâle clarté comme celle de la luciole sur les verts gazons, et toutes ces myriades d'astres reluisant dans l'espace, disent à Franz : ô

doux et timide enfant, ne t'inquiète pas de ta solitude ; les étoiles guident le marin sur les océans, le pâtre sur la montagne, le pèlerin dans la vallée. Les étoiles consolent par leur lumière le pauvre et l'affligé. Les étoiles sont les phares du bon Dieu.

Et tout à coup, Franz entend la cloche d'une église tintant l'*Ave Maria*. Il se recueille dans les souvenirs que cette cloche réveille en son esprit. Il se dirige avec confiance vers le lieu où s'élèvent les sons religieux. Il trouvera là un village chrétien, une main charitable, un asile nocturne qu'il bénira.

Il s'en va de village en village, remerciant par sa musique ceux qui lui donnent l'hospitalité. Avec son violon, il fait danser les jeunes filles, et d'une voix un peu faible mais touchante, il module d'anciennes poésies populaires qui plaisent aux vieillards.

Environ quinze ans auparavant, le célèbre Goldsmith parcourait ainsi la France, la Suisse, le nord de l'Italie. Il a lui-même poétiquement raconté les émotions qu'il éprouvait dans ses excursions aventureuses.

Un matin, Franz descendait du plateau sur lequel s'élève l'industrieux village de Lenzkrik. C'était sa dernière journée de marche. Le soir, il devait être à Fribourg. A mesure qu'il approchait du terme de son voyage, il songeait plus vivement

à tout ce qu'il allait revoir. Il songeait, avec un sentiment de mélancolie, à la maison de son père, et avec un sentiment de confiance, au bon Joseph, à l'affectueuse Alete. Mais tandis qu'il s'abandonnait ainsi au souvenir de ce qu'il avait aimé, de ce qui l'attirait dans son vallon natal, l'image de Gertrude se représenta aussi à son esprit, et soudain l'assombrit. Il se rappelait l'aversion qu'elle lui manifestait à cause de sa pauvreté.

Franz avait appris la signification de ce mot de pauvreté.

Hélas ! se disait-il, pauvre je suis parti, plus pauvre encore je reviens. J'ai écrit à Joseph. N'est-ce pas elle qui l'a empêché de me répondre? Ne sera-t-elle pas irritée de me revoir ? Voudra-t-elle me permettre de rentrer sous son toit ? Et si je ne vais pas là, où irai-je ?

En parlant ainsi, il arrivait à l'entrée du Hœllenthal. Il n'était plus qu'à deux lieues de Fribourg. Longtemps ce défilé, auquel on a donné le nom sinistre de Hœllenthal (Val d'Enfer), n'avait été traversé que par un âpre sentier. On venait d'y tracer une large route; mais cette route n'en modifiait guère le sombre caractère, et maintenant encore, après les autres travaux qui y ont été faits, les voyageurs qui ont vu les sites les plus imposants de la Suisse, de la Franche-Comté et du Dauphiné, ne peuvent, sans une sorte de saisissement contem-

pler ces thermopyles du Brisgau. Là jadis, au dessus du torrent impétueux, sur les cimes de ces rocs sauvages, dans l'enceinte de ces noirs sapins, s'élevaient des manoirs féodaux qui furent assiégés et détruits, en un jour de révolte, en une jacquerie de paysans; par là Moreau accomplit, en 1796, sa fameuse retraite; par là, en 1770, a passé Marie-Antoinette. C'était pour elle que les Fribourgeois ouvraient dans le Hœllenthal une nouvelle route.

Franz, attristé par le souvenir de Gertrude, s'assit au bord du chemin pour réfléchir plus tranquillement à sa situation. Mais il marchait dès le matin ; il était fatigué, et il s'endormit.

Tout à coup il est réveillé par des claquements de fouets, par un bruit confus de chevaux et de voitures.

Il se lève, il regarde et distingue à quelque distance plusieurs calèches conduites par des postillons en uniforme et arrivant rapidement de son côté. La première passe, puis la seconde ; une troisième leur succède. Dans celle-ci, plus large et plus brillante que les autres, et entièrement découverte, à côté de deux femmes âgées et d'un vénérable vieillard, est une jeune fille aux cheveux blonds, aux joues roses, d'une beauté à la fois si pure et si noble, si riante et si digne, si suave et si radieuse, qu'elle apparaît aux yeux éblouis de Franz comme un être surnaturel.

Est-ce une des aériennes dames blanches qui planent parfois en des jours solennels autour des vieilles tours seigneuriales de la Forêt-Noire? Est-ce une de ces fées dont on raconte les prodiges dans les veillées du soir? Est-ce une de ces saintes dont la légende édifie les pieux habitants du Brisgau?

L'enfant la contemple, immobile, muet, émerveillé; puis soudain, dans un élan de naïf enthousiasme, il saisit son archet, il fait vibrer les cordes de son violon, et entonne une ancienne chanson populaire qu'il a apprise dans la maison paternelle.

So viel Sternen im Himmel.

Autant il est d'étoiles dans les cieux,
De gouttes d'eau dans la vaste nuée,
De belles fleurs écloses en tous lieux,
Autant de fois sois saluée.

« Ah! dit la jeune fille, une touchante mélodie de notre Allemagne. »

Elle fait un signe. Le postillon arrête ses chevaux. Elle se penche vers l'enfant avec un si doux regard et un si doux sourire, et l'interroge avec tant de bonté qu'il n'éprouve, malgré sa timidité naturelle, aucun embarras à lui répondre, et lui raconte de point en point son histoire.

« Pauvre petit! murmure-t-elle. Point de parents, mon Dieu! »

Et à l'accent avec lequel elle prononce ces mots,

en levant les yeux au ciel, on voyait comme il lui semblait terrible le malheur de perdre ses parents.

Elle prend dans sa poche une bourse en soie, et la donnant à Franz ,

« Tiens, mon enfant, dit-elle, continue ton chemin; je me souviendrai de toi. »

Elle fait un nouveau signe. Les postillons fouettent leurs chevaux, et bientôt les calèches disparaissent à l'un des contours de la vallée, sur la route de Fribourg.

A la place où il avait eu sa féerique apparition, Franz restait étonné, interdit, se demandant si tout ce qu'il venait de voir, d'entendre, n'était pas un rêve Mais il tenait entre ses doigts la bourse en soie, et à travers les mailles de ce léger tissu brillaient des pièces d'or. Il ne songea point à les compter; il n'en pouvait connaître la valeur. Il en devinait seulement l'importance, et il s'écria avec une joie enfantine :

« Bénie soit la main généreuse qui m'a remis ce trésor ! Maintenant je ne suis plus pauvre; maintenant je puis sans crainte rentrer dans la maison de Gertrude. »

Avec cette pensée, il se remit gaiement en marche. La nuit commençait à s'étendre sur la vallée, quand il arriva près de la demeure du pêcheur. Mais, dans l'obscurité, Diamant l'a reconnu; Dia-

mant s'élance à sa rencontre, et le salue avec ses bonnes façons de chien, tantôt en se courbant devant lui, comme pour lui montrer sa soumission, tantôt sautant en avant, tantôt revenant sur ses pas pour s'assurer que Franz le suit, et l'engager à se hâter, et bondissant follement, et jappant pour annoncer le retour de son ami.

La porte de la maison est ouverte. Alete est dans la cuisine, toute seule assise près de la cheminée, surveillant une casserole qui contient le souper.

Elle est vêtue d'une robe noire, et elle a l'air triste. Cependant elle accourt près de Franz, et lui dit en l'embrassant :

« Vous voilà donc de retour. Que je suis contente. Puis, immédiatement, elle ajoute : « Mon père « ne va-t-il pas aussi revenir? »

— Votre père ! réplique Franz surpris de cette question et de l'air grave d'Alete.

— Oui. Vous ne savez pas. Asseyez-vous là. Je vais vous raconter ce qui est arrivé. Il y a trois semaines, un soir, la femme de notre voisin le charpentier entre ici toute bouleversée au moment où nous achevions de souper, et nous dit que son enfant est tombé dans la Dreisam, près de la tannerie, et, dans ce temps-là, la Dreisam était devenue si large, si large, par la fonte des neiges, que c'était terrible à voir. Mon père aussitôt se lève et s'élance hors de la chambre; ma mère veut l'arrêter.

Mais il répond que c'est son devoir d'aller au secours de cet enfant, et qu'il ne peut y manquer. Cependant, sur le seuil de la porte, il se retourne, me prend entre ses mains, m'embrasse sur les deux joues, et puis....

— Et puis?...

— Il s'en va et je ne l'ai plus revu. Le lendemain, ma mère pleurait. La femme du charpentier est venue me chercher, m'a emmenée chez elle et m'a gardée plusieurs jours. Quand je suis rentrée ici, on m'a mis cette robe noire, et comme je pleurais aussi en demandant où était mon père, on m'a raconté qu'il faisait un voyage, mais un de nos voisins m'a dit qu'il était mort. Mort! Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce qu'ils ne reviennent pas dans leur maison ceux qui sont morts? »

En parlant ainsi, Alete sentait de nouveau ses yeux s'humecter de larmes et les essuyait avec le coin de son tablier. Franz la regardait tout attendri et ne savait comment la consoler.

Il ne connaissait que trop les rigueurs de la mort. Ses vêtements d'enfant avaient été des vêtements de deuil, et en perdant le généreux pêcheur, il lui semblait qu'il perdait un second père.

Les deux innocents affligés restèrent ainsi quelques instants sans rien dire. Mais, dans ce silence, leurs cœurs s'entendaient; leurs cœurs étaient unis

en un même sentiment d'affection et de douleur.

Enfin Franz, prenant la main d'Alete, et la serrant dans les siennes, lui dit : « Et votre mère !

— Ma mère. Elle est bien triste, et vous la trouverez bien changée. Autrefois, vous savez, elle était souvent en colère, quoiqu'elle soit très-bonne. A présent, elle ne nous gronde plus jamais ni mes frères, ni moi; et elle nous embrasse à tout instant, avec de grosses larmes dans les yeux. Dernièrement, elle parlait de vous, et elle disait d'un ton contrit, comme lorsqu'on va à confesse, qu'elle se repentait d'avoir été dure envers vous. Elle parle sans cesse aussi de mon père, elle s'afflige de ne plus le voir, et elle a encore un autre chagrin. Un de ses oncles, qui demeure du côté de la mer, dans une ville qu'on appelle, je crois, Trieste, où il fait le métier de pilote, lui a écrit pour qu'on lui envoyât l'aîné de mes frères, Alfred, disant que n'ayant point d'enfants, il prendrait grand soin de celui-là, et en ferait un bon marin. Alfred veut partir. Ma mère y consent, et cependant se désole. Elle dit que cette ville où il va est si loin, et l'état de marin si dangereux !

— Et où est-elle maintenant?

— Elle est allée avec mes frères porter à la belle maison que vous connaissez, la maison Kageneck,

tout le poisson que nous avions dans notre vivier. Il est arrivé une princesse pour laquelle on fait de grandes fêtes et de grandes réjouissances. Ce soir, les gens de Fribourg auront des feux d'artifices, des illuminations, des spectacles. En un autre temps, nous aurions été voir cela.

« Mais à présent, nous n'en avons guère envie. Ma mère m'a dit que dès qu'elle aurait fini son marché, elle reviendrait. En sortant, elle m'a chargée de préparer le souper, et vous voyez comme j'ai bien allumé le feu, et il y a dans cette casserole des pommes de terre et des carottes soigneusement épluchées. Je suis sûre que cela fera un souper excellent. Vous en goûterez, vous resterez avec nous. J'ai tant pleuré quand vous nous avez quittés ! Mon père, en rentrant ici, après vous avoir reconduit m'a trouvée tout en larmes, m'a prise sur ses genoux, et m'a dit que vous reviendriez bientôt. Il disait la vérité, et lui, il reviendra aussi, comme vous, n'est-ce pas, Franz ? Je suis si contente de vous voir ! Ma mère et mes frères auront le même contentement, et Diamant, qui était là couché devant la porte tranquillement, ayant l'air de dormir, comme il a sauté tout d'un coup ! Comme il vous a reconnu ! Diamant ! C'est un ami. Malheureusement, il ne parle pas. Mais quelquefois je pense qu'il a une façon de parler que nous ne comprenons pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est

plus savant que nous, et qu'il entend très-bien ce qu'on lui dit. »

Franz regarde, écoute sa jeune amie, étonné de tout ce qu'il découvre en elle d'impressions sérieuses, alliées à son ingénuité naturelle et à son ignorance enfantine. Elle rit encore comme autrefois, mais au fond de sa naïve gaieté, il y a un sentiment de profonde tristesse. Elle est affectueuse et expansive envers lui, ainsi qu'elle était autrefois, mais avec plus de gravité, et elle a cessé de le tutoyer, comme si elle comprenait instinctivement qu'elle a cessé d'être une petite fille. Entre le jour où il l'a quittée et celui où il la revoit, quelques mois seulement se sont écoulés.

Il y a des fleurs qui éclosent soudainement par des pluies d'orage.

Il y a des âmes qui mûrissent ainsi par l'effet du malheur.

Franz s'attendait à retrouver Alete vive et rieuse comme avant son départ. En voyant ce qu'elle est devenue, il éprouve pour elle une nouvelle sympathie.

« A quoi pensez-vous, dit-elle en regardant comme il l'observe.

— Je pense que j'ai bien fait de revenir, puisque vous avez de la peine.

— Oui, sans doute, et il ne faut plus jamais vous en aller. Je vous le dis, et je crois que

ma mère vous le dira. Justement, la voilà qui rentre. »

Gertrude revenait avec ses trois fils, assez satisfaite de l'emploi de sa journée.

A son aspect, Franz, involontairement, se sent encore intimidé.

Les trois garçons courent près de lui d'un air amical. Elle, pourtant, le regarde d'abord sévèrement. Mais, aussitôt, comme par l'effet d'une subite conversion, sa physionomie s'éclaircit, et, d'une voix affectueuse, elle lui dit :

« Te voilà donc revenu ! Tu n'as pas pu rester avec le beau monsieur qui t'a emmené.

— J'ai été, répond humblement Franz, chassé de l'école où il m'avait placé, parce qu'il ne payait pas la pension qu'il avait promise, et qu'on n'a su ce qu'il était devenu.

— Le méchant homme ! Mais cela ne devrait pas me surprendre. Joseph se défiait de lui, et regrettait de t'avoir laissé partir. Reste avec nous, maintenant; tu n'as rien et nous n'avons pas grand'chose, mais avec l'aide de Dieu, nous vivrons. Mon fils Alfred va s'en aller; tu prendras son lit. Mon pauvre Joseph t'aimait : s'il était là, il se réjouirait de te voir. Je veux être contente aussi de te voir, et je veux te garder en mémoire de lui. »

Elle prononça ces mots d'un ton si doux que Franz en fut tout attendri. Il s'approcha d'elle pour la re-

mercier, et prenant la bourse en soie verte, il lui dit :

« Je ne demande qu'à rester avec vous et à gagner ma vie comme je pourrai, avec mon état de musicien. Mais je ne suis plus si pauvre, voyez !

— De l'or ! s'écria Gertrude, en ouvrant la bourse et en tirant l'un après l'autre, d'une main agitée, six ducats neufs. »

Ses yeux alors scintillèrent et dans son sein se réveillait le vieux démon de l'avarice.

Puis soudain se retournant vers Franz, et le regardant de l'air d'un juge sévère :

« D'où te vient, lui dit-elle, ce trésor? »

Franz raconta naïvement son aventure du Hœllenthal, comment il avait été réveillé tout à coup dans son sommeil, au pied d'un sapin, et comment il avait chanté devant une belle personne, belle et généreuse comme la meilleure des fées, comment elle l'avait interrogé avec une angélique bonté, et lui avait remis cette bourse en lui disant qu'elle se souviendrait de lui.

« Oh! Franz, s'écria Gertrude, quelle grâce de Dieu ! Cette belle personne, c'est la jeune princesse que j'ai vue passer, cette après-midi, dans les rues de Fribourg, au milieu d'une foule qui la saluait avec des transports de joie. C'est la fiancée de celui qui sera roi de France. C'est Marie-Antoinette, la fille de notre impératrice Marie-Thérèse. »

Ce nom a réveillé dans l'esprit de Franz un des premiers souvenirs de son enfance.

« La mère et la fille! se dit-il, héréditaire bonté! Mon père avait appris à bénir Marie-Thérèse, et moi j'apprends à bénir Marie-Antoinette. »

V

Les fêtes de Fribourg.

Le 21 avril 1770, sous les plafonds dorés du palais de ses aïeux, Marie-Antoinette embrassait pour la dernière fois sa noble mère, et partait pour Versailles dans l'éclat de sa beauté, dans la fraîcheur et l'innocence de ses quinze ans.

Le 4 mai, elle traversait le Hœllenthal, par la nouvelle route qu'on venait de faire pour elle, et qu'elle ne devait jamais revoir.

Quelques heures après, elle arrivait à Fribourg, qui, à cette époque, appartenait encore à l'empire de Marie-Thérèse. Là, elle était attendue par une fidèle population qui, de génération en génération, depuis quatre siècles, n'avait cessé de se montrer très-attachée au gouvernement de l'Autriche. Là, elle allait s'arrêter à la limite de sa patrie allemande, en face de la terre de France, sa nouvelle patrie.

Ceux qui se plaisent à étudier les idées et les

mœurs du temps passé seront peut-être curieux de savoir de quelle façon la descendante des empereurs fut reçue dans la petite capitale du Brisgau. Nous empruntons les détails de cette réception au récit qui en fut fait officiellement, et imprimé par ordre du bourgmestre.

Les nobles de la province et des provinces voisines étaient réunis depuis plusieurs semaines pour saluer à son passage la fille de leur souverain. Les hommes examinaient leurs équipages et reconstituaient leurs livrées; les femmes préparaient leurs paniers, crinoline de cette époque, leurs robes à queue, leurs parures de diamants; les bourgeois aussi voulaient se montrer dans leur plus bel apparat, et faisaient blanchir les façades de leurs maisons et revernir leurs portes. Les corporations d'ouvriers polissaient leurs insignes, rajustaient leurs bannières, nettoyaient leurs chefs-d'œuvre. Toute la bonne ville de Fribourg était comme une ruche d'abeilles industrieuse, active, bourdonnant, travaillant, s'agitant à l'approche de la reine.

Les magistrats, assemblés dans leur salle de conseil, discutaient et réglaient le programme des fêtes et des cérémonies.

On construisait une salle de spectacle, et M. de Quaglio, le hofmaler (le peintre officiel) de l'électeur du palatinat, venait lui-même la décorer. On

faisait venir aussi une troupe de musiciens et de danseurs du théâtre de Mannheim qui était considéré alors comme l'un des meilleurs théâtres de l'Allemagne. Enfin, on s'occupait avec un soin particulier de l'hôtel du baron Kageneck où l'archiduchesse devait loger. Près de là, l'Université érigeait un arc de triomphe revêtu, dans toute son étendue, d'emblèmes ingénieux, d'inscriptions galantes et d'images mythologiques. L'aigle et le dauphin y occupaient naturellement une grande place; le lis et la rose n'y étaient point oubliés. A sa sommité, au-dessous d'un diadème royal, sur un manteau fleurdelisé, les armes de l'Autriche s'unissaient à celles de France; sur son entablement, des Génies ailés portaient dans leurs mains des branches d'olivier et des bouquets de fleurs. Aux deux côtés de son vaste portique, l'architecte avait placé dans d'élégants encadrements, six panneaux peints par un habile artiste, qui devaient donner aux connaisseurs une haute idée des loyales affections, du classique savoir et des spirituelles combinaisons de l'Université.

Le premier de ces panneaux représentait un dauphin voguant gaiement sur les flots, en face d'un riant paysage. Au-dessus de lui voltigeait une alouette, et plus haut l'Amour souriant à ce spectacle.

Le second, représentait un autre joli symbole,

une abeille sortant de sa ruche, surmontée d'une couronne ducale, et s'en allant vers un lis.

Le troisième, ordonné par la Faculté de théologie, représentait un temple antique ; dans ce temple, un autel de marbre sur lequel reposait un cœur entouré d'un ruban blanc. Près de là était l'Hymen, la tête couronnée de myrtes et tenant un flambeau à la main.

Le quatrième, réservé à la faculté de jurisprudence, représentait un magnifique salon, et dans ce salon deux portraits placés l'un en face de l'autre : le portrait du Dauphin et de la Dauphine.

Sur le cinquième panneau, la faculté de médecine avait fait peindre deux Amours cultivant des lis et des roses.

Sur le sixième, enfin, réservé à la faculté de philosophie, on voyait poindre la flèche de la cathédrale de Strasbourg. Un Amour volait vers cette église emportant le portrait de la jeune archiduchesse.

Au dessus de chaque tableau était inscrite une galante devise; au bas une poésie latine avec la traduction en vers allemands.

Les professeurs faisaient les choses en consience et n'oubliaient rien.

Le 4 mai, les vieilles cloches du Munster, dont une date de l'an 1258, et les canons annoncèrent l'arrivée de Marie-Antoinette. Sur sa route était

rangée une légion de jeunes filles des diverses paroisses de la Forêt-Noire, dans leur costume national et une légion de paysans, parmi lesquels on remarquait ceux du romantique district de Hauenstein, les hommes mariés avec leur habit noir et leur longue barbe, les célibataires avec des vêtements rouges et le menton rasé.

Les magistrats attendaient la princesse dans la rue Dreisam, que le peuple appela dès ce jour la rue Dauphine, et ils la conduisirent en grande pompe à sa demeure.

Le soir, les édifices publics, les maisons des particuliers, hôtels nobiliaires, ateliers et jardins, échoppes et balcons, tout était resplendissant, et la flèche de la cathédrale, illuminée jusqu'à la cime, rayonnait au loin comme une colonne de feu. Magnifiquement illuminé aussi était le théâtre où les célèbres acteurs de Mannheim voulaient être applaudis, et l'étaient très-justement.

On jouait la *Partie de chasse d'Henri IV*, cette jolie pièce de Collé, puis un ballet et une pantomime.

Dans le ballet, composé par M. Fabiani, directeur de l'Opéra de S. A. l'électeur Palatin, on voyait apparaître au milieu d'une fête pastorale, un berger nommé Philind, une bergère nommé Thémire, tous deux très-épris l'un de l'autre et soumis à de cruelles épreuves. Un autre berger que l'on appelle

Sylvander, s'intéresse à leurs souffrances, et enfin récompense leur fidélité. Sylvander, c'est le Dieu de l'Amour, qui, pour mieux les observer, a pris un rustique travestissement. Il les conduit près de son autel sur lequel brille une flamme céleste, allume à ce brasier divin un flambeau qu'il donne à Philind, et offre à Thémire un autre flambeau qu'elle allume à celui de son époux.

Dans la pensée de l'honnête M. Fabiani, le berger Philind et la bergère Thémire représentaient le Dauphin et la Dauphine, longtemps séparés, par des difficultés diplomatiques, et enfin réunis par un noble sentiment.

Dans la pantomime succédant à ce galant ballet, les divinités de l'Olympe descendaient sur la scène pour assister au jugement de Pâris.

Le glorieux fils de Priam et d'Hécube appelé de nouveau à décerner la palme de la beauté, n'hésitait plus, comme sur le mont Ida. Il l'offrait à l'image de la Dauphine. La superbe Junon, la fière Minerve, la merveilleuse Vénus, ratifiaient elles-mêmes humblement sa sentence, et le public applaudissait à cet accord des trois jalouses déesses.

Le lendemain, les magistrats offrirent à la charmante Dauphine une parure de grenats d'une rare perfection. Les jeunes filles de la campagne lui présentèrent ensuite des guirlandes et des bouquets de fleurs ; les étudiants de l'Université, les

diverses corporations défilèrent devant elle, musique en tête, enseignes déployées, et les tonneliers eurent l'honneur de danser sous ses yeux leur danse traditionnelle.

Tout le monde désirait s'approcher d'elle, ou tout au moins la voir, et ceux qui étaient parvenus à la voir, ne fût-ce qu'un instant, disaient que jamais ils ne l'oublieraient, tant il y avait de douceur dans son regard, d'innocence dans son sourire et de grâce infinie dans tous ses mouvements.

Son souvenir est en effet resté populaire dans ce petit pays. Maintenant encore, l'hiver dans les veillées du soir, plus d'une brave femme du Brisgau ou de la Forêt-Noire, répète à son enfant ce qu'elle a entendu raconter par sa mère, des fêtes de Fribourg et de l'angélique aspect de Marie-Antoinette.

Le 6, elle partit : ce jour-là même, elle s'arrêta encore sur le sol germanique dans l'ancienne abbaye de Schuttern.

Le 7, elle était en France.

Entre Kehl et Strasbourg, dans une île du Rhin, appelée l'île des Épis, on avait construit un pavillon, où Marie-Antoinette devait être, selon les usages diplomatiques, remise par M. de Mercy, ambassadeur de Marie-Thérèse, à M. le comte de Noailles, ambassadeur de Louis XV. Là une loi d'étiquette l'obligeait à se dépouiller de tous les vête-

ments qu'elle avait apportés de Vienne pour prendre ceux qui lui étaient envoyés de Paris. Là, elle disait adieu aux dames et aux gentilshommes qui l'avaient accompagnée dans son voyage et qui retournaient en Autriche.

Le pavillon où s'accomplissaient ces préliminaires du royal mariage était tapissé de tentures des Gobelins représentant les scènes les plus terribles de la mythologie grecque.

Sur le Rhin, sur la noble ville de Strasborg, sur la magnifique plaine d'Alsace, sur les cimes des Vosges et les collines du Brisgau, s'étendait un voile sinistre. Dès le matin, le ciel était chargé de nuages noirs. Toute la journée la pluie tomba à torrents, et la jeune Dauphine de France emportait sur la route de Versailles, l'instruction rédigée par son père l'empereur François, la tendre instruction dans laquelle ce religieux souverain disait : « Mes chers enfants, je vous recommande de prendre, tous les ans, deux jours pour vous préparer à la mort, comme si vous étiez sûrs que ce sont les deux derniers jours de votre vie. »

V

Le Ménétrier.

Franz n'a pu résister au désir de revoir encore la belle princesse qui lui a parlé avec tant de douceur, et il a décidé Alete à l'accompagner dans la grande rue de Fribourg. Trop faibles et trop timides tous deux pour essayer de pénétrer au milieu de la foule, ils ont pu cependant apercevoir la dauphine au moment où elle se rendait à l'église. Alete l'a contemplée en joignant les mains avec une sorte de recueillement, comme si elle voyait une image céleste.

Les trois fils de Gertrude avaient couru impétueusement de côté et d'autre, et racontaient le soir avec enthousiasme les différents spectacles qui les avaient émerveillés.

Gertrude parlait aussi avec joie de ces jours de fêtes et de festins, où elle avait trouvé le moyen de s'employer fructueusement, et de faire plusieurs marchés lucratifs.

La vacillante Gertrude! Elle avait un fond de bonté traversé, combattu et souvent subjugué par la passion de l'argent. De temps à autre, ses sentiments naturels d'humanité et de charité reparaissaient, mais non sans effort. Ils reparaissaient dans ses rigides habitudes de parcimonie comme ces petites sources d'eau que l'on voit sourdre entre des sables qui les compriment.

La mort de son mari lui fit faire un douloureux retour sur le passé. Elle se rappelait comme elle avait été injuste et rude envers cet homme si patient. Elle s'accusait hautement des chagrins qu'elle lui avait faits.

« Ah mon bon Joseph! mon cher Joseph! s'écriait-elle avec une véritable émotion. Elle embrassait l'un après l'autre ses enfants, comme pour leur demander pardon de ce qu'elle avait fait à leur père. Elle savait bien que la principale cause de sa mauvaise humeur et de ses emportements, c'était son avarice; et un jour, comme elle venait de prendre, dans le compartiment d'une armoire, un petit sac qu'elle dérobait soigneusement à tous les regards :

— Maudit argent! dit-elle en rejetant brusquement ce clandestin trésor. »

Pendant quelque temps, elle fut si différente de tout ce qu'elle avait été précédemment, que tous ceux qui la connaissaient en étaient surpris. Elle

semblait ne plus avoir ses âpres idées de parcimonie, et elle paya sans murmurer plusieurs petites dettes contractées par Joseph.

Peu à peu cependant sa douleur conjugale s'atténua, et en même temps sa vieille passion se relevait.

De tous les diables de l'enfer, le plus fin, le plus opiniâtre, le plus artificieux, le plus fort, le plus hideux et le plus indomptable, le plus vil et le plus choyé, c'est celui de l'avarice.

Ni le démon de la volupté, ni celui de l'ambition, si dangereux pourtant, ni les autres n'ont une telle persistance ni de telles ruses. Les autres s'affaiblissent ordinairement dans l'esprit ou les sens de leurs victimes à mesure qu'ils vieillissent. Celui-ci au contraire, s'incarne de plus en plus en elles à mesure que l'âge les affaiblit, les serre dans ses griffes de chat, leur suce le sang comme un vampire, et les rend de plus en plus chétives et misérables, jusqu'au jour où il les étend décharnées, grelottantes, épuisées par de stupides privations, mourant de faim et de soif sur un grabat, au milieu de leurs trésors.

Nulle passion n'a des subtilités pareilles à celles de l'avarice, et Molière lui-même, Molière, en voulant peindre les perplexités, les artifices et les tourments d'un avare, est resté bien au-dessous de la vérité.

Comparé avec d'autres avares, son Harpagon, avec son maître Jacques, est un enfant prodigue.

Lorsque Franz entra sous le toit du pêcheur, Gertrude était encore dans les généreuses dispositions d'esprit produites par son deuil. En même temps l'orphelin lui présentait une bourse qui renfermait une assez jolie somme.

De plus, il répétait avec une candide confiance, ces paroles que la belle princesse lui avait adressées : Je me souviendrai de toi.

Gertrude rêvait à ces paroles et secrètement en attendait un prompt et brillant effet.

Mais les fêtes de Fribourg étant finies, la jeune archiduchesse partie, tout son noble cortége du Brisgau et des environs également parti, et parti aussi, pour plusieurs semaines, le bourgmestre M. de Landeck, qui avait fait, près de la princesse, un service assidu de chevalier d'honneur, et Franz n'ayant pas reçu le moindre signe de réminiscence, Gertrude pensa qu'il avait mal compris les paroles de l'auguste voyageuse, ou qu'il était complétement oublié.

Dès ce moment, elle se sentit saisie d'une nouvelle inquiétude, en songeant qu'elle allait avoir ce garçon à sa charge.

Il n'était pas, certes, exigeant, et semblait fort reconnaissant de la moindre attention. Mais il avait bon appétit, et son linge et ses vêtements

étaient usés. Ses six ducats bientôt dépensés, il ne paraissait guère en état d'en gagner d'autres. Souvent, au lieu de pratiquer, selon l'idée de Gertrude, son métier, c'est-à-dire de jouer du violon, il allait, comme autrefois, s'asseoir au bord de la Dreisam, et restait là immobile, silencieux. Quelquefois Alete allait le rejoindre, et le voyant pensif et recueilli, travaillait à côté de lui sans rien dire, et Diamant s'accroupissait tranquillement sur le gazon, comprenant, par son lucide instinct, qu'en ce moment, il ne devait point se livrer à ses folâtreries habituelles. Mais quelquefois Gertrude arrivait tout à coup, et d'un ton impérieux disait à Franz. « Travaille donc! »

L'honnête Franz aurait pu lui répondre que dans son apparente inertie il travaillait; qu'au bord de la rivière, sous les rameaux des saules, dans le vallon fleuri, il était à l'école; qu'il entendait des notes de musique dans de légers bruissements, des gammes complètes, des trilles, des arpéges et de délicieux accords dans tout ce qui soupirait, sifflait, roucoulait et chantait autour de lui.

Gertrude ne l'aurait pas compris.

Malgré son goût pour ses musicales rêveries, Franz pourtant sentait bien lui-même la nécessité d'étudier les règles de son art. Mais sans argent et sans protection, comment trouver un maître qui voulût bien lui donner des leçons?

« Un maître ! un maître ! disait Germaine, devant laquelle il exprimait quelquefois ce désir. C'est donc bien long et bien difficile à connaître ton état de musicien. Depuis le temps que tu t'en occupes, tu aurais pu apprendre celui d'ébéniste ou d'horloger. »

Un jour, revenant du marché, elle s'écria gaiement :

« Franz, je t'apporte une bonne nouvelle. Tu voulais un maître. Tu l'auras.

— Qui donc? demanda Franz.

— Le père Anselme.

— Le père Anselme, murmura l'orphelin.

— Oui ; cela t'étonne?

— Comment, dit Alete, ce vieux homme qui est si laid et si sale, et que l'on voit si souvent trébuchant dans les rues. Le petit Christian, le fils du tailleur, a été pendant quelque temps avec lui. Mais il n'a pu y tenir. Quand le père Anselme avait bu, il le battait et lui prenait son argent. On dit que c'est ainsi qu'il traite tous ses élèves.

— Tais-toi, dit vivement Mme Kraft. On ne demande pas ton avis. Si Anselme va quelquefois au cabaret, cela ne nous regarde pas. C'est son affaire. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on le considère comme le meilleur ménétrier du pays. De tous côtés on le demande pour les bals, pour les noces, pour les fêtes patronales. C'est lui qui m'a fait danser le jour

de mon mariage. Il a toujours deux ou trois compagnons qu'il dirige et avec lesquels il partage sa rétribution. J'ai appris ce matin qu'un de ses compagnons l'ayant quitté, il voudrait le remplacer, et aussitôt, Franz, j'ai pensé que cela pouvait te convenir.

— Je ne crois pas, répondit doucement Franz, que le père Anselme soit un très-bon musicien.

— Ah! vraiment, répliqua Gertrude d'un ton aigre, comme il y a plus de quarante ans qu'il exerce son métier, tu supposes qu'il n'en sait pas encore assez pour pouvoir te donner des leçons. »

Franz rougit à l'idée qu'il venait de se montrer si présomptueux, et pour mieux excuser sa répulsion envers Anselme, dit d'une voix timide :

« Il a l'air méchant. Il me fait peur. »

A cette nouvelle protestation, l'irritable Gertrude s'écria :

« Mon garçon, quand on est pauvre, on n'a pas le droit d'être si difficile ; avant tout, il faut songer à gagner sa vie. »

Franz baissa la tête et dit :

« Vous avez raison. Il faut gagner sa vie. J'irai voir le père Anselme.

— Je te conduirai moi-même près de lui, et lui demanderai pour toi les meilleures conditions.

— Merci.

— Veux-tu venir demain matin ?

— Si vous voulez. »

Alete n'osait plus rien dire. Mais elle regardait l'orphelin. Quel bon regard à la fois sympathique et intelligent ! Alete était ce que les Allemands appellent : *Ein kluges Kind*, c'est-à-dire un enfant perspicace, habile et prudent.

Le lendemain matin, au fond d'une des ruelles obscures de la ville, Gertrude et Franz pénétraient dans une chambre sombre où tout annonçait l'habitude du désordre et un état voisin de la misère. Anselme était pourtant ce jour-là de bonne humeur. Il accueillit amicalement Mme Kraft comme une ancienne connaissance, et entendit avec une figure joviale sa requête.

« Eh ! eh ! mon gaillard, dit-il à Franz en lui posant une grosse main osseuse sur l'épaule.

« Nous voulons donc entrer dans la joyeuse corporation des ménétriers. Peste, tu peux te flatter d'avoir là une jolie idée. Il n'y a pas dans le monde une plus agréable, plus noble et plus ancienne corporation. Le roi David en était, si je dois en croire ce que me racontait, dans ma jeunesse, le vieux Hans, le chef des ménétriers de Fribourg, qui fut mon premier maître en l'an.... ma foi je ne me le rappelle plus, mais n'importe. Mme Kraft, puis-je vous offrir une goutte d'eau-de-vie ? Non, vous

n'en buvez pas. Ni toi non plus, mon garçon? Vous me permettrez au moins de prendre ma potion habituelle? C'est très-bien. Voyez-vous, le matin, ça éclaircit le cerveau, et le soir, ça l'assoupit. »

A ces mots, il prit sur une table une bouteille poudreuse, la porta à ses lèvres, en avala une longue gorgée, puis s'essuya la bouche avec le revers de sa main, et se retournant brusquement vers Franz :

« A propos, lui dit-il, quel est ton instrument?

— Le violon, balbutia Franz.

— Tant pis ! J'ai déjà le petit Peter qui ne connaît que le violon. J'aimerais mieux le fifre ou le flageolet. Enfin nous tâcherons de nous arranger. Tu lis la musique couramment ?

— Oui.

— Et tu es en état d'apprendre lestement une contredanse ?

— Je l'espère.

— Bon. Au reste, je t'aiderai. C'est mon affaire. Maitenant voici mes conditions : Tu seras prêt à venir avec moi partout où je serai appelé pour quelque bal ou quelque fête. Tu joueras ainsi que moi, tant qu'il faudra jouer, les morceaux que j'aurai choisis, et à la fin d'une bonne journée, je te donnerai douze kreuzers.

— Douze kreuzers! murmura Gertrude. Pas plus !

— Vous trouvez que c'est trop peu, répliqua le vieil Anselme en reprenant subitement son air rogue. Et les leçons que je vais donner à ce novice, vous les comptez donc pour rien ? Vous ne pensez pas non plus que dans ces journées de musique l'enfant sera nourri, bien nourri, ma foi, et le vin, et la bière, et le café, à peu près à discrétion. En vérité, Mme Kraft, je suis trop bon. Mais que faire ? j'ai toujours été ainsi, et à mon âge, on ne peut changer son caractère. Je suis trop bon ; je devrais exiger de mes élèves un tribut en beaux deniers comptants, et c'est moi, au contraire, qui les paye pour leur donner les conseils de mon expérience, pour les guider au début de leur carrière, pour les faire entrer dans la corporation des ménétriers, la plus heureuse des corporations, toujours en fête, dans les villes et les villages, aux foires et aux vendanges, aux noces et aux baptêmes, l'estrade en plein air, ou dans une vaste grange, et autour de cette estrade, les amoureux et les amoureuses, les enfants qui commencent à sautiller, et les vieux qui sautillaient autrefois, tous réunis aux sons de ma clarinette, tous animés et contents. En avant la ronde populaire, le quadrille et la contredanse, et les trépignements de pieds, et les cris de joie ! Oui, voilà ce que j'appelle la bonne, la vraie musique, la musique qui égaye les physionomies et met les jambes en mouvement. Quant à cette musique sen-

timentale, langoureuse, larmoyante que les petits messieurs et les petites demoiselles pâles écoutent en soupirant et en tournant le blanc des yeux, qu'on ne m'en parle pas. Je n'en sais rien. Je n'en veux rien savoir. Ce n'est pas de la musique : c'est un rêve de malade. Voilà mes idées, Mme Kraft.

« Pour en finir avec les propositions que vous m'avez faites, j'accepte à tout hasard ce jeune auxiliaire que vous me recommandez ; je vous connais depuis longtemps ; c'est moi qui ai célébré votre mariage avec ma clarinette, et une flûte et des timbales. Vous étiez jeune alors, et ma foi très-gentille, et vous sautiez comme une perdrix. A présent, vous êtes un peu maigre et vieillotte ; l'effet des années ! Mais, je n'oublie point une ancienne connaissance. Dimanche prochain, je dois aller faire la fête patronale du joli village de Littenweiller ; si le petit veut être ici à huit heures du matin, avec son violon, je le conduirai là, et nous verrons ce qu'il peut faire. A présent, bonjour, voilà le moment où je dois aller déjeuner ; la soupe est sur le feu, et la vieille cabaretière du Schwarz-Ochs grogne terriblement quand ses pensionnaires sont en retard. »

En parlant ainsi, Anselme ouvrait la porte de son grenier.

Gertrude et Franz sortirent sans lui répondre.

Gertrude cherchait à se rendre compte de ce

qu'elle éprouvait, et en dépit de ses raisonnements, ne se sentait pas contente.

Franz était douloureusement impressionné de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre. Il marchait la tête baissée, réfléchissant à sa pauvreté d'orphelin, à ce qu'il avait souffert depuis la mort de son père, par l'abandon de Sonino, par la colère de son maître de Stuttgardt, à ce qu'il devait souffrir encore dans son compagnonnage avec un homme dont la figure, les habitudes, le langage lui causaient une si vive répulsion.

Après un moment de silence, Gertrude lui dit : « Il t'a paru un peu grossier, n'est-ce pas, le vieil Anselme?

— Oui.

— Et il ne te plaît pas.

— Non.

— Si cela te fait trop de peine de t'associer à lui, rien n'est décidé ; tu es encore libre. »

Franz hésita un instant à répondre ; puis soudain se rappelant les paroles que Gertrude lui avait adressées la veille : Quand on est pauvre, il faut songer avant tout à gagner sa vie, Franz répliqua d'un ton ferme : « Je vous remercie de votre bonne intention. Mais à présent, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'adjoindre à Anselme, en attendant que la Providence m'accorde un meilleur sort. »

Gertrude, attendrie par ses paroles, se repentait d'avoir conduit le délicat enfant près du brutal ménétrier.

Franz était résigné.



VII

Le Bourgmestre.

« Enfin ! s'écria un domestique en grande livrée qui, d'un pas rapide, venait de traverser la rue pour rejoindre Franz. Voilà longtemps que je cours après vous.

— Après moi ? dit l'orphelin.

— N'est-ce pas vous qu'on appelle Franz Wagner?

— Oui.

— Mon maître, M. le baron de Landeck, m'a envoyé à votre recherche. Il désire vous voir.

— M. le baron de Landeck ! M. le bourgmestre, s'écria Gertrude tout ébahie.

— Lui-même.

— Et il vous envoie à la recherche de Franz.

— Oui.

— Vous ne savez pas pourquoi ?

— Non.

— Vous ne savez pas; mais il désire le voir. Quelle incroyable chose! »

Aux yeux de la veuve du pêcheur, le riche baron Landeck, le puissant bourgmestre apparaissait comme un être surhumain, dans une atmosphère lumineuse, élevée, à peu près inaccessible au commun des mortels. Elle le voyait quelquefois passer dans un beau carrosse doré avec sa femme et sa fille, qui lui semblaient belles comme le jour, et le regardait avec un profond respect. Elle entendait quelquefois aussi ses voisins et ses voisines parler de lui. Les uns disaient qu'il était si sévère et si imposant qu'on ne pouvait s'en approcher sans trembler; d'autres, au contraire, qu'ils l'avaient vu très-affable et très-bon. Mais, malgré cette dernière assertion, Gertrude ne pouvait comprendre comment un tel personnage pouvait en venir à s'occuper du petit Franz et l'envoyer chercher.

« Ainsi, dit-elle au messager du bourgmestre, après ces diverses réflexions, vous allez emmener mon jeune pensionnaire? Je vous accompagnerai.

— Non, répondit froidement le domestique; je dois faire ce qui m'est ordonné : rien de plus. Si M. le baron avait voulu vous voir, il me l'aurait dit. Il ne me l'a pas dit. La stricte consigne; impossible d'y rien changer.

— Mais ce pauvre garçon, timide, tout seul, en face de M. le bourgmestre!...

— Soyez tranquille; j'ai conduit près de lui

d'autres garçons timides, et ils ont été promptement rassurés.

— Eh bien ! adieu, Franz, dit Gertrude d'un ton maternel. Reviens, dès que tu le pourras, à la maison. »

Quelques instants après, Franz entrait dans un aristocratique hôtel du Munsterplatz, tout étonné des aventures et des contrastes de sa matinée. Quel contraste, en effet, entre le misérable gîte d'Anselme et l'enfilade de pièces parquetées, lambrissées, dorées par lesquelles le domestique le fit passer. Quel contraste plus frappant encore entre ce même Anselme et le beau noble vieillard qui, s'approchant de l'orphelin, lui dit avec une parfaite aménité : « Asseyez-vous, mon enfant, j'ai à vous parler; et d'abord, il faut que je m'excuse de ne l'avoir pas fait plus tôt. Mme la Dauphine, en passant ici, vous a recommandé à moi, et par là m'a imposé un devoir envers vous. Mais le jour où elle partit, j'étais moi-même obligé d'entreprendre immédiatement un voyage en Allemagne. Cependant, je ne vous ai point oublié. J'ai recueilli plusieurs informations qui justifient l'intérêt que la princesse a eu la bonté de vous témoigner. J'espère en obtenir d'autres encore qui ne vous seront pas désavantageuses. Je sais déjà que votre père était un très-brave homme qui, malheureusement, n'a pas réussi dans ses affaires. Je sais que vous êtes un gentil garçon,

que vous avez le goût de la musique, et que vous désirez vous instruire. Je puis dès ce moment vous annoncer que vous entrerez dans une école, et qu'on aura soin de vous. Maintenant, j'ai quelques questions à vous adresser. Répondez-moi sans crainte. Pensez que c'est un ami qui vous interroge dans votre intérêt. »

Franz le regarda avec un doux sourire qui exprimait sa gratitude.

C'était sa première réponse. Le vénérable bourgmestre la comprenait.

« Votre père, dit-il, ne vous a donc rien laissé?

— Non, répondit Franz; seulement quelques meubles, quelques florins et une tabatière en or qui lui avait été donnée par l'impératrice d'Autriche et qu'il conservait précieusement.

— C'est singulier. Il devait cependant avoir quelques revenus. Il ne vous en a jamais parlé ?

— Non, monsieur, jamais. Il était si occupé de me donner des leçons! et il ne pensait pas que je le perdrais si vite. S'il avait quelque affaire à m'expliquer, il attendait sans doute que je fusse plus grand.

— Comment, reprit M. de Landeck, passiez-vous vos journées?

— Mes journées se passaient à me promener avec mon père, à lui faire la lecture, à jouer du violon selon ses conseils et à causer. Le soir, il m'embras-

sait en me disant que quoiqu'il fût malade, il était heureux, et, moi aussi, j'étais heureux.

— Mais, dans ses dernières années, il ne pouvait plus travailler. Il ne vendait plus rien et ne gagnait plus rien. Je sais pourtant qu'il paraissait être à son aise, et à sa mort il n'avait aucune dette. Pour vivre convenablement et ne pas faire de dettes, il faut de l'argent.

— De l'argent ? Il en recevait.

— Souvent ?

— Deux fois par an.

— Et de qui ?

— De M. Scharf.

— Nous y voilà, murmura le bourgmestre avec une visible satisfaction. C'est bien ce qu'on supposait.

— Vous êtes bien sûr, mon ami, dit-il ensuite, que c'était M. Scharf qui apportait de l'argent à votre père.

— Oui, monsieur.

— Vous le connaissez ?

— Sans doute. Je l'ai encore rencontré avant-hier dans la rue. Je voulais le saluer, mais il tournait la tête d'un autre côté, et il a passé à côté de moi sans me voir.

— Hum ! fit le bourgmestre. Et il venait deux fois par an.

— Oui, monsieur. A Pâques et à la Toussaint.

— Savez-vous quelle somme il apportait?

— Non, monsieur.

— Vous l'avez su peut-être. Songez-y, mon enfant, tâchez de vous en souvenir.

— Oui, je me rappelle la dernière visite de M. Scharf, et une petite discussion, et ce qui arriva ensuite. Mon père, après avoir compté ce que le banquier avait déposé sur la table, lui dit : « Je ne trouve « que 245 florins.—Comment donc, s'écria M. Scharf, « je suis sûr d'en avoir mis là 250. — Tiens, Franz, « me dit mon père, je n'y vois plus guère ; toi, qui as « de bons yeux, regarde. » Je pris l'une après l'autre chaque pièce et comptai comme lui 245 florins. « C'est vrai, dit alors M. Scharf, je me suis trompé. « Voici votre complément. » Il tira de sa poche 5 florins et s'en alla. Après cela, mon père avait l'air un peu soucieux. Il me dit : « Franz, un jour, tu « auras soin.... Mais non, plus tard. Ce n'est pas à ton « âge qu'on doit s'occuper de ces choses d'argent. « Prends ton violon, et répète cette mélodie que tu « as commencé à apprendre, il y a quelques jours. « Hier encore, tu as fait trois fausses notes. Écoute, « je vais te donner le *la*.

So viel Sternen im Himmel.

« Et il se mit à fredonner gaiement la vieille chanson qui m'est revenue tout d'un coup à la mémoire dans le Hœllenthal, quand j'ai vu apparaître la

belle princesse. En ce temps-là, il avait souvent de cruels maux de tête. Peu de temps après, il est mort. J'étais tout seul, ne sachant que devenir. Un de nos voisins, Joseph Kraft le pêcheur, a eu pitié de moi, et m'a donné un asile dans sa maison. Ensuite, j'ai été à Stuttgardt. Quand j'en suis revenu, le bon Joseph était mort aussi, mais sa femme m'a reçu charitablement. Je n'ai plus entendu parler de M. Scharf.

— Pauvre garçon! « murmura le baron d'une voix émue.

L'enfant l'intéressait de plus en plus par son maintien modeste, par son naïf langage, par sa situation.

« Encore une question! dit-il avec un affectueux accent. Y a-t-il eu, à part vous, quelque autre témoin des visites que M. Scharf faisait à votre père, et de ses comptes d'argent?

— Peut-être notre femme de ménage, mais nulle autre personne, je crois. Mon père vivait très-retiré, et disait qu'il ne désirait rien de plus que d'être seul avec moi.

— C'est bien, mon ami, je suis content de vous avoir vu et d'avoir causé avec vous. Je vous le répète, on aura soin de vous, et je penserai aussi à la veuve du généreux pêcheur. Retournez à présent chez elle. Dans quelques jours, je vous rappellerai. »

Franz se leva. M. de Landeck, lui prenant amicalement la main, le conduisit jusqu'à la porte de son cabinet, et lui dit :

« A revoir bientôt. Conservez vos bons sentiments. Souvenez-vous de votre père, qui avait mis sa joie en vous, et souvenez-vous aussi de la rencontre providentielle que vous avez faite dans le Hœllenthal. Au revoir. »

Franz le remercia par un bon regard d'honnête enfant. Le baron rentra dans sa chambre, s'assit dans un fauteuil et se mit à réfléchir. Il avait pris à cœur la recommandation de la Dauphine, et l'orphelin l'avait intéressé.

« Évidemment, se dit-il, le luthier avait remis son argent entre les mains de M. Scharf. Mais quelle somme et à quelle condition ? Voilà ce qu'on ne peut savoir. Dans les papiers de Wagner, pas le moindre renseignement à cet égard. S'il y a eu un acte, Scharf l'aura peut-être dérobé. Le coquin est capable de tout. Mais en cette occasion, il n'aura point, j'espère, à s'applaudir de sa fourberie. Il payait deux fois par an une rente à Wagner, probablement 250 florins à chaque semestre, ce qui représenterait l'intérêt légal de 10 000 florins. Wagner n'a pu placer son argent en rente viagère. Il aimait trop son fils pour aliéner ainsi son héritage. Donc, nous établissons en principe que M. Scharf nous doit 10 000 florins à 5 pour 100. S'il prétend

qu'il doit moins, ou qu'il est affranchi de tout engagement par la mort du luthier, nous le poursuivons et nous le sommons d'exhiber son contrat Nous ne pouvons le traiter comme un brave homme. Nous devons le mettre sur la sellette comme un accusé. C'est le moins qu'il mérite. Il est rusé. Nous tâcherons de l'être aussi. Voyons. »

M. de Landeck sonna et dit à son domestique : « Va chercher M. Scharf. Lorsqu'il sera venu, tu le feras attendre une demi-heure dans l'antichambre ; cela le tiendra un peu en émoi. »

Ainsi fut fait. Mais la question qui inquiétait le noble bourgmestre fut résolue plus aisément qu'il n'osait l'espérer ; le fin, le hardi, le rapace M. Scharf était fort mitigé par les circonstances. Quelques jours auparavant, les employés de la gabelle avaient saisi, dans un de ses magasins, des marchandises de contrebande ; un de ses clients lui intentait un procès pour abus de confiance ; un autre le menaçait d'une assignation judiciaire pour un règlement de compte. Il savait que l'opinion ne lui était pas favorable, et que les gens de justice n'étaient pas disposés à le ménager.

A la mort de Wagner, il avait espéré, en effet, pouvoir conserver doucettement un capital que personne ne réclamait. Mais aux premières paroles que M. de Landeck lui adressa avec son grand air imposant, le cupide et cauteleux renard comprit

qu'on pouvait, en cette affaire, ordonner une enquête et recueillir des témoignages qui le perdraient. Il prit aussitôt sa résolution ; il déclara d'un air d'honnête bonhomie, que M. Wagner, en se retirant du commerce, lui avait confié 10 000 florins, qu'il continuerait à payer les intérêts de cette somme, ou se tiendrait prêt à la rembourser, selon ce qui lui serait enjoint.

« Vous devez les intérêts de ces 10 000 florins depuis près d'un an, dit le bourgmestre surpris d'un si prompt aveu.

— C'est vrai, répliqua humblement l'astucieux trafiquant. Mais M. Wagner étant mort, personne ne me les a demandés, et je ne savais à qui les remettre.

— M. Wagner a laissé un fils. Vous le savez.

— Sans doute, repartit Scharf d'un ton patelin. Je me souviens très-bien de lui. Un gentil garçon qui est parti pour l'Allemagne.

— Et qui est revenu.

— Ah ! vraiment. J'en suis bien aise.

— Vous l'avez rencontré il y a quelques jours, dans la rue ; vous ne l'avez pas reconnu.

— C'est possible. J'ai tant de choses en tête. Je marche souvent dans les rues sans rien voir.

— Soit. Cet enfant est sous la tutelle de la corporation des luthiers, et sous ma protection spéciale. Comme nous devons assurer de notre mieux son héritage, il nous paraît utile de renouveler le con-

trat que vous aviez fait avec son père. Vous allez donc ici me donner un acte constatant que vous devez au jeune Wagner la somme de 10 000 florins, dont nous pourrons, dès que nous le jugerons convenable, demander le remboursement immédiat, et dont vous payerez jusque-là intégralement les intérêts. De plus, vous allez solder ce que vous devez à cet enfant depuis la mort de son père. »

Scharf, entendant cette sorte d'arrêt judiciaire formulé d'une voix sèche et impérieuse, sentit en lui-même un mouvement de contraction. Il lui en coûtait de renoncer si vite à l'espoir qu'il avait caressé. Mais après son aveu, il ne pouvait refuser d'obtempérer à l'injonction du bourgmestre.

« Comme il vous plaira, dit-il.

— Asseyez-vous à cette table. Voilà de l'encre, du papier. Écrivez. Je vais vous dicter. »

L'acte fini, M. de Landeck le prit, le lut attentivement. Puis le rendant à Scharf :

« Vous n'avez oublié qu'une chose, lui dit-il, c'est de signer.

— Ah ! c'est vrai. Pardon. Je suis quelquefois si étourdi. Mais voilà ! Scharf, en toutes lettres.

— Votre parafe ?

— Encore mon parafe, le complément obligé de ma signature ? C'est juste. Décidément je n'ai plus la tête à moi. Monsieur le baron a-t-il encore quelque chose à m'ordonner ?

— Oui, je désire que vous m'envoyiez aujourd'hui même les intérêts échus de ce capital. J'en donnerai un reçu.

— Oh ! monsieur le baron, je n'ai pas besoin....

— Merci du compliment que vous voulez me faire ; mais j'entends que tout cela se règle avec vous régulièrement et strictement.

— Eh bien, je retourne à la maison, et dans un instant....

— Soit. »

Scharf se retira en marchant à reculons, et en s'inclinant plusieurs fois profondément, jusqu'à ce qu'il eût franchi le seuil du cabinet.

« Le coquin ! dit M. de Landeck, si riche et désireux pourtant de s'approprier une si faible somme. Avec quelle promptitude il a cédé à tout ce que je demandais ! Il doit avoir sur la conscience quelque fourberie dont il craint la découverte ; mais un jour on la découvrira. Pour le moment voilà une bonne affaire finie.

« Le pauvre Franz a une petite fortune. Quel bonheur qu'il ait rencontré la généreuse princesse ! Sans elle, nous n'aurions pas songé à lui. Nous manquions à notre devoir, et Scharf gardait l'héritage de l'orphelin. »

VIII

La Maîtrise.

Par l'effet d'une rencontre providentielle, Franz, en réalité, était riche, plus riche que le cupide, l'insatiable Scharf, qui, ayant amassé des milliers et des milliers de ducats par toutes sortes de spéculations, regardait d'un œil triste son coffre-fort, s'affligeant d'y voir encore plusieurs cases vides.

M. de Landeck ayant fait revenir Franz dans son cabinet, lui montra deux piles d'écus rangées sur la table, et lui dit en souriant :

« Voilà qui est à vous.

— A moi! s'écria le petit musicien, d'un air incrédule.

— A vous-même. De l'argent qui était à votre père, et qui vous appartient. Cinq cents florins.

— En vérité!

— En vérité. »

Franz s'approcha de la table et regarda ce trésor. Jamais il n'en avait vu un pareil.

— Qu'allez-vous faire de cette somme? demanda le baron, qui voulait l'éprouver.

— Monsieur, répondit-il en rougissant, je voudrais bien.... Je ne sais comment vous dire.... Mais, enfin, je dois vous avouer que j'ai des dettes.

— Des dettes! mon ami; et de quelle façon? »

Franz alors lui raconta son voyage à Stuttgardt, comment il avait été trompé par les promesses de Sonino, et comment il avait passé quatre mois dans la maison de Trauben, sans pouvoir le payer.

« Je lui ai dit, ajouta Franz, que je lui enverrais de l'argent dès que je le pourrais. Il ne m'a pas cru; il a été un peu violent à mon égard; mais il ne m'en a pas moins hébergé tout un hiver, et je voudrais, si c'est possible, accomplir ma promesse.

— Très-bien, mon enfant, vous avez parfaitement raison.

— Je voudrais aussi envoyer quelque chose à cette pauvre fille qui, au moment de mon départ, a glissé dans mon linge un florin, le seul peut-être qu'elle possédât.

— A merveille!

— Enfin, je demeure chez Mme Kraft. Elle n'est pas riche, et il me semble que je dois....

— Très-bien, mon enfant; j'aime à voir en vous ces sentiments de justice et de gratitude. Tout sera fait comme vous le souhaitez. Laissez-moi arranger cela avec mon secrétaire. Votre maître de

Stuttgardt, et sa servante, et Mme Kraft, chacun aura sa part, et vous aurez aussi la vôtre, car, il faut que vous ayez un peu d'argent, que vous en sachiez la valeur, et qu'en même temps vous appreniez à l'employer sagement. Écoutez, mon ami, et souvenez-vous de ces paroles d'un vieillard. L'argent, dont vous entendrez beaucoup parler dans le cours de votre vie, et dont vous aurez plus d'une fois l'occasion de reconnaître l'influence, l'argent est un bien ou un mal, selon la source d'où il provient, la façon dont on le gagne et l'usage qu'on en fait. Il y a l'argent béni et l'argent maudit, l'argent qui est un don de la Providence et l'argent qui est un leurre diabolique. Je ne veux point m'occuper de celui-ci qui est amassé par de rapaces spéculations, par de frauduleux calculs, par des mariages qui devraient être des alliances de cœur et dont on fait d'ignobles marchés.

« Je ne veux penser qu'à celui qui nous appartient par un pur héritage, ou que nous acquérons par un honnête travail, et celui-ci pourtant, il faut encore y prendre garde, nous ne devons pas le dissiper en vaines prodigalités, car il peut servir à réaliser plus d'un généreux désir, et à seconder plus d'une louable entreprise. Nous ne devons pas non plus nous y attacher trop fortement, car alors il s'empare de notre esprit, il devient notre maître ; il refroidit et matérialise notre cœur.... Mais voilà,

pour votre âge, une bien grave digression; j'ai une autre chose à vous dire. Vous désirez, n'est-ce pas, entrer dans une école?

— Oui, monsieur.

— Et vous n'êtes pas effrayé à l'idée de rester là longtemps sans sortir?

— Non, monsieur, répondit Franz d'une voix pourtant un peu troublée. Il pensait au vallon de la Dreisam, à Alete, à Diamant.

— Sans sortir! répliqua M. de Landeck, c'est une façon de parler, vous sortirez le jeudi dans l'après-midi, et si l'on est content de vous, comme je l'espère, je vous réclamerai quelquefois le dimanche; j'ai vu hier M. l'abbé Kindler, je lui ai parlé de vous comme si j'étais votre tuteur. Vous voulez bien que je prenne ce titre?

— Oh! monsieur, s'écria Franz avec un accent de cœur.

— Votre place est préparée dans son établissement. Vous aurez là une agréable demeure, et un bon et digne instituteur, un autre homme que votre Trauben de Stuttgardt.

Un autre homme, en effet, un vénérable prêtre, instruit et modeste, austère et indulgent.

Après avoir longtemps rempli les fonctions de vicaire dans l'église de Saint-Martin, l'une des plus anciennes paroisses de Fribourg, M. Kindler avait

demandé et obtenu l'autorisation d'abdiquer cet emploi pour remplir une autre tâche. Avec son patrimoine il avait acheté, près du cloître des Franciscains, une jolie maison pour y fonder une maîtrise, c'est-à-dire une de ces humbles, pieuses écoles d'autrefois qui ont précédé nos superbes conservatoires.

Elles datent de loin, ces respectables écoles ; elles remontent, s'il faut en croire la tradition, jusqu'à l'Église de Carthage, et l'on attribue à saint Grégoire le Grand leur régulière constitution. Dès le moyen âge, on en comptait plusieurs dans chaque province de France. Les enfants du peuple recevaient là un sage et utile enseignement, à une époque où, selon les philanthropiques discussions des temps modernes, on n'avait nul souci du peuple. Qui pourrait dire ce que ces institutions ont produit de véritables artistes et d'œuvres excellentes ? La Révolution les a supprimées. En vertu de ses immortels principes, elle a supprimé tant de choses, cette glorieuse Révolution. Sans être trop aveugle, on peut bien en regretter quelques-unes.

Au dix-septième siècle, un des chefs d'une de ces écoles musicales, le chanoine Gandez, écrivait à un de ses confrères : « Une maîtrise est comme un petit royaume, et celui qui le sait bien gouverner s'acquitterait bien de quelque plus lourde charge.

Il ne faut pas appeler une maîtrise bonne pour avoir beaucoup de revenus, mais parce que les enfants y sont bien dressez et conditionnez. C'est pourquoy vous devez examiner le gouvernement de votre logis par vous-mesme, paraissant à vos escoliers prudent, chaste, sobre, paisible, et sur toutes choses, aymant et craignant Dieu. Car on dit que comme le courroux estonne les enfants, aussi les bons exemples leur donnent courage de bien faire. »

L'abbé Kindler mettait en pratique ces maximes. Il donnait à ses élèves l'exemple des vertus qu'il leur enseignait. Il aimait la musique et la leur faisait aimer. Parfois, il les réprimandait sévèrement, et, dans ses rigueurs, comme dans son aménité, il leur était sympathique.

Les philosophes qui savent tant de choses et qui expliquent tout, jusqu'à la création de l'univers, sans la participation de Dieu, n'ont pas encore pu clairement expliquer ces phénomènes d'antipathie et de sympathie qui se reproduisent à tout instant dans le monde et se manifestent même parmi les êtres inanimés.

Oui, il y a des plantes qui se haïssent, et ne peuvent se développer l'une à côté de l'autre, races de Grecs et de Troyens, familles de Montecchi et de Capuletti, dont nul Roméo et nulle Juliette n'apaisent par leur amour et leur mort l'éternelle

aversion. Il y a des plantes qui se réjouissent d'être ensemble, qui se soutiennent réciproquement, et se sourient l'une à l'autre. La pervenche qui s'épanouit au bord des haies, le chèvrefeuille qui enlace ses odorantes guirlandes aux branches de l'aubépine, ou du noisetier; la mousse qui étend ses petites ramilles vertes au pied des grands sapins; ne semble-t-il pas que ces jolies plantes aient elles-mêmes choisi, par un penchant particulier, leur demeure, leurs voisins et leurs patronages? Ne semble-t-il pas que les haies, les buissons, les arbres qui les entourent, inclinent sur elles complaisamment leurs rameaux et leur disent : « Si délicates que vous soyez, n'ayez peur. Nous aimons à vous voir. Nous vous protégerons. Nous vous défendrons contre les ardeurs de l'été et les ouragans de l'hiver; le soleil ne dardera sur vous ses rayons qu'à travers notre feuillage, et la pluie vous arrosera goutte à goutte en descendant de nos rameaux.

Attraction et répulsion! atomes crochus, disent les uns, fluide électrique, disent les autres. Mieux vaut dire : mystérieuse loi de la Providence qui tout crée et tout régit. C'est plus simple et plus sûr.

Dès leur première rencontre, Kindlèr et Franz éprouvèrent l'effet de cette loi d'attraction. Le maître pressentit qu'il donnerait avec un plaisir parti-

culier des leçons à cet élève, et l'élève se trouvait tout disposé à écouter son maître avec affection et respect.

Franz fut installé dans une jolie chambre et se mit gaiement à l'étude.

Dans cette école qui ne coûtait rien à l'État et ne demandait aucune pension ni aucune couronne universitaire, on apprenait le latin et le français, l'histoire, la géographie, la littérature, les éléments de physique et de botanique.

M. Kindler s'était réservé l'enseignement du chant et de l'harmonie. Il avait à un haut degré l'amour de la musique, et il en parlait avec un sincère enthousiasme : « Art suprême, disait-il, art unique. Les autres arts n'ont point le même essor immatériel. La poésie exprime, dans le langage de l'homme, les sentiments et les passions de l'homme. La sculpture et la peinture reproduisent les figures, les formes corporelles de l'homme, les objets qui l'entourent et les lieux où il vit, statues de dieux ou de héros, images de saints et de vierges, paysages gracieux ou grandioses. Si belles que soient ces œuvres, elles ne sont que l'imitation, ou peut-être l'idéalisation de ce qui existe encore dans le monde que nous connaissons.

Mais la musique plane dans des régions surnaturelles, et nous découvre un monde inconnu, un monde infini et merveilleux, accessible pourtant à

tous les âges et à toutes les intelligences. Pour apprécier un groupe de marbre ou un tableau, il faut un certain savoir et une certaine expérience. Mais les cœurs les plus ignorants conçoivent le charme de la musique, et la musique nous accompagne dans toutes les phases de notre vie. Elle nous berce dans notre enfance. Elle nous réjouit et nous exalte dans notre jeunesse. Elle nous console dans nos vieux ans; elle nous pleure à notre mort. Partout, à tout instant, elle résonne autour de nous, dans le réveil de la nature, au rayon de l'aurore, dans les mystérieuses haleines suspendues aux lèvres de la nuit, dans les éclats de rire des enfants, dans les voix d'hommes ou de femmes, dans les chants rustiques du pâtre ou du laboureur, dans le tintement religieux des cloches lointaines, dans le fracas impétueux des cascades et le soupir régulier des lacs, des rivières, des ruisseaux, dans le frémissement des blés et des herbes de la prairie, courbées par de tièdes brises, dans les notes métalliques du grillon et de la cigale, dans les sifflements plaintifs, et les vives chansons des oiseaux, dans le fracas de l'ouragan, et le léger murmure du zéphir, dans les échos des montagnes et les sonorités des grottes profondes, dans les balancements des forêts qui ont leur *crescendo* et leur *decrescendo*, leurs *andante* et leur *fortissimo*, leurs *tuttis* et leurs *solos*. Musique partout, depuis le sol que nous habitons

jusqu'aux espaces aériens, jusqu'aux sphères qui roulent dans l'immensité. »

Ainsi M. Kindler formulait et confirmait ce que Franz avait souvent rêvé.

Mais ce qui surtout l'enthousiasmait, c'était la musique religieuse : « Voilà, s'écriait-il, la grande, la vraie musique. Le plain-chant, *planus cantus*, c'est-à-dire le chant plane, uni, sans recherche d'ornement, sans une dissonance, sans une tentative d'effet dramatique : le chant de la messe, la majestueuse préface, le *Pater* solennel, le *Sanctus*, l'élément du repos parfait où l'âme recueillie s'absorbe dans le sentiment de l'infini. Et les hymnes de triomphe, et les hymnes de deuil de l'Église ! Qui pourrait dire leur puissance souveraine ? Ah ! nul artiste, si habile, si éloquent qu'il soit, ne peut faire maintenant des hymnes semblables. Par qui ont-elles été composées, et à quelle époque ? On ne le sait, et on ne peut pas le savoir. Elles ne sont point l'œuvre d'un individu, mais de toute une communauté de fidèles, de tout un peuple, en un temps de foi profonde et de ferventes émotions. Elles sont nées, et elles ont grandi avec les vastes basiliques, avec les hautes cathédrales. Les orages révolutionnaires sont venus, qui ont renversé les trônes, dévasté les empires.

« Au milieu de ces bouleversements, les saintes hymnes ont conservé leur pureté primitive. Elles

résonnent comme autrefois dans l'universalité du catholicisme sous les arceaux gigantesques des métropoles, sous l'humble voûte de la chapelle du village. Elles émeuvent par leurs inimitables accents les grands et les petits, les forts et les faibles. Il faut plaindre celui qu'elles n'atteignent pas, celui qui peut écouter, sans tressaillir, les joyeuses vibrations du *Lauda Sion*, ou de *O filii et filiæ*, et entendre, sans être ébranlé jusqu'au fond de l'âme, les gémissements du *Stabat Mater* ou du *Dies iræ*. »

Franz prêtait une oreille avide à ces paroles qui s'accordaient pleinement avec ses propres impressions. La règle de l'école aussi lui plaisait. Son travail journalier lui était agréable, et il travaillait avec ardeur. Quelquefois, il songeait à Sonino, à Trauben, au vieux ménétrier Anselme, et se disait combien il était heureux d'avoir échappé au gouvernement de ces trois hommes, et bénissait la fée du Hœllenthal, à qui il devait son bonheur.

Le jeudi, jour de congé, il allait passer une partie de l'après-midi dans la maison du pêcheur. A l'heure où il devait venir, Alete prenait ses tresses de paille ou son tricot, et allait travailler sur le seuil de la porte pour le voir plus tôt. Diamant, qui n'oubliait pas non plus l'événement du jeudi (car les chiens ont la mémoire et la mesure du temps), Diamant était dans une agitation qui ne lui permettait pas un instant de repos. Il allait en

avant, revenait, courait de nouveau, et après quelques autres trajets infructueux, regardait sa maîtresse d'un air piteux, et semblait lui dire : « C'est singulier, il n'arrive pas. » Et puis il retournait sur le chemin de la ville, et enfin, par un joyeux jappement, annonçait l'apparition de son ami.

Franz s'asseyait à côté d'Alete et lui disait son histoire de la semaine, les bons entretiens de M. Kindler, les livres qu'il devait lire, les morceaux de musique qu'il aimait à étudier. Alete n'avait pas tant de choses à dire. Cependant elle lui racontait aussi les petits incidents de sa vie de chaque jour. Tous deux s'entretenaient ainsi avec un naïf abandon, contents d'être ensemble, frère et sœur par leur mutuel attachement. Ah! les douces affinités de l'enfance, les doux rapprochements de deux cœurs ingénus qui s'en vont l'un vers l'autre par une pente naturelle, et se rejoignent comme deux gouttes d'eau limpide. Idyllique innocence! Humbles petites fleurs épanouies au printemps, sous le regard de Dieu, dans la paix des champs, à l'ombre des bois. Le vent d'hiver viendra. Puisse-t-il ne pas déraciner ces fleurs délicates! Les orages de la vie viendront. Puissent-ils ne pas briser ou disjoindre ces chastes affections!

Grâces au compte si bien réglé par la justice du bourgmestre, Franz avait de l'argent, et comme il avait reconnu les soucis avaricieux de Mme Kraft,

de temps à autre il lui faisait quelque présent. Elle le recevait alors avec un empressement particulier, et bien qu'elle continuât à le tutoyer comme autrefois, elle lui montrait cependant quelquefois une sorte de déférence.

Un jeudi, en passant par la Kaiserstrasse, Franz remarqua à l'étalage d'un marchand une petite croix en cornaline. Il l'acheta et la porta à son amie Alete. Elle rougit en voyant cette offrande, qui lui semblait un bijou d'un grand prix. Elle n'osait la refuser, et en même temps se sentait toute confuse de l'accepter. Franz, pourtant, insistait. Elle prit la croix et alla aussitôt l'enfermer dans un coffret, comme si elle avait peur qu'on ne la lui enlevât.

M. de Landeck avait tenu gracieusement sa promesse. Il avait invité le dimanche Franz à dîner. La première fois que le modeste écolier eut l'honneur de s'asseoir à cette table aristocratique, Mme de Landeck, qui se vantait d'appartenir à l'illustre famille des Hochstirn, le reçut avec un tel dédain, qu'il se sentit tout intimidé. Mlle Cordélie de Landeck, qui avait le même orgueil, le toisa froidement d'un coup d'œil, puis détourna la tête.

« Madame, dit M. de Landeck en s'adressant à sa femme et en jetant en même temps un regard sur Cordélie, ce garçon est un des meilleurs élèves de M. Kindler.

— Ah ! vraiment, répliqua la baronne en déployant sa serviette.

— Oui. Son père était un homme de mérite, et lui sera, je l'espère, un artiste distingué.

— J'en suis charmée, murmura la baronne d'un air qui signifiait : cela m'est bien égal. Croyez-vous que je vais m'occuper de ce petit bonhomme ?

— Il m'a été, ajouta M. de Landeck, particulièrement recommandé par Mme la Dauphine.

— Comment? par Mme la Dauphine?

— Ne le saviez-vous pas?

— Non, vraiment ; vous ne me l'aviez pas dit. Et comment a-t-il eu le bonheur d'obtenir un si haut patronage?

— Je vous conterai cela, ou, ce qui vaudra mieux, il vous le contera lui-même.

— Il a la figure intelligente, » dit Mme de Landeck avec une subite expression de bienveillance.

Elle se mit alors à interroger Franz sur ses études et parut très-satisfaite de ses réponses. Elle lui demanda ensuite où il avait vu la Dauphine. Il lui fit naïvement le récit de son aventure dans le Hœllenthal.

« Ah! c'est charmant, s'écria la baronne. Cela ressemble à un conte de fées. Et vous vous rappelez la romance que vous avez chantée en voyant apparaître tout à coup devant vous la princesse ?

— Oui, madame. Jamais je ne l'oublierai.

— Voulez-vous la chanter après dîner?

— Si vous le désirez.

Après dîner, dans le salon, Franz s'assit devant un clavecin dont Mlle Cordélie daigna elle-même soulever le couvercle, et il entonna son heureux chant :

So viel Sternen in Himmel.

Mme de Landeck et sa fille s'écrièrent que c'était un délicieux morceau de musique et parfaitement exécuté.

Lorsque Franz prit son chapeau pour se retirer, l'heure étant venue où il devait rentrer à l'école :

« Adieu, mon ami, lui dit la baronne, j'ai été très-contente de vous voir, et j'espère bien que vous reviendrez souvent dîner avec nous comme aujourd'hui. »

Franz remercia et sortit.

Il savait à quelle bienfaisante puissance il devait ce changement de physionomie, ces aimables paroles, et il répétait en retournant à la maîtrise :

Autant il est d'étoiles dans les cieux,
De gouttes d'eau dans la grande nuée,
De belles fleurs écloses en tous lieux,
Autant de fois, sois saluée.



IX

La nouvelle vie.

Des années se sont écoulées. Franz a fini son temps d'études et il a si bien profité de l'enseignement qu'il a reçu, qu'à son tour il peut donner des leçons.

Le jour est venu où il doit quitter l'école, le paisible refuge de son adolescence, pour entrer dans l'arène de l'homme, pour s'exposer aux hasards de la vie du monde.

« Qu'allez-vous faire? lui dit l'abbé Kindler, jeune comme vous l'êtes et inexpérimenté, instruit, mais timide. Restez ici. Vous avez été un bon élève. Vous serez un bon maître. Je suis vieux. Je me sens affaibli. Bientôt peut-être je serai obligé de renoncer à la tâche que j'ai entreprise, à l'œuvre que j'ai fondée. Vous êtes mon disciple chéri. Je vous abandonnerai cette œuvre avec confiance et vous la continuerez. Vous n'avez, si je ne me trompe, pas grande ambition. C'est une grâce de

la Providence, non pas que je condamne l'ambition. Non, je la considère, au contraire, en certains cas, comme un puissant mobile, comme une admirable faculté. Mais pour qu'elle ait cette vertu, il faut qu'elle tienne à des esprits vigoureusement trempés, et qu'elle se dirige vers un noble but. Malheur à ceux qui ont plus d'ambition que de force ! Ils essayeront en vain d'atteindre la hauteur à laquelle ils aspirent, et se dégraderont ou succomberont dans leur stérile tentative.

« Le condor avec ses larges ailes, s'élance sans efforts, jusqu'au-dessus de la cime des Cordillières. Le frêle moineau qui essayerait de l'imiter, que deviendrait-il ? Malheur aussi à ceux qui, au lieu d'ennoblir leur ambition par un généreux désir, l'appliquent à d'indignes convoitises ! L'aigle et le vautour ont la même vigueur et le même essor. Mais l'aigle fixe la lumière du soleil, et le vautour, avec ses petits yeux à fleur de tête, cherche du haut des airs les immondices de la terre.

Ah ! mon cher Franz, n'enviez pas l'ardeur des ambitieux, puissance si dangereuse et si souvent égarée. S'il est des esprits qui, par cette énergique vitalité, produisent des œuvres que l'on admire, ou exercent sur la société, par leur parole, par leurs actions, un merveilleux empire, il en est tant d'autres qui fatiguent l'honnête homme paisible par leur turbulence, qui l'effrayent par leurs arti-

fices ou leur audace et le révoltent par les indignes spéculations, par les bassesses et les félonies auxquelles ils se soumettent pour réaliser leur rêve de pouvoir ou de fortune.

« Le Christ a dit : « Il y a bien des demeures dans la maison de mon Père. »

« Il y a bien des demeures aussi dans notre petit monde. Chacun de nous y a son devoir et sa mission. Et celui-là n'est pas à plaindre qui sait se contenter de la part que la Providence lui a faite, qui travaille et progresse selon la mesure de ses facultés, et donne à ceux qui l'entourent un salutaire exemple. Aux yeux des hommes sensés, il est dans son devoir ; aux yeux de Dieu, il accomplit sa mission. L'œil de Dieu s'arrête sur l'hysope, comme sur le cèdre du Liban, et sur le ver luisant, petite étoile du gazon, comme sur l'astre lumineux qui éclaire le firmament.

« Grâce au ciel, mon ami, vous n'êtes pas ambitieux. Vous n'enviez pas le vol de l'aigle, ni celui du condor. Il me semble que vous êtes comme la gentille fauvette à tête noire, qui fait son nid entre les branches d'aubépine. Elle chante de jolies chansons, cette fauvette. Mais elle ne se hasarde point dans le tourbillon des villes. Elle est d'un naturel craintif, et se plaît à rester à l'ombre des buissons. Si vous étiez prêtre, je serais moins inquiet de vous voir entrer dans le monde. Pour-

quoi ne vous faites-vous point prêtre? Vous n'avez ni passion, ni mauvais penchants qui vous en empêchent, et j'ai souvent avec joie reconnu en vous, dans un sentiment d'humilité, le désir d'être aimé, et le désir de faire du bien, ces deux bons désirs du prêtre que Dieu bénit. »

Ainsi parle l'abbé Kindler.

Franz ne veut point se faire prêtre. Franz ne sait pas s'il restera à la maîtrise. Il n'a plus sa calme raison. Il est menacé d'un événement qui l'agite, le bouleverse, le tourmente.

Les trois fils de Mme Kraft ont été, l'un après l'autre, s'établir à Trieste, et ont trouvé un fructueux emploi dans le port de cette ville, dont la prospérité s'accroît rapidement. Leur mère, que rien ne retient à Fribourg, veut aller les rejoindre avec Alete. Elle a annoncé son projet à Franz. Elle fait ses préparatifs de départ. Elle va partir. Franz écoute, regarde et ne peut comprendre.

Depuis le jour où en perdant son père, il se trouvait seul dans le monde, sans parents et sans appui, toute sa vie d'enfant et toute sa vie de jeune homme, a été liée à la vie d'Alete. C'est elle qui essayait, par une naïve sympathie, de le consoler dans son deuil. C'est elle qui pleurait en le voyant partir pour Stuttgardt. C'est elle qui l'accueillait avec un élan de cœur à son retour. C'est elle qui était la meilleure joie de la maison dans son temps

d'école, qui écoutait ses récits avec une affectueuse attention, qui l'encourageait dans ses études et applaudissait à ses succès. Il a tellement vécu avec elle, qu'il lui semble qu'elle lui appartient, et il ne peut comprendre comment elle peut lui être enlevée, comment elle va partir.

Toute âme est sœur d'une âme, à dit notre mélodieux poëte Lamartine :

Et quand ces sœurs du ciel ici-bas se rencontrent,
D'invincibles instincts l'un à l'autre les montrent.
Chaque âme de sa force attire sa moitié :
Cette rencontre, c'est l'amour ou l'amitié.

Franz a eu pour Alete une amitié fraternelle ; puis, sans qu'il sans doute, et sans qu'il puisse se rendre compte de ses impressions, cette amitié a pris le caractère de l'amour.

L'ingénue, la joviale petite Alete est devenue une grande et belle fille. Les jeunes gens, quand elle passe, s'arrêtent à la regarder, et les vieillards, en la voyant, se rappellent le temps où ils ont aimé.

Sans rien perdre de son innocence primitive, elle a cependant un instinctif sentiment de pudeur qui la rend plus sérieuse, lorsque Franz, selon son habitude, vient s'asseoir à côté d'elle. Et lui, il éprouve aussi parfois une sorte d'embarrras indéfinissable, quand il revient comme autrefois la chercher, et quand elle lui apparaît dans tout l'éclat de

sa fraîcheur printanière, avec ses joues si roses et ses yeux si bleus.

Et la voilà qui s'en va si loin, à l'extrémité de l'Allemagne; elle est triste de s'en aller. Elle ne le dit pas. Mais Franz l'a bien remarqué. Il s'afflige pour lui. Il s'inquiète pour elle de ce grand voyage.

Il y songe sans cesse; et un soir, comme il y songeait encore plus vivement après son entretien avec M. Kindler, il se dit : « Si je ne vais pas à Trieste, jamais peut-être je ne la reverrai, jamais elle ne reviendra ici. Elle oubliera Fribourg; elle m'oubliera; elle se mariera peut-être. Se marier, grand Dieu ! »

Puis soudain il s'écrie : « Et pourquoi pas ici avec moi ? »

A cette pensée, il sent son cœur battre violemment. Il s'acheminait en ce moment vers la maison du pêcheur. Il s'arrête tout troublé, comme s'il avait un nuage sur les yeux. Puis il lui semble qu'une lumière céleste pénètre dans son esprit. L'idée qu'il vient de concevoir le délecte et le ravit. Il s'étonne de ne pas l'avoir eue plus tôt. Et il se remet en marche d'un pas rapide, comme s'il craignait d'arriver trop tard pour accomplir son heureux dessein.

Il arrive. Mme Kraft est toute seule assise à son foyer; il lui dit impétueusement ses vœux, et bien vite, sans la moindre objection, ils sont agréés.

Mme Kraft, en remarquant l'affection du jeune musicien pour Alete, a peut-être quelquefois en secret rêvé cette union. Mais, sérieusement, elle n'osait l'espérer.

Par ce mariage elle va être, il est vrai, séparée de sa fille. De Fribourg à Trieste, toute la Styrie et la Carniole à traverser. Mais elle se console de cet éloignement par la prédilection particulière qu'elle a toujours eue pour ses garçons; et puis, faut-il le dire? Prête à partir, elle a mis en vente tout ce qui lui vient en grande partie de son mari : maison, jardin, mobilier, et elle espère que Franz, qui lui a toujours paru si peu soucieux des affaires d'argent, ne lui demandera pas la part d'Alete dans le produit de cette vente.

Non, certes, il n'y pense point, et n'y pensera jamais.

Et Alete ! Sa mère l'appelle ; la voilà, douce et avenante comme de coutume, ne se doutant de rien. En apprenant le sort qui lui est offert, elle pâlit, elle regarde sa mère, puis laisse tomber sa main dans la main de Franz et fond en larmes.

Larmes de bonheur ! Elle aime Franz depuis si lontemps et n'a jamais osé lui dire comme elle l'aimait.

Les apprêts du mariage sont bientôt faits. Le contrat est facile à rédiger. Alete n'a rien et Franz lui donne tout ce qu'il possède. Quelles bonnes unions

que celles où le cœur tient une si grande place, et l'intérêt matériel une si petite !

M. Kindler a célébré ce mariage et n'a pu s'empêcher d'admirer la grâce et la modestie de la jeune fiancée, tout en regrettant que Franz n'ait pas eu la vocation sacerdotale.

M. le bourgmestre et la fière Mme de Landeck, et la belle Cordélie, ont assisté à la cérémonie nuptiale. Mme Kraft ne pouvait en croire ses yeux. Cependant, après avoir joui d'un bonheur si inespéré, elle veut avoir, suivant les anciennes coutumes, un bal de noces, avec la clarinette d'Anselme, et le vieux ménétrier a eu un si grand désir de se montrer digne de cette invitation qu'il ne s'est grisé que le soir quand tout était fini.

Quelques jours plus tard, Mme Kraft partait pour Trieste, emportant tout le produit de sa vente, mais laissant au jeune ménage Diamant. Franz et Alete s'installaient dans une agréable maisonnette de la Salzgassa, comme deux pigeons s'aimant d'amour tendre, et bien décidés tous deux à ne pas se quitter.

X

Amour et gratitude.

Il y a dans la brillante et nombreuse variété de plantes que les botanistes désignent par le nom générique de lychnides, de modestes fleurs rustiques qui sont comme les cadettes de leur riche famille. Petites et délicates, elles naissent à l'ombre des bois, et redoutent le froid et les grandes pluies. Cependant elles exhalent un doux arome, et l'on se plaît à voir leurs jolis pétales divisés en deux lobes, d'une pureté parfaite. Les paysans les appellent les compagnons blancs, parce qu'elles ne grandissent point isolément, mais toujours deux à deux comme de bons amis qui doivent vivre ensemble dans la joie et l'adversité.

Alete et Franz ressemblaient à ces fleurs fidèles. Ils avaient grandi ensemble dans leur humble condition, et ils allaient ensemble accomplir leur destinée. Comme ils étaient contents chaque matin de commencer ensemble leur journée, et contents de

se retrouver quand ils avaient été quelques instants séparés !

Franz s'était mis à donner des leçons de musique. M. de Landeck et l'abbé Kindler l'avaient recommandé à plusieurs familles. On disait aussi qu'il était le protégé de cette noble fille de Marie-Thérèse qu'on appelait encore à Fribourg l'angélique dauphine, et qu'il fallait depuis plusieurs années appeler l'angélique reine de France. De plus, il plaisait par sa douceur et sa simplicité, et s'il l'eût souhaité il aurait eu bientôt un grand nombre d'élèves. Mais il voulait seulement accroître quelque peu par ce professorat son modique revenu, et il tenait à se réserver une bonne partie de son temps.

Quand il rentrait au logis, ayant fini sa tâche, Alete était là qui l'attendait, parfois à la fenêtre, parfois sur le seuil de la porte, et lui tendait la main avec un doux sourire. Quelquefois, au lieu de courir à sa rencontre, elle se cachait comme une enfant malicieuse derrière une armoire, et s'amusait à le voir aller de chambre en chambre, l'air inquiet, cherchant son Alete. Il s'asseyait devant son piano, en faisant d'une main distraite, quelques instants vibrer les touches, puis se levait et s'approchait de la fenêtre. Alors la jeune femme se glissait comme une chatte derrière lui, et tout à coup lui mettant les deux mains sur les yeux, lui disait : « Devine. » Et le bon Franz, surpris

déjà souvent par ces espiégleries, paraissait de nouveau tout étonné, et embrassait la traîtresse, comme s'il avait eu réellement grande peur de l'avoir perdue.

Mais dans les temps de pluie, de neige et de froid, Alete ne jouait pas ce jeu de petite fille. Elle allait au devant de son mari, et voyant ses vêtements humides, se hâtait de lui apporter une robe de chambre qu'elle avait elle-même garnie d'une moelleuse doublure, et des pantoufles qu'elle avait fait chauffer près du poêle. Quand il rentrait à l'heure du dîner ou du souper, elle le conduisait dans la salle à manger, où tout était d'avance soigneusement préparé, où tout rayonnait, verres et assiettes, et où rayonnait surtout le juvénile et joyeux regard de la femme aimée.

Quelquefois ils étaient l'un et l'autre invités à de pompeuses soirées dans les maisons où Franz donnait des leçons, chez de riches bourgeois où chez M. de Landeck. Ils y allaient et ne s'y trouvaient pas trop intimidés. La timidité est bien plus souvent l'effet de l'amour-propre que d'une modeste défiance de soi-même, et ceux-là ne doivent point se sentir embarrassés dans le monde, qui y vont avec une simplicité et une bienveillance naturelles, sans prétention et sans ambition, n'ayant rien à demander et ne voulant être que ce qu'ils sont réellement.

Cependant, lorsque Franz et Alete sortaient de ces réunions, ils se réjouissaient de retourner à leur foyer et recommençaient avec une plus vive expansion leurs longues causeries, ou plutôt leurs duos affectueux. Musique de la cordiale parole! musique de deux âmes unies par un même sentiment d'amour et de foi, et vibrant ensemble et se répondant l'une à l'autre dans leur pur accord comme deux harpes mélodieuses. Il n'y a pas une musique plus suave ni plus enviable. Les anges eux-mêmes, dans leur vol à travers les sphères harmonieuses, s'arrêtent pour l'écouter.

« Quel bonheur, disait Franz, que votre père ait eu si grande pitié de moi, quand il m'a vu seul dans mon deuil, et qu'il m'ait conduit dans votre demeure! Sans cet acte de charité, je ne vous aurais peut-être jamais connue.

— Oui, répliquait Alete, et comme j'ai vu encore dernièrement sur le gazon qui recouvre la tombe de mon père, des liserons et des myosotis fraîchement éclos qui semblaient me sourire, et comme je suis sûre qu'il n'a pas cessé de vivre près de nous par la pensée, je crois qu'il a assisté à notre mariage, qu'il assiste invisiblement à nos entretiens, et qu'il a le cœur réjoui du résultat de sa bonne action.

— Quel bonheur! disait encore Franz, que je me sois réveillé dans le Hœllenthal au moment où la

généreuse princesse y passait. Sans cette grâce de Dieu, je n'aurais pas été protégé par M. de Landeck, je n'aurais probablement pas recueilli l'héritage de mon père ; je n'aurais pu vous épouser; et, à l'heure qu'il est, je m'en irais peut-être, errant comme un pauvre bohémien, de village en village, avec le vieil Anselme. »

Franz en revenait souvent à cette réminiscence du Hœllenthal, et Alete l'y ramenait quelquefois elle-même. L'un et l'autre s'entretenaient avec un même sentiment de gratitude, de cette princesse à laquelle ils se plaisaient à attribuer leur fortune et leur félicité. Ils recherchaient tous deux avidemment les livres, les journaux où elle était constamment louée, et s'associaient avec ardeur à l'enthousiasme qu'elle inspirait.

En ce temps-là, elle était encore aimée et honorée comme nulle reine ne l'a jamais été, comme nulle reine ne le sera désormais en aucun pays. A son avénement au trône, après un long et malheureux règne, elle apparaissait comme la blanche aurore d'un nouveau jour, comme la messagère céleste d'une nouvelle ère. Par sa jeunesse et sa beauté, elle charmait tous les regards ; par sa bienfaisance, par ses franches vertus, elle attendrissait tous les cœurs. Les courtisans de Versailles étaient émerveillés de sa grâce souveraine. La bourgeoisie l'acclamait avec transport. Le peuple l'adorait.

En quelques années... ce même peuple....

Oui, quelques années après....

Lorsqu'on reporte sa pensée vers cette Révolution terrible, vers ce cataclysme de sang et de boue, vers ce bouleversement de toutes les idées de justice et d'humanité, on ne peut croire à la réalité de cette effroyable histoire. Il semble, en la lisant, qu'on est sous la pression d'un rêve horrible. On entrevoit, dans ce rêve, un abîme ténébreux et sanglant, et l'on recule épouvanté.

Un jour, au mois de novembre, Franz, ordinairement si placide, rentre tout agité, et dit à Alete :

« Je viens de voir M. de Landeck qui m'a appris une grande nouvelle. La Reine, notre Reine vénérée, Marie-Antoinette a un fils. Toute la France est dans l'allégresse, et célèbre par ses chants et ses fêtes cet heureux événement ; j'ai envie de le célébrer aussi par une sonate dont j'entends déjà vibrer les premières notes, et, cette sonate, j'irai l'offrir à notre bienfaitrice.

— Comment, à elle-même, s'écria Alete tout étonnée.

— A elle-même.

— En France?

— Oui. Le royaume de France n'est pas si loin de notre pays de Brisgau. On voit d'ici la frontière, et il y a là de grandes routes par lesquelles on va

tout droit de Paris à Versailles. Asseyez-vous là sur cette chaise, avec la bonne petite mine que vous prenez quand nous avons à nous occuper d'une importante question, et écoutez ce que je vais vous dire.

« Après avoir causé avec M. de Landeck, j'ai été me promener solitairement sur la place de la cathédrale, et là j'ai fait une jolie combinaison. Dès demain, je me prépare à composer ma sonate, et j'y travaillerai avec assiduité. Pendant ce temps, vous tissez de vos jolis doigts le plus fin, le plus mignon, le plus élégant chapeau de paille que l'on puisse voir.

« Au printemps prochain, vous mettez votre chef-d'œuvre dans une belle boîte, je mets le mien dans un portefeuille, et nous allons humblement présenter notre offrande à l'heureuse mère du dauphin. Que dites-vous de mon projet ?

— Il est charmant. Mais quand vous avez commencé à me parler de ce voyage, je ne sais pourquoi il m'a semblé que vous songiez à le faire tout seul.

— Moi ! tout seul ! quelle idée ! Puis-je vous quitter ? Puis-je m'en aller loin de vous ? Moi qui suis si empressé de vous rejoindre à notre doux foyer quand j'ai passé seulement quelques heures en d'autres maisons ; que deviendrais-je, si je me trouvais dans une contrée étrangère si loin, si loin

de vous ! Non, pas une minute, une telle idée ne peut entrer dans mon esprit. D'ailleurs, vous devez aussi votre tribut à cette princesse dont vous avez si souvent avec moi béni la généreuse influence, et vous devez le lui porter vous-même.

— C'est très-juste, mon cher Franz, et si je pouvais seulement un instant la voir, ah ! que je serais heureuse ! mais une reine, pensez donc. Une reine que je me représente dans un magnifique palais, entourée de tant de gardes, de tant d'officiers, de tant de grands seigneurs et de grandes dames, comment de pauvres petits êtres tels que nous, peuvent-ils arriver près d'elle ?

— On dit qu'elle est d'une affabilité extrême, accessible à tous ceux qui invoquent sa charité, ou son appui, cherchant elle-même les souffrances qu'elle peut apaiser, visitant le refuge du malade et la cabane du pauvre, employant son pouvoir à protéger le faible et son argent à soulager la misère.

« On l'a vue un jour s'arrêter près d'une femme éplorée dont le mari venait d'être terrassé par un cerf furieux, prendre cette femme dans sa voiture pour la consoler, et s'occuper du blessé avec une sorte de sollicitude maternelle, jusqu'à ce qu'il fût pleinement guéri. C'est un de ses traits de générosité, entre une quantité d'autres, qui doivent à jamais la faire vénérer et aimer de tous ses sujets.

« On dit aussi que ce qu'elle supporte le plus difficilement, c'est le cérémonial pompeux auquel elle est astreinte, par les anciennes traditions de la cour de France, et que son désir serait de vivre simplement, comme en Autriche.

« Nous appartenons tous deux à l'empire de sa famille d'Autriche. A ce titre, nous pouvons bien solliciter l'honneur d'être admis en sa présence, et il me semble qu'elle sera contente d'apprendre le bien qu'elle a fait en s'intéressant au pauvre petit musicien du Hœllenthal.

— Oui, s'écria Alete avec un transport de joie enfantine; nous irons à Versailles, nous nous inclinerons pieusement devant cette reine si justement aimée, et jusqu'à notre dernier jour, nous nous souviendrons du bonheur que nous avons eu de la voir et de lui parler.

« Dès demain, je vais choisir la plus fine paille des côteaux de Lenzkirk, et je façonne un bijou de chapeau; tandis que vous, mon cher Franz, vous composerez, j'en suis sûr, une délicieuse musique. Et au printemps, nous partons. Il me tarde de voir fleurir l'aubépine et d'entendre chanter le coucou qui annonce le printemps. »

Les deux gentils ermites se mirent à l'œuvre comme ils l'avaient dit, et ils s'encourageaient réciproquement par une naïve admiration dans leur travail.

Alete disait qu'elle n'avait jamais rien entendu de si délicieux que la sonate dont Franz répétait successivement les diverses parties, et Franz affirmait que les plus habiles fées du Brisgau ne seraient pas en état de produire un tissu comme celui qui s'allongeait de jour en jour sous les doigts d'Alete.

Perpétuellement dans leurs veillées d'hiver ils s'entretenaient de leur prochain voyage, et tout à coup un soir, comme ils examinaient leurs moyens de locomotion, Alete s'écria :

« Et Diamant ? »

Le fidèle chien qui, en ce moment, était accroupi dans un doux sentiment de bien-être près du poêle, se leva en entendant prononcer son nom, s'en alla en remuant la queue, poser son museau sur les genoux de sa maîtresse et la regarder comme pour lui dire : « Vous m'avez appelé ; me voilà ! »

« Diamant ! répliqua Franz ; j'y ai pensé. J'en ai parlé à un de mes camarades de maîtrise, qui, ayant fini comme moi ses études, est rentré dans sa famille. Je le lui remettrai et il le gardera pendant notre absence.

— Êtes-vous sûr au moins qu'il en aura bien soin ?

— Très-sûr. Si je n'avais pas cette certitude, je ne le lui confierais pas.

— Brave Diamant ! murmura Alete en le cares-

sant de la main, notre vieil ami, notre fidèle compagnon, s'il allait nous oublier !

— Soyez tranquille, reprit Franz, les chiens ne sont pas si oublieux ! »

Un sceptique écrivain de notre époque, un Chamfort aurait peut-être dit :

« Les chiens ont plus de mémoire et de gratitude que les hommes. »

Mais l'innocent disciple de M. Kindler ne pouvait faire cette misanthropique réflexion.

L'hiver passa. La sonate était composée, revue, corrigée et soigneusement copiée ; le chapeau de paille était aussi parfaitement fini, et les préparatifs de départ peu à peu achevés.

Par une belle matinée de printemps, Alete et Franz fermaient la porte de leur demeure et commençaient leur voyage.

XI

A travers champs

En ce temps-là, on voyageait encore. Maintenant, selon une spirituelle et technique définition du chemin de fer, le voyageur est un colis qui se camionne lui-même. En ce temps-là, plus d'un curieux touriste pouvait encore dire comme Sterne : « Je plains celui qui, ayant fait le trajet de Dan à Beersheba, s'écrie qu'il n'a vu qu'une aride contrée. » Maintenant, en traversant l'Europe entière, on peut s'écrier qu'on n'a rien vu. C'est plus tôt fait.

En ce temps-là, on ne courait point d'une extrémité à l'autre de la France en vingt-quatre heures, en un morne ennui, ou une fiévreuse impatience. On allait sagement, méthodiquement, d'une ville à l'autre avec des haltes régulières. En ce gîte choisi, la dînée; en cet autre la couchée, et, le temps de regarder chemin faisant, les œuvres de Dieu et les œuvres de l'homme. Il y avait tant de

belles et bonnes choses à regarder autrefois dans notre cher pays de France.

Des hommes qui se souviennent de ce qu'on appelle l'ancien régime, des hommes du jugement le plus droit, de l'esprit le plus élevé, du caractère le plus loyal, disent que peut-être en aucune des phases de la vieille monarchie, la France n'apparut si prospère et si heureuse qu'au moment où cette monarchie allait s'écrouler.

« J'ai vu, dit un de ces nobles témoins du passé, j'ai vu les magnificences impériales, je vois chaque jour, depuis la Restauration, de nouvelles fortunes s'élever. Rien n'égale, à mes yeux, la splendeur de Paris dans les années qui se sont écoulées après la paix de 1783 jusqu'en 1789. »

Les étrangers ont de différents côtés, et en d'autres termes, exprimé le même sentiment d'admiration.

En 1785, une femme qui, par ses écrits et par la dignité de sa vie, s'est fait en Allemagne un honorable renom, Mme Laroche, la femme d'un conseiller intime de l'électorat de Mayence, raconte en un intéressant volume, un voyage qu'elle a fait en France. Elle décrit avec un sincère enthousiasme le mouvement joyeux, le commerce, l'activité, les divers édifices, les richesses de Paris et les royales grandeurs de Versailles..

Mais elle n'a point employé tout son temps à

examiner ce qu'on appelait alors la cour et la ville. Elle a parcouru la plupart de nos provinces, et à chaque page de son livre, elle signale quelques scènes, quelque physionomie, quelques traits de mœurs qui la charment : les champs si bien cultivés, les routes si soigneusement entretenues, les postillons si polis, les paysans si satisfaits de leurs vendanges ou de leurs moissons, et dansant si gaiement, le dimanche soir, sur le préau. Et la facilité avec laquelle on se procure tout ce dont on a besoin. L'élégance des boutiques, le luxe des auberges.

Non, en ce temps-là, on ne pouvait rien voir de pareil en Allemagne. A Châlons-sur-Marne, Mme Laroche loge dans un hôtel où les chambres sont revêtues de tentures de damas, et où tous les plats servis sur la table sont en argent.

Si cet hôtel existe encore, je pense, sans vouloir l'offenser, que dans notre siècle de progrès, ses tentures doivent être en papier peint, et son argenterie en Ruolz.

Alete et Franz vont voyager plus modestement que Mme Laroche, mais avec la même gaieté de cœur et la même curiosité. Une diligence les conduit en deux jours par les riantes vallées de la Forêt-Noire à Strasbourg. Là, ils s'arrêtent pour voir cette vieille cité impériale, cette noble capitale de l'Alsace et le Rhin, qui coule majestueusement

près de ses remparts, et la magnifique plaine qui l'entoure, et son monument suprême, sa cathédrale, plus grandiose encore, plus merveilleuse que leur chère cathédrale de Fribourg. Puis ils avaient une visite à faire.

M. de Landeck leur avait donné une lettre de recommandation pour le comte Frédéric Diétrich, l'illustre, le vaillant, l'infortuné Diétrich, dont la destinée semblait si belle, dont la vie fut si courte, et la fin si dramatique.

Jeune, il avait visité diverses régions de l'Europe pour en étudier la géologie; il avait publié, sur les minerais de la France un ouvrage considérable, et il avait été d'abord nommé membre correspondant, puis membre de l'Académie.

A l'époque où Franz et Alete se présentèrent chez lui au nom de leur bienveillant bourgmestre, il était à la fleur de l'âge, plein de force et d'ardeur, riche, aimé, honoré, et, pour comble de félécité humaine, marié avec une noble fille de Bâle qui fut un modèle de dévoûment conjugal.

Descendant d'une ancienne famille de Lorraine, enrichi par l'intelligent travail de quelques-uns de ses aïeux, surtout par celui de son père, Frédéric Diétrich aurait pu vivre tranquillement dans la jouissance d'une position toute faite.

Mais son activité d'esprit et sa vigueur de tempérament ne lui permettaient point une telle indo-

lence, et pas un homme peut-être n'était plus occupé que lui.

En premier lieu, il dirigeait, conjointement avec son père, des exploitations de forêts et d'usines ou des milliers d'ouvriers étaient employés. En second lieu, il était souvent appelé par le gouvernement à inspecter des établissements métallurgiques en différents pays. Puis il avait la charge de secrétaire général des Suisses et des Grisons. Puis enfin, ses diverses études, ses publications, son titre d'académicien l'avaient mis en rapport avec un grand nombre de savants, et l'obligeaient à une laborieuse correspondance.

A ces graves occupations, il joignait l'amour des arts, surtout l'amour de la musique, et les habitudes les plus hospitalières. Sa maison était le rendez-vous de la meilleure société de Strasbourg et de la plupart des étrangers de distinction qui passaient par cette ville.

Franz eut l'honneur d'y dîner avec Alete en nombreuse compagnie, et fut invité si gracieusement par M. et Mme Diétrich à jouer quelque morceau de musique, qu'il ne pouvait s'y refuser. Il joua sa sonate sans dire qu'il l'avait lui-même composée, et eut la joie de l'entendre très-délicatement louer.

Dix ans après, dans cette même maison, un jeune officier en garnison à Strasbourg, exécutait, pour la première fois, un chant qu'il venait aussi

de composer, et ses auditeurs l'écoutaient avec une profonde émotion. Ce jeune officier, c'était Rouget de Lisle. Ce chant, c'était la *Marseillaise.*

Un jour est venu où Frédéric Diétrich a de nouveau entendu résonner ces strophes malheureusement trop mémorables, et ce n'était plus dans son aristocratique salon, au sein d'une société d'élite. C'était dans le tumulte des rues, au milieu des hordes effrénées, sur le chemin de la prison.

Comme beaucoup d'hommes animés d'un esprit généreux et abusés par la générosité même de leurs idées, Diétrich avait applaudi aux premières manifestations de la Révolution.

La Révolution le conduisit à l'échafaud.

XII

Trianon.

Alete et Franz se remirent en route, emportant un heureux souvenir de leur passage à Strasbourg, et tout joyeux de continuer ensemble, comme un joli couple d'oiseaux, leur conjugale migration.

Franz qui avait, dès sa première enfance, le sentiment de la nature, ne pouvait se lasser de contempler les nouveaux paysages qui se déroulaient à ses yeux, paysages d'Alsace, tour à tour si doux, si riants et si majestueux. On n'y voit point ces phénomènes qui attirent des légions de touristes en d'autres contrées, les cascades bruyantes, les forêts sauvages, les rocs gigantesques, les pics de glace des hautes montagnes, mais une végétation splendide, une variété de scènes infinie et une beauté sereine, avec une teinte de mélancolie d'un charme indicible. On dirait des tableaux de Berghem avec des personnages de Greuze, assombris

en certains endroits par le pinceau de Salvator Rosa, éclairés le plus souvent par celui de Claude Lorrain. On dirait une rêveuse poésie allemande unie à de joyeux refrains.

Notre chère Alsace! En 1815, nous avons failli la perdre avec la Franche-Comté, la Provence et le Dauphiné.

Dans ses âpres ressentiments, dans sa brutale colère, la Prusse coupait ainsi l'ancienne carte de France.

Les vives représentations, les prières du duc de Richelieu émurent Alexandre, et en dépit des fureurs de la Prusse et du mauvais vouloir des autres puissances, l'empereur de Russie empêcha ce terrible morcellement.

Quand nous avons fait la guerre de Crimée, avec nos bons amis les Anglais et nos autres bons amis les Turcs, quarante ans s'étaient écoulés depuis le jour où la Russie nous conservait nos belles provinces.

Quarante ans! c'est si long!

Sur la grande route de cette terre d'Alsace, en tournant ses regards tantôt vers l'agreste village entouré d'arbres fruitiers, tantôt vers les tours crénelées du vieux manoir, vers les champs de blé et de houblon de la vallée, vers les vignes des coteaux, Franz regrettait que la diligence cheminât si

vite, bien qu'elle fût très-modérée dans son allure, cette honnête diligence. Lorsqu'elle arrivait à une montée, il prenait Alete par la main, et tous deux faisaient de ci de là, une quantité d'observations d'histoire naturelle, non pas scientifiques, ils n'avaient point une telle prétention, mais poétiques et naïves, ce qui vaut bien mieux que la science.

Ils traversèrent ainsi dans leur juvénile enthousiasme la pittoresque et riche région qui, des frontières de l'Allemagne, descend graduellement vers Paris, cette embouchure de tant de flots humains, cette Méditerranée du peuple de France, cet Océan des nations.

A tout instant, ils admiraient l'Alsace et la Lorraine, et en quelques endroits la Champagne.

Cependant, en approchant du terme de leur voyage, Franz est saisi d'une inquiétude pénible. Il pense à sa sonate, et il lui semble qu'elle est indigne d'être présentée à l'auguste princesse à laquelle il l'a destinée. Comme il n'a nul secret pour Alete, il lui expose ses soucis, et elle emploie son éloquence et son affection à le rassurer. Elle lui rappelle avec quel soin il a fait cette composition, que de fois il s'est plu à la répéter, et comme elle a été promptement appréciée à Strasbourg dans le salon de M. Diétrich.

« C'est vrai, dit Franz ; mais dans ce salon ne devait-on pas par politesse m'adresser quelques

compliments? Et moi, quand je prenais plaisir à répéter les diverses parties de cette sonate, n'étais-je pas dans l'erreur? Ah! je suis si peu sûr de moi et de mes essais. Écoutez cette alouette qui se balance dans les airs. Comme elle module son chant sans effort et sans hésitation! Et ce chant est si léger et si hardi, si vif, si sonore, si mélodieux! Quel prodigieux clavier dans cette petite poitrine! Parfois je me figure qu'il y a aussi en moi un instrument que je dois faire vibrer. Parfois, j'entends au dedans de moi-même une musique si pure et si suave! Que ne puis-je la reproduire?

« En vain je me mets à l'œuvre. Tout ce que je fais n'est qu'un uniforme simulacre de ce que j'ai rêvé. Jadis, en lisant des biographies de musiciens, de peintres, de poëtes, j'y voyais des indices de souffrances que je ne comprenais pas. A présent, je les comprends. C'est cette poursuite de l'idéal qui fait la passion et le tourment des artistes. Heureux ceux qui parviennent à saisir les songes mystérieux, les conceptions surnaturelles qui nous viennent sans doute des lueurs d'un autre monde, et à leur donner une vivante expression!

— Oh! Franz, dit Alete, vous n'êtes donc pas heureux! »

A ces mots prononcés avec un doux accent, Franz se rappelle combien de fois il a remercié la Providence des grâces qu'elle lui a accordées, combien

de fois en voyant les pauvres gens asservis à un rude labeur, il s'est dit : « Comment ai-je mérité d'être affranchi de cet esclavage, de vivre librement, de pouvoir travailler selon mes goûts et à l'heure qui me convient? » Il se rappelle aussi avec quel contentement il se prolonge dans ses idéales rêveries. A son humble gradin dans l'échelle de l'art, n'est-ce pas assez de cette délicieuse jouissance de la rêverie? Faut-il y joindre un désir de bruyant succès?

A certaines sommités, les naturalistes constatent le partage qui se fait dans les eaux sortant d'une même source.

Les unes s'en vont vers les mélancoliques contrées du nord, les autres vers les ardents horizons du midi.

A la source des penchants humains, on peut aisément voir un partage semblable. Aux uns, le religieux et silencieux bonheur de la vie contemplative; aux autres, l'actif mouvement de la vie pratique. La part de Marie et de Marthe.

Celle de Marie n'est-elle pas la meilleure?

Et elle ne lui sera point enlevée.

En un instant, Franz a fait ces diverses réflexions, et il tend la main à sa fidèle Alete. Leurs pensées de cœur à tous deux s'épanouissent alors dans un même sourire, comme deux fleurs s'irradient à un même rayon de soleil, et ils s'en vont tous deux

avec confiance vers la royale cité qui est le but de leur pèlerinage.

M. Diétrich leur avait donné une lettre de recommandation pour M. d'Affry, le loyal, le vaillant colonel des Suisses.

Et, un matin, ils furent engagés à se rendre au Petit-Trianon.

Comme ils admiraient depuis quelques jours les splendeurs de Versailles, ils s'attendaient à voir quelque autre magnifique palais, et ils furent bien étonnés quand le cocher de fiacre qui les avait amenés s'arrêta et leur dit :

« C'est là. »

Quoi! Trianon, cette demeure favorite de la fille des empereurs et de la reine de France, c'est ce petit édifice carré; un rez-de-chaussée et un étage, cinq fenêtres à chaque face, et ni gardes, ni carrosses, ni courtisans, rien qui annonce une royale résidence; et, à l'intérieur de ce pavillon, qu'un fermier général trouverait trop exigu pour sa fortune, dans chaque chambre, un ameublement si modeste qu'une bourgeoise un peu coquette hésiterait à l'accepter.

Oui ; mais au fond de l'appartement où un valet de pied les conduit, les deux pèlerins de Fribourg ont devant eux la plus parfaite grandeur, le plus pur enchantement, la Reine si naturellement, si admirablement reine, et sa sœur Élisabeth, cette

blanche fleur de lys, et son amie la princesse de Lamballe, l'ange du dévouement. Elles sont là toutes trois réunies dans cette retraite qu'elles aiment; toutes trois si belles et si jeunes, toutes trois si riantes encore et si heureuses, et toutes trois destinées... Non, cette histoire est si près de nous qu'on ne peut malheureusement la révoquer en doute. Un jour viendra où pas un être humain ne pourra y croire.

Alete et Franz s'avançaient timidément dans le salon de Trianon, si simple et si imposant: elle, avec son chapeau de paille entre les mains, lui, avec son rouleau de musique.

La reine les rassura par cette radieuse expression de physionomie qui charma Louis XV en ses dernières années, qui charma la cour de Versailles et des Tuileries jusqu'à la dernière heure, qui attendrit même aux moments les plus sinistres quelques-uns de ses féroces ennemis.

« Quel long voyage, dit-elle , vous avez fait pour venir me voir !

— Pour remercier, dit humblement Alete, Votre Majesté du bonheur que nous lui devons.

— Ah ! un si fidèle souvenir pour un si minime bienfait ! Comme on est reconnaissant à Fribourg !

— Ne l'est-on pas toujours et partout, dit Madame Élisabeth dans son innocence ingénue. »

La belle princesse de Lamballe, la tendre Anti-

gone du duc de Penthièvre, l'humble amie de la reine dans les heures de prospérité, son héroïque auxiliaire dans les jours de désastre, regardait en silence le jeune couple fribourgeois, et dans son regard et dans le sourire rayonnant sur sa placide figure, il y avait un caractère de sérénité et de bienveillance d'une douceur infinie.

Alete, en faisant une profonde révérence, présenta à Marie-Antoinette le chapeau qu'elle avait tressé.

« Merci, madame, dit la reine, j'ai su par M. d'Affry que vous aviez eu la bonté d'entreprendre ce travail pour moi. Quelle fine paille! quel délicat tissu! C'est plus joli que ce qui nous vient d'Italie. Je vais faire garnir ce chapeau et je le porterai dans mes promenades. Il me rappellera les bonnes heures que j'ai passées à Fribourg. Et vous, ajouta-t-elle en se tournant vers Franz, je sais que vous avez pour moi une sonate de votre composition. Voulez-vous bien la jouer? voilà un clavecin. »

Franz s'approcha du clavecin et se mit à jouer, d'abord en tremblant un peu, puis avec plus de hardiesse, avec une telle netteté que la reine et les deux princesses le complimentèrent très-sincèrement et de son talent de composition, et de son talent d'exécution.

« Elle est charmante, votre sonate, dit Marie-

Antoinette, et il m'est agréable de penser que vous l'avez faite pour la naissance du dauphin. »

Puis elle l'interrogea sur ses études, sur ses projets. Elle interrogea aussi Alete sur le tissage de la paille et les autres occupations des femmes dans le Brisgau.

Elle faisait toutes ces questions avec un accent de bonté qu'on ne pouvait entendre sans en avoir le cœur touché.

Elle avait remarqué qu'Alete parlait moins aisément le français que son mari ; elle lui adressa la parole en allemand, et comme pour se justifier d'employer spécialement avec elle ce dialecte, elle lui dit en riant :

« Il faut bien vous faire voir que je n'ai pas complétement oublié la langue de ma première patrie. »

Enfin elle leur dit adieu en ajoutant :

« J'espère que nous nous reverrons, non pas en Allemagne. J'appartiens à la France entièrement, sans réserve, de cœur et d'âme. Je ne la quitterai plus, je ne retournerai plus dans mon pays natal. Mais j'espère que vous reviendrez me revoir avec un nouveau chapeau de paille et une nouvelle sonate. Adieu, dit-elle encore. *Leben sie recht wohl, und seyen sic gluckliche und vergessen sie mich nicht* [1].

1. Adieu, vivez heureux, et ne m'oubliez pas.

— *Ach! Gott im Himmel niemals* (Ah! Dieu du ciel, jamais!) s'écria Alete dans la vivacité de son émotion.

— Non, jamais, » répéta Franz avec la même cordiale pensée.

L'un et l'autre se retirèrent.

La reine les suivit d'un regard affectueux.

« Honnêtes natures! murmura-t-elle quand la porte du salon se referma derrière eux, braves gens fidèles à leur devoir, et contents de leur sort. Ah! si tous les hommes pouvaient ainsi accepter la part que la Providence leur accorde en ce monde. »

Au moment où ils traversaient la cour du château, un homme passd à côté d'eux portant sous son bras un faisceau de plantes vertes.

« Ah! dit Alete qui s'éloignait à regret, peut-être le jardinier! Si j'osais.... »

Cet homme avait une bonne grosse figure qui l'enhardit.

« Monsieur, lui dit-elle, nous voudrions bien voir le jardin dont on nous a tant parlé. Pourrions-nous y aller?

— C'est très-aisé, répondit-il, j'y vais à l'instant même, et si vous voulez venir avec moi, je vous le montrerai. Jacques Comtois est connu pour aimer à rendre service.

— Nous vous serons très-obligés.

— Il faut seulement que vous me permettiez

d'aller prendre un instrument que j'ai déposé près d'ici, puis de faire un peu plus loin un petit travail, après quoi, je vous mènerai, si vous le voulez, jusqu'à l'extrémité du parc.

— Faites, faites, dit Alete, toute contente de l'idée qu'elle avait eue, et en regardant Franz, qui se réjouissait aussi de cette promenade.

— Me voilà! s'écria gaiement Comtois, revenant avec une bêche sur l'épaule.

— Vous êtes, dit poliment Alete, employé dans les domaines du château?

— Oui, madame; second aide du jardinier en chef; une jolie place, je m'en vante! Si, comme je l'espère, on m'accorde un jour l'emploi de premier aide, ma foi je serai ce qui s'appelle un garçon bien loti.

Auparavant j'étais chez un financier, très-riche; grande maison, grand luxe, les domestiques bien nourris et bien payés. En cela, il faut lui rendre justice, mais l'être le plus bizarre. Je n'ai vu de ma vie son pareil. Il était, disait-il, du parti des philosophes. Quelle est la profession des philosophes? Je ne sais au juste; il me paraît que ce sont des gens qui ont entrepris de refaire l'ouvrage du bon Dieu, comme moi je refais une corbeille à la place d'une plate-bande, et ils ont de la besogne s'ils veulent changer tout ce qui leur déplaît dans le monde, car tout leur déplaît: les rois, la noblesse, les prêtres, surtout les prêtres.

Plusieurs des gens de cette singulière corporation venaient habituellement dîner chez mon maître.

C'est ainsi que je les ai connus. Quand ils avaient bu beaucoup de vin de Champagne et pris beaucoup de café, si le temps le permettait, ils descendaient au jardin ; alors ils s'en allaient de long en large, discourant, gesticulant, maudissant l'erreur de l'homme et gémissant sur les misères de la société. Ils parlaient souvent des lois de la nature et de l'humanité. Un jour, l'un d'eux s'approchant de moi pendant que je sarclais un carré de légumes, me dit brusquement :

— Connais-tu les lois de la nature?

— Sans doute, lui dis-je; c'est une obligation de mon métier. Il faut bien que le jardinier sache quand il doit semer sa graine, et quand il doit la récolter, quand il doit tailler ses arbres, faire des greffes, ouvrir les fenêtres de ses serres, arroser ses plates-bandes. Il est dirigé en cela par les lois de la nature.

— Ah ! l'innocent ! s'écria-t-il en éclatant de rire.

Ses amis se mirent à rire avec lui de ma sottise. Je vis par là que je ne comprenais rien à ce qu'ils appellent la nature. Peut-être que la nature est comme une de leurs nouvelles saintes, puisqu'ils ne veulent point vénérer les nôtres.

Mon maître faisait aussi ses discours, deux entre

autres qu'il se plaisait à répéter.... Mais, pardon, voulez-vous bien vous asseoir un instant sur ce banc? Je dois planter ici quelques arbustes.

— Comment nommez-vous celui-ci, demanda Franz. Il a une certaine ressemblance avec les arbres de mon pays, et cependant, ce n'est pas la même chose.

— C'est un pin de l'Amérique du Nord, et celui-ci un érable du Canada, et là, je vais mettre un chêne aux feuilles de saule, plus loin un peuplier d'Italie et un cèdre du Liban. Avec un choix de plantes indigènes, nous avons fait des bordures d'allées et des massifs qui un jour seront superbes. Je voudrais vivre assez longtemps pour voir ces arbres dans toute leur grandeur. Mais déjà j'ai la joie de les voir pousser et reverdir à chaque saison. C'est là le bonheur de notre état de jardinier. Nous jetons en terre une petite semence pareille à des grains de sable ou de poussière. Nous la recouvrons avec soin, nous l'arrosons, nous arrachons les mauvaises herbes qui pourraient l'étouffer. Pendant ce temps la petite semence se développe tout doucement et invisiblement, et un beau matin, il en sort des feuilles vertes, puis des bourgeons, puis des fleurs qui nous regardent et nous sourient, et semblent nous remercier de leur avoir donné le jour, si bien que nous serions quelquefois tentés de croire que nous les avons nous-mêmes créées. Mais je me rap-

pelle le vieux dicton des laboureurs de mon pays quand ils font leur récolte : « Je te semay, Dieu te bénit. »

— Tout homme, dit alors Franz, quelle que soit sa condition, doit faire en ce monde l'œuvre du jardinier, semer le germe d'une bonne action, d'une bonne pensée, et répéter aussi : Je te semay, Dieu te bénit.

— Merci, monsieur, s'écria Jacques Comtois, vous parlez comme un brave homme. Si mon maître avait eu de tels principes, je ne l'aurais probablement pas quitté.

— A propos, dit Alete qui s'intéressait à sa naïve causerie, vous alliez, je crois, quand mon mari vous a interrompu, nous raconter les discours de votre maître.

— Oui, répliqua le jardinier tout en creusant le sol et y plaçant l'une après l'autre ses plantes ; c'est en cela qu'il était bizarre. Tant de belles paroles et des actions si différentes ! Il déclarait souvent d'un ton grave et solennel que tous les hommes étaient égaux. Mais s'il lui plaisait de se considérer comme l'égal d'un duc et d'un prince, il n'admettait pas la même parité entre lui et les simples bourgeois. Il s'appelait Sérinet tout court. Mais on aurait été fort mal reçu par lui si on n'avait dit : Monsieur de Sérinet. Ceux qui désiraient particulièrement lui plaire disaient : Monsieur le baron ;

quelques-uns même : Monsieur le comte, ce qui le faisait agréablement sourire.

Un jour, il était dans son jardin avec un maçon auquel il voulait commander divers travaux, un artisan de fort bonne mine, bien vêtu, un des maîtres de sa corporation. Il se mit à lui faire son discours sur l'égalité des hommes. Le maçon l'écoutait d'un air édifié, et voilà qu'en répétant ses maximes favorites, M. de Sérinet tire sa tabatière de sa poche et l'ouvre pour y prendre une prise ; le maçon ayant probablement le même goût, s'approche, et avec confiance plonge deux doigts dans la boîte en or.... Non, vous ne pouvez vous figurer la colère de mon maître à cet acte d'outrecuidance, l'indignation avec laquelle il répandit aussitôt par terre tout le contenu de sa tabatière, et le regard de fureur qu'il lança sur le pauvre maçon tout interdit. Je crois qu'il l'aurait battu s'il n'avait craint de n'être pas le plus fort. D'un geste superbe il lui ordonna de s'éloigner, et jamais il ne voulut le revoir.

Souvent aussi il s'apitoyait sur le sort des malheureux. Il s'écriait que c'était une honte que les rois et les princes employassent tant de sommes énormes à de folles dépenses, pendant qu'une si grande quantité de pauvres gens languissaient dans le dénuement.

Mais les pauvres ne pouvaient arriver jusqu'à

lui. Il ne leur était pas même permis de s'arrêter devant la porte de son hôtel, sans doute parce que l'aspect de leur misère aurait trop vivement affecté sa sensibilité.

— Oh ! le vilain homme ! murmura Alete, et comment enfin l'avez-vous quitté ?

— Vous allez le savoir. Il faut d'abord vous dire que je suis d'une province où l'on conserve un sincère sentiment de piété. On m'a donné le surnom de Comtois, je suis de la Franche-Comté : la connaissez-vous ?

— Ce n'est pas très-loin, répondit Franz, de notre ville natale, Fribourg en Brisgau.

— Vraiment ?

— Une partie de la Suisse à traverser ; rien de plus.

— Eh bien ! je ne sais pourquoi, mais cela me fait plaisir que nous soyons nés dans le voisinage l'un de l'autre.

— A nous aussi, s'écria vivement Alete.

— Et près de Fribourg, reprit Jacques Comtois, avez-vous aussi des montagnes comme près de notre jolie ville de Pontarlier ?

— Oui, de hautes montagnes avec de grandes forêts de sapins.

— A la bonne heure ! voilà ce que j'appelle un pays. Les autres, voyez-vous, les pays de plaines, cela me semble des terres incomplètes, des terres

que le bon Dieu, en ses six jours de création, n'a pas eu le temps d'achever. Quant à la végétation de ces plaines, je n'ai point de mal à en dire. J'estime assez le hêtre et le chêne, et j'admire les beaux fruits du poirier et du pêcher. Mais tout cela ne peut me faire oublier le sapin, le grand vert sapin, le plus bel arbre qui existe sans doute à la surface du globe. Ah! vous êtes comme moi d'un pays de montagnes! cela me réjouit. On dit que les hommes se rencontrent plus aisément que les montagnes; nous nous rencontrerons peut-être encore un jour. Touchez là, s'il vous plaît. »

A ces mots, le bon Comtois tendit aux deux voyageurs une grosse main noircie par le soleil, durcie par le travail. Teux deux la serrèrent affectueusement.

« Et la fin de votre histoire avec M. Sérinet? dit la curieuse Alete.

— M'y voici. J'ai donc été élevé en Franche-Comté dans des sentiments religieux, et lorsque j'entendais M. Sérinet et ses amis calomnier l'Église, se moquer des prêtres, outrager par leurs invectives ou par leurs railleries tout ce que j'avais appris à respecter, cela me faisait de la peine. Cependant je me taisais, sentant bien qu'en cette occasion, je n'étais pas autorisé à prendre la parole. Mais voilà qu'un jour, après un de ses longs et bruyants dîners, mon maître s'avance vers moi

avec quelques-uns de ses amis, et me dit en me frappant sur l'épaule :

« — Eh bien! gros bêta (c'était en vertu de ses principes d'égalité qu'il me traitait si familièrement), eh bien! es-tu toujours aussi attaché à tes vieilles sottes idées de pratiques religieuses?

« Cette fois, comme il s'adressait à moi personnellement, je me crus en droit de riposter.

— Vieilles idées, lui répliquai-je, c'est vrai, car je les tiens de ma mère qui les tenait de la sienne, et, d'âge en âge, elles remontent à des temps infinis, ce qui ne les rend à mon sens que plus respectables. Sottes! cela vous plaît à dire. Bien sot est alors le monde qui y a cru, et celui qui y croit encore. Quant à moi, je puis affirmer que ces sottes vieilles idées, comme vous les nommez, ne m'ont jamais fait de mal, et m'ont fait souvent beaucoup de bien. Je doute que vous en puissiez dire autant des vôtres.

— Eh! eh! s'écria-t-il d'un ton ricaneur et en fixant sur moi deux petits yeux gris où éclatait pourtant la colère, ce rustre de jardinier ne s'exprime pas mal. Mais vous oubliez, mon cher, le respect que vous me devez?

« — Si tous les hommes, lui répliquai-je, sont égaux, comme vous l'avez tant de fois déclaré, ils doivent tous avoir également la liberté de proclamer leur opinion.

— Soit ! dit-il, et moi j'ai la liberté de renvoyer un domestique qui me parle d'une façon inconvenante, et je te chasse à l'instant, si à l'instant même tu ne me demandes pardon de ton impertinence.

« Sans rien répondre, je déposai par terre les ciseaux avec lesquels j'élaguais en ce moment une charmille, j'allai prendre dans ma chambre mon petit butin, et je partis. M. Sérinet me devait à peu près un mois de gage que je ne lui demandai pas, et qu'il ne pensa pas à me payer. Voilà comment je suis sorti de la maison du riche philosophe.

— Très-bien, dit Alete, et après ?

— Après ? j'ai eu de la chance. Le maître, l'archimaître de tous ceux qui étudient et cultivent les plantes, M. de Jussieu, à qui j'avais été une fois demander quelques graines de la part de M. Serinet, a eu la bonté de s'intéresser à moi et m'a placé ici. Puissé-je y rester jusqu'à la fin de mes jours ! Ici, j'ai le bonheur de faire un travail qui me plaît tellement, que, si j'avais à choisir, je n'en demanderais pas un autre. De plus, j'ai le bonheur de servir la reine. Ah ! si vous connaissiez la reine !

— Nous la connaissons, s'écria joyeusement Alete. Elle a bien voulu nous accorder une audience, et quand vous nous avez rencontrés, nous venions de la voir.

— C'est donc pour cela, reprit Jacques Comtois, que vous aviez tous deux le visage si épanoui. Puisque vous l'avez vue, je sais vos sentiments. Tous ceux qui la voient l'aiment, et moi je l'aime encore plus, la voyant plus souvent! Regardez; ce jardin, ce parc, tout cela, c'est son ouvrage. C'est elle qui a fait creuser ce bassin, où une eau limpide s'épanche et serpente comme une rivière. C'est elle qui a fait dessiner les contours de cette île, tracer les sinuosités de ce chemin et de ces sentiers, planter tous ces arbres et construire le hameau que je vais vous montrer. C'est ici qu'elle se plaît à venir passer des jours entiers pour se reposer des grandes réceptions et des solennités de Versailles. Elle arrive tout simplement avec sa belle-sœur, et une ou deux de ses amies, une femme de chambre, un domestique, comme une modeste bourgeoise. Elle se promène dans les allées, vêtue d'une simple robe blanche, un léger châle sur les épaules, un chapeau de paille sur la tête. Mais, si simple que soit son vêtement, c'est la reine. Personne ne peut s'y tromper. C'est la reine la plus majestueuse et la plus gracieuse. Elle impose le respect; elle attire le cœur.

« Elle veut examiner ce qui s'est fait en son absence, et combiner ce qui doit se faire. Elle s'arrête près des laboureurs qu'elle a placés dans son hameau, près des vieillards et des enfants, près des

maçons et des jardiniers. Aux uns, elle donne un conseil, à d'autres un secours ou un encouragement; à tous, elle parle avec tant de douceur et d'aménité qu'il semble qu'on entende chanter un oiseau du bon Dieu. On vénère sa grandeur, on bénit sa charité, et quand on l'a vue seulement un instant, on a l'âme réjouie pour toute la journée. »

En exprimant ainsi sa loyale pensée, Jacques Comtois conduisait ses nouveaux amis dans le parc. A chaque pas, ils admiraient un nouveau point de vue, le cours des eaux, les verts gazons, les groupes d'arbres disséminés sur la pelouse, les profondeurs de l'ombreuse forêt, et quand ils arrivèrent à l'assemblage des maisons rustiques qu'on appelle le hameau, ils jetèrent un cri de surprise. Ils ne s'attendaient pas à trouver de telles constructions dans la royale enceinte.

Les ailes du moulin tournaient au vent. Les clochettes des vaches résonnaient dans l'étable. Une vieille femme filait sa quenouille seule devant sa cabane, une jeune fille s'en allait à la laiterie portant une jatte remplie d'un lait écumeux; un laboureur aiguisait, en la martelant, sa faux; et un garçon ramenait en la tirant de toute sa force par le licol une chèvre rebelle.

C'était un vrai tableau de la vie champêtre, et si vrai que Franz et Alete se demandaient en le con-

templant, s'ils n'était pas en pleine campagne, près de la Forêt-Noire.

—Oui, dit Comtois, c'est la plus parfaite imitation de la nature, et c'est à la reine que nous la devons. Elle aime la nature, non point comme les amis de M. Sérinet, qui n'en ont pas une seule vraie notion. Elle l'aime réellement et la comprend. Tout ce qu'elle fait ici en est la preuve.

J'ai entendu un jour, dans un cabaret de Versailles, un méchant comédien sans emploi, s'écrier que Marie-Antoinette n'avait nulle pitié des souffrances du peuple et engloutissait des millions dans ses fantaisies de Trianon. Le misérable! J'avais envie de le traîner ici par les deux oreilles pour qu'il vît lui-même de ses propres yeux l'endroit où peuvent être engloutis ces millions. J'étais dans une colère! Le Franc-Comtois ne se met pas facilement en colère, mais quand il y est...

— Et avec des poings comme les vôtres, dit Franz en riant.

— Oui, sans me flatter, je crois que si j'avais appuyé un peu cette main sur le crâne fêlé de ce cabotin, je l'aurais aplati comme un tête de chou; il a compris que je n'étais pas en train de rire, et il s'est esquivé.... Mais je lui garde rancune. Je me rappelle sa vilaine figure, et si jamais....

« Le fait est, ajouta Jacques Comtois en reprenant son calme habituel, un instant troublé par

cette réminiscence, le fait est qu'il y a aux environs de Paris tel et tel château de duc, de marquis, de fermier général, près desquels la résidence favorite de la reine de France n'apparaîtrait que comme une modeste et petite habitation. »

Après avoir examiné en détail tout ce qui les intéressait si vivement, Alete et Franz s'en revinrent à pas lents. Le brave Jacques les ramena jusqu'à l'endroit où il les avait rencontrés. Là, il devait les quitter pour retourner à sa besogne.

« Adieu, merci, lui dit Alete ; vous avez été bien bon pour nous. Je vous tends amicalement la main. Ne l'écrasez pas comme si c'était celle du comédien.

— Dieu m'en garde ! s'écria Jacques en serrant tout doucettement cette délicate petite main dans ses doigts musculeux.

— Adieu, dit Franz. Si quelque jour, par hasard, vous venez du côté du Brisgau, souvenez-vous de Franz et d'Alete Wagner. C'est notre nom.

— Et vous, souvenez-vous de Jacques Comtois.

— Oui, certes.... »

Il y a dans la race des braves gens une sorte de franc-maçonnerie qui fait que, quand ils se rencontrent, si étrangers qu'ils soient l'un à l'autre, à certains traits, ils se reconnaissent et se rejoignent avec confiance.

Les deux voyageurs de Fribourg et le jardinier

franc-comtois étaient, sans qu'ils s'en doutassent, de cette vertueuse franc-maçonnerie.

En passant devant le château, Alete et Franz levèrent les yeux vers le petit salon où la reine les avait reçus. Peut-être espéraient-ils encore la revoir !

Ah ! ils devaient la revoir, mais non plus à Trianon.

Le domestique qui les avait conduits était en ce moment au pied du perron. Il leur dit qu'elle était retournée à Versailles, et les accompagna poliment jusqu'à la grille.

Près de là stationnait leur fiacre. Avant d'y monter, ils devaient avoir une nouvelle surprise.

A quelques pas de distance, un homme les observait attentivement, un homme vêtu avec une exagération de luxe de mauvais goût : large jabot, longues manchettes et une profusion de bijoux.

« C'est Sonino, dit à voix basse Franz à Alete ; et la prenant par le bras, il l'entraina rapidement vers la voiture.

Mais Sonino ne se laissait pas si aisément évincer. Il avait l'œil fin et l'esprit occupé de tout ce qui pouvait servir son intérêt ou sa vanité. Un jeune homme et une jeune femme de si modeste apparence, et si respectueusement reconduits par un domestique de Trianon, excitaient sa curiosité, et la figure du jeune homme ne lui était pas étran-

gère.... Non, positivement, il l'avait déjà vue.... où.... en quelle circonstance? Voilà ce qu'il essayait vainement de se rappeler. Enfin, il s'approcha de Franz et lui dit d'un ton riant pour dissimuler son indécision.

« Je ne me trompe pas, vous êtes bien....

— Franz Wagner, répliqua l'honnête musicien, qui se crut reconnu et qui ne l'était nullement.

— C'est cela, reprit Sonino avec un accent de joie. Franz Wagner, mon cher pupille, que je suis heureux de vous retrouver! Et madame?

— C'est ma femme.

— Madame, permettez-moi de vous présenter mes hommages. »

Alete le regarda de telle sorte, qu'il comprit que de ce côté l'entretien ne serait pas facile. Il se retourna vers Franz et lui dit :

« Qu'il y a longtemps que je vous ai vu! Vous étiez alors tout petit, et vous êtes devenu un grand beau garçon. Mais, malgré ce changement, vous ne pouviez passer près de moi sans que je vous reconnusse. Je n'oublie jamais ceux qui ont éveillé en moi un sentiment de sympathie, et vous savez quelle sympathie j'éprouvai pour vous dès le jour où je vous rencontrai à Fribourg.

— Oui, murmura Franz d'un ton peu encourageant.

Sonino ne voulait pas se laisser déconcerter.

« Votre jeune âge, reprit-il, votre douce figure, votre passion pour la musique, tout m'intéressait, et je me réjouis de pouvoir vous seconder dans vos désirs d'étude. J'espère que vous êtes resté fidèle à votre vocation, que vous n'avez point abandonné cet art qui vous charmait dès votre enfance, cet art auquel je me glorifie d'avoir consacré mon âme et ma vie.

— Je n'ai point cessé, répliqua Franz, d'aimer la musique.

— Très-bien. Mais, au nom du ciel, dites-moi pourquoi n'ai-je plus entendu parler de vous? pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?

« Après vous avoir installé dans la pension de Stuttgardt, je me rendis à Vienne, et là, je tombai malade, ce qui m'empêcha de m'occuper de vous comme je le désirais. A peine commençais-je à me rétablir, qu'une affaire importante m'obligea à partir pour l'Italie. Je chargeai alors un de mes amis de me transmettre toutes les lettres qui me seraient encore adressées à Vienne, ce qu'il a fait. Et pas une de vous! Pas un mot non plus de votre instituteur. Cela m'a surpris et affligé, mais il m'est arrivé si souvent d'être oublié de ceux à qui j'avais rendu service! j'ai pensé que cette fois il en était encore de même, et je me suis résigné. »

Ce tissu de mensonges était présenté avec un tel accent de bonhomie et de vérité, que Franz s'y

laissa prendre, et sa physionomie, jusque-là froide et contrainte, s'adoucit.

« Soit, mon jeune ami, reprit le chevalier, à qui cette nouvelle disposition ne pouvait échapper, si vous m'avez oublié, je ne vous en veux pas. Vous m'avez peu connu, et vous n'étiez qu'un enfant. Puis, en réalité, c'est peut-être moi qui ai eu le premier tort. Tandis que j'attendais une lettre de vous, probablement vous comptiez d'abord en recevoir une de moi. Mais laissons cela. Vous retournez, je crois, à Versailles. J'ai là ma voiture. Voulez-vous y prendre place? Vous y serez plus commodément que dans votre fiacre, et, chemin faisant, nous causerons de musique et de différentes choses.

— Non, merci! s'écria vivement Franz, se rappelant tout à coup le douloureux trajet qu'il avait fait avec le chevalier par une nuit glaciale.

— Je n'insiste pas, répondit tranquillement Sonino. J'espère au moins que nous nous reverrons à Versailles. Je demeure rue de Paris, et demain soir quelques personnes se réuniront chez moi pour entendre une nouvelle symphonie de ma composition. Si madame veut bien me faire l'honneur....

— Vous êtes bien bon, répondit froidement Alete, plus endurcie que Franz dans son ressentiment. Demain nous serons en route pour Fribourg.

— Allons, s'écria d'un air jovial le chevalier, je vois que, pour vous rejoindre, il faudra que je retourne à Fribourg, et c'est bien possible. Mais avant de vous quitter, mon cher Franz, permettez-moi de vous demander, par l'intérêt que je vous porte, pourquoi vous êtes ici? Est-ce que vous connaissez quelque employé du château?

— Nous connaissons la reine, s'écria triomphalement Alete, et ce matin elle a bien voulu nous accorder une audience.

— Une audience de la reine! dit Sonino. Ah! c'est tout ce que je désire. Figurez-vous, mon cher Franz, que ma nouvelle symphonie est, suivant l'opinion des gens les plus compétents, une très-belle, très-belle chose! Mon ambition serait de la faire jouer dans les petits concerts de Trianon. Voilà deux mois que je sollicite en vain cette grâce. Entre nous, je crois que Glück, jaloux de mon talent et redoutant mon succès, emploie tout son pouvoir à m'écarter. Pour vaincre cette résistance, j'ai demandé une audience à la reine, et n'ai pu encore l'obtenir. C'est cependant pour moi une question capitale. Il y va de ma fortune, de mon bonheur. Oui, je me suis enfin dégagé de toutes ces affections de grandes dames qui me fascinaient par leurs sourires et ne demandaient qu'à me voir captif dans leur salon, modulant pour elles mes plus douces mélodies. Le temps est venu où je dois

songer sérieusement à l'avenir, et une femme que j'aime, la veuve d'un riche négociant, jeune encore et belle, désire m'épouser. Elle ne met à notre mariage qu'une seule condition : elle veut que mes compositions musicales soient admises dans le programme des concerts de la cour ; elle le veut absolument et elle est très-ferme dans ses résolutions. Il faut donc, ou que la faveur que j'implore me soit accordée, ou que je renonce à une union qui comblerait mes vœux.... Mais vous voilà, Franz ; c'est mon bon génie qui, en cette occasion décisive, vous amène lui-même sur mon chemin. Comme vous avez facilement accès auprès de la reine ...

— Permettez, permettez, s'écria Franz.

— Vous serez, ajouta Sonino, mon interprète. Elle aime et protége les arts ; vous lui direz que je suis un artiste dont les œuvres ont été souvent applaudies en Allemagne et en Italie, et dont vous connaissez depuis longtemps la renommée. Elle se plaît à faire des heureux. Vous lui direz que d'un mot elle fera deux heureux qui sans cesse la béniront.

— Permettez, répéta Franz.

— Vous lui direz que ce n'est pas seulement cette question de mariage qui me donne un si grand désir d'arriver jusqu'à elle, c'est que j'ai pour elle une si extatiqne admiration, que le jour où j'aurais l'honneur d'être admis en sa présence serait le jour

idéal de ma vie. Ah! je ne suis pas de ces prétendus sages que je rencontre çà et là, qui se donnent sans façon le titre de philosophes, et emploient leur philosophie à critiquer ce qui existe, à calomnier les institutions les plus vénérables, à battre en brèche l'édifice social, sans savoir jusqu'où ils se laisseront égarer par leurs utopies et comment ils remplaceront ce qu'ils semblent vouloir détruire. Non, j'ai le culte du passé, l'amour de la royauté, et je me prosterne devant celle qui maintenant préside aux destinées de ce beau pays de France. Voilà, mon cher ami, ce que vous lui direz en mon nom.

— Permettez donc, s'écria de nouveau Franz.

— Non, non, je sais ce que vous voulez me répondre. Vous êtes d'une nature modeste, et dans votre modestie vous vous étonnez d'avoir à protéger un homme tel que moi. Allez, allez ; je ne serai point humilié des services que vous me rendrez. Je vous conserverai au contraire une très-sincère reconnaissance.

— Mais, dit Franz, vous ne me permettez pas de parler. Si vous aviez bien voulu m'écouter un instant, vous sauriez que je ne puis faire ce que vous me demandez.

— Comment? n'avez-vous pas été ce matin même à Trianon chez la reine, et n'êtes-vous pas...

— Je dois à diverses circonstances, qu'il serait

trop long de vous raconter, l'honneur d'avoir été reçu avec ma femme par la reine. Et nous lui avons dit adieu, et nous partons demain pour notre pays de Brisgau.

— Est-ce une défaite? repartit le chevalier d'un ton aigre. Vous que je croyais si bon, seriez-vous ingrat?

— Ingrat! s'éria Alete avec un accent d'indignation.

— Non, monsieur, reprit tranquillement Franz, ce que je vous dis n'est point une défaite; c'est l'exacte vérité. »

Sonino, trompé dans son espoir, et regrettant d'avoir compromis sa dignité en demandant l'appui de ce petit musicien, avait bonne envie de riposter durement à ces simples paroles. Mais il réfléchit que ce jeune homme qu'il venait de rencontrer si inopinément près d'un château royal pourrait, en une autre occasion, lui être de quelque utilité. Il comprima la révolte de son orgueil, et dit à Franz d'une voix adoucie :

« Eh bien! mon cher, je regrette que vous partiez si vite. Mais je n'en suis pas moins charmé de vous avoir retrouvé, et j'espère que nous nous reverrons encore. »

A ces mots, il lui fit un salut amical, s'inclina galamment devant Alete, monta d'un pied leste dans sa voiture et disparut.

« Le vilain homme! dit Alete. Il a bien fait de s'en aller. S'il était resté plus longtemps, je crois que je n'aurais pu me contenir. En le voyant, je ne cessais de songer à la nuit qu'il vous a fait passer grelottant sous vos pauvres habits, tandis que lui était enveloppé dans de bonnes et chaudes fourrures. Je me rappelais ensuite la dureté avec laquelle il vous avait abandonné, tout seul, faible enfant, sans secours, dans une ville étrangère.

— Mais vous avez entendu ce qu'il a raconté. C'est possible qu'en effet...

— Non. Il mentait, et malgré lui, son regard, si rusé qu'il soit, et son accent trahissaient son mensonge. Après vous avoir laissé à Stuttgardt, il n'a plus songé à vous, j'en suis sûre. Vous aviez servi à le faire prôner. C'était tout ce qu'il voulait. Et maintenant encore, il osait vous demander... l'impudent!

— Allons, allons, vous qui êtes si gentille!

— Si gentille! Je ne veux pas l'être pour tout le monde. Je ne veux pas qu'on abuse de votre confiance et de votre bonté, et quand je vois des gens comme ce Sonino...

— Calmez-vous, ma chère enfant, et puisque cet homme vous irrite, n'en parlons plus. Parlons des heureux moments que nous venons de passer à Trianon, du parc, du hameau, du brave Comtois, de la reine.

— Oui, oui, répondit Alete dont la figure, jusque-là crispée, reprit aussitôt sa riante expression habituelle.

Tous deux s'en allèrent dans leur fiacre en se retraçant l'un à l'autre les divers incidents de leur belle matinée, et ils continuaient encore leur entretien en arrivant à leur auberge.

Sur la table de leur chambre était une caisse qu'un domestique de la Reine venait d'apporter.

Dans cette caisse, il y avait pour Franz un superbe violon : pour Alete, une chaîne et une croix d'or; de plus, une bourse en soie avec ces mots inscrits sur le papier qui l'enveloppait : « De la « part du Dauphin. »

La généreuse Reine savait que les deux voyageurs n'étaient pas riches, et, par une délicatesse touchante, elle leur envoyait au nom de son fils de quoi payer leurs frais de voyage.

Alete baisa la croix et fit une prière. Franz s'associait à sa généreuse pensée.

Un peintre comme Richter aurait aimé à représenter ces deux figures dans leur expression de piété et de gratitude.

DEUXIÈME PARTIE.

LE DRAME.

XIII

Nouvelle résolution.

Ils s'en retournèrent avec leurs souvenirs, les deux loyaux compagnons. Chemin faisant, quoique leur voyage eût été, de toute façon, si agréable, ils se réjouissaient de rentrer dans leur colombier au pied de leurs vertes forêts, et de reprendre leurs vieilles habitudes.

Alete, qui n'avait pas de nouvelles de sa mère depuis longtemps, espérait en trouver à Fribourg. Franz pensait au plaisir qu'il aurait de revoir M. Landeck et M. l'abbé Kindler, de leur montrer son beau violon, et de leur raconter sa visite à la reine.

Et Diamant! s'écria Alete, comme il va sauter et japper quand il nous verra.

Mais Diamant ne pouvait plus sauter ni japper en ce monde.

Avant le retour de ses jeunes maîtres, il était mort.

L'ami qui était chargé de le garder raconta que depuis leur départ, le malheureux Diamant n'avait cessé de gémir.

Le lendemain, dès qu'il put s'échapper, il courut vers leur demeure, gratta à la porte en se plaignant doucement, puis se coucha sur le seuil, et à diverses reprises se leva et s'en alla coller son oreille contre la porte, écoutant et soupirant.

Chaque matin, il retourna au même endroit avec la même agitation.

— Vainement, dit le condisciple de Franz, nous essayâmes de le tenir auprès de nous. Mes enfants l'avaient pris en affection et auraient voulu le garder. Il hurlait alors de telle sorte, que par commisération nous le laissions sortir, et tout ce que nous pouvions faire, c'était de le ramener le soir. Cependant, il maigrissait et s'affaiblissait. Souvent il laissait sans y toucher la nourriture placée près de lui, et toujours il retournait à votre porte. Là, quelquefois, il s'endormait, puis tout à coup, se réveillait en gémissant, comme s'il venait de faire un mauvais rêve, et quelquefois s'approchait des passants et levait vers eux la tête d'un air suppliant, comme s'il leur demandait : Où sont mes maîtres?

Le savez-vous? Dites-le moi. Les voisins avaient grande pitié de lui, et tous auraient voulu lui être de quelque secours. Mais il refusait obstinément toute assistance. Les écoliers, en traversant la rue, quelquefois l'agaçaient. Il les regardait tristement et restait à sa place. Un matin encore, nous le vîmes sortir. Nous n'osions plus essayer de l'en empêcher. Depuis trois jours cependant il n'avait rien mangé. Il était si débile qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Il se traîna de nouveau jusqu'auprès de votre demeure, gratta, selon sa coutume, à la porte, se coucha et s'assoupit, et pendant son sommeil, de grosses larmes coulaient de ses yeux. Tout à coup, il se releva, trébucha, se releva encore, se roula sur le seuil en poussant un gémissement lamentable, puis plus rien : il était mort. Ma femme et mes enfants en ont pleuré. Moi, je l'ai enterré au pied d'un frêne, dans mon jardin, le cœur serré, comme si j'enterrais une créature humaine.

— Ah! dit Alete qui avait écouté ce récit avec une émotion douloureuse, on pouvait bien le prendre pour une créature humaine, et une des meilleures, tant il était bon, intelligent et fidèle. C'était le compagnon de notre enfance. C'était notre plus ancien ami. Pauvre cher Diamant! Il n'accourra plus à ma rencontre quand je rentrerai au logis. Il ne me regardera plus avec ses bons

yeux, si content, quand il me voyait contente, si inquiet quand je lui paraissais inquiète, si joyeux quand je l'appelais, quand il pouvait poser sa tête sur mes genoux, et que je passais ma main dans ses longs poils soyeux. Pauvre Diamant ! Sa perte est pour nous un malheur et le présage d'autres malheurs. Nous avons été trop heureux jusqu'à présent. Il faut que nous ayons aussi notre part d'infortune. »

Plusieurs années pourtant s'écoulèrent encore paisiblement, doucement, comme les flots de la Dreisam dans sa fraîche vallée, puis Alete apprit la mort de sa mère, et en eut un grand chagrin. Quelque temps après, le bon Kindler mourut aussi, puis M. de Landeck. C'étaient les deux meilleurs amis du jeune ménage.

Alete et Franz avaient l'âme assombrie par ces deuils. Chose singulière, il semblait que dans l'obscure petite condition où Dieu les avait fait naître, loin du tourbillon des capitales et de l'atmosphère des cours, leur destinée fût liée à celle de la fille des empereurs, et qu'ils dussent la suivre en ses différentes phases, comme dans les espaces aériens, l'astre suit en ses évolutions la planète dont il est le satellite.

Enfants, ils avaient vu pour la première fois la jeune princesse au printemps de la vie, dans tout le charme de sa jeunesse et l'éclat de ses espéran-

ces. Heureux de leur union, ils l'avaient revue reine de France, mère du Dauphin, au point culminant de sa grandeur et de sa félicité.

Tout à coup la mort jetait son ombre noire sur leur chemin, et en même temps une autre ombre sinistre s'étendait sur le chemin de Marie-Antoinette.

Elle était, la noble reine, livrée par d'infâmes calomniateurs aux soupçons injurieux, aux colères, à la haine d'un peuple aveugle. Ses vertus étaient méconnues, ses bienfaits oubliés, ses plus simples actions travesties, ses plus innocentes paroles honteusement dénaturées.

C'était le commencement des principes de justice et de gratitude de la révolution.

Et un jour vint où, par l'impulsion effrénée de cette révolution, une plèbe immonde s'en alla jusque dans son palais outrager cette belle reine, cette tendre mère, cette chaste femme !

Et un jour vint où on la traîna avec le plus humain et le plus vertueux des rois sur la route de l'abîme pour lui faire subir peu à peu, à chaque station, le long de cette *via dolorosa*, toutes les angoisses de l'âme, toutes les tortures, toutes les ignominies, jusqu'à la dernière, jusqu'à son calvaire.

A ces deux saintes victimes, on adjoignit deux jeunes filles, deux blanches colombes dont l'une

devait porter aussi sa tête sur l'échafaud, et un enfant condamné à mourir lentement d'une mort encore plus cruelle.

Hébert beuglait son cri de joie. Robespierre riait de son rire infernal. Les plus grands crimes, les crimes sans exemple étaient accomplis. La révolution triomphait.

Quelle surprise pour Franz quand, par hasard, un des innombrables pamphlets, publiés à cette époque, lui tombait entre les mains. C'était un des beaux produits de la littérature révolutionnaire, car elle a eu sa litttérature, cette glorieuse révolution. Aucun peuple, sans doute, ne la lui enviera. Et son style? En aucune langue il n'exista jamais rien de pareil. Jusque dans la façon de s'exprimer, l'homme avait perdu la notion du vrai. Il parodiait Rousseau par l'emphase, on descendait par la grossièreté au niveau du père Duchesne. Le plus boursoufflé dans son style, ou le plus éhonté dans son langage avait la chance de produire le plus grand effet.

On ne pouvait guère s'attendre à voir reparaître un Corneille ou un Pascal en ce temps de bouleversement et de démence où les nobles, les chevaleresques, les religieuses gloires du passé étaient bannies et proscrites comme d'indignes superstitions, où les lettres et les arts étaient interdits comme un luxe aristocratique, où un Lavoisier et

un André Chénier étaient livrés à l'échafaud comme des malfaiteurs, où les tableaux les plus précieux étaient lacérés, et les statues brisées par des mains de vandales, aux applaudissements d'une populace stupide, où les livres les plus admirables, des trésors de bibliographie étaient déchirés pour qu'on en fît du carton ou des cartouches, et les saintes cloches fondues pour en faire de gros sols, en ce temps où l'art était représenté par les images grotesques des fêtes patriotiques, la poésie par le chant de la Carmagnole, et les autres dithyrambes nationaux, où enfin le beau style, dernier vestige d'un autre âge, était marqué d'un signe d'ostracisme, comme une distinction nobiliaire, et l'orthographe même, l'orthographe trop correcte, condamnée comme un signe d'éducation qui humiliait les savetiers et les bouchers des comités de salut public.

Une femme dont les démocrates de nos jours honorent le nom et doivent respecter le témoignage, Mme Roland, a dit dans ses Mémoires : « C'est une chose surprenante que la disette d'hommes à cette époque. Il n'y a guère eu que des pygmées. »

Des pygmées ! Grand Dieu ! La France, la fière, la superbe France, a été subjuguée, gouvernée, terrifiée, ravagée, ensanglantée par des pygmées ! Oh ! désastre de l'orgueil des nations et de l'esprit de l'homme ! Nabuchodonosor transformé en bête et

réduit à brouter l'herbe des champs, n'est-ce pas l'emblème de la France, telle que la voulaient les jacobins après l'avoir pleinement purgée et saignée selon le vœu de Marat, « ce médecin philanthrope, » a dit un historien moderne.

Dans cette transformation de la France monarchique, les jacobins, en leur qualité de patriotes suprêmes, se réservaient le droit de dîner chez le fameux restaurateur Vénua, de lever des contributions selon leur bon plaisir, et d'assigner à l'imbécile Nabuchodonosor son maximum de jouissances matérielles.

Franz, ayant vu le pamphlet dans lequel le nom de la Reine était honteusement profané, jeta cet abominable écrit et le foula aux pieds.

Dès ce moment, il n'eut plus un jour de repos. Les pages exécrables qu'il venait de lire lui révélaient un état de choses dont, jusque-là, il n'avait pas eu le moindre pressentiment, et le cynisme de ces écrits et la publicité qui leur était accordée lui faisaient entrevoir un abîme devant lequel son esprit reculait épouvanté. Il s'était promis de ne plus rien lire de semblable. Mais l'ouragan éclatait de toutes parts et retentissait jusqu'aux extrémités de l'Europe. Pour en connaître les résultats, Franz n'avait pas besoin de lire les journaux dont des milliers de crieurs vociféraient dans chaque quartier de Paris le titre et le sommaire, ni ceux qui en reprodui-

saient les principaux passages en province et en Allemagne, ni les libelles qui, à tout instant, naissaient comme des champignons vénéneux dans la fange de la démagogie. Il n'avait qu'à prêter l'oreille à ce qui se disait autour de lui, dans les maisons où il allait donner des leçons, dans les rues où il passait. Tout le monde était occupé de la France et de sa Révolution. Pour ne pas en entendre parler, il eût fallu se calfeutrer entre quatre murs.

A Fribourg, comme partout, des hommes généreux avaient tressailli au premier éclair de cette révolution, et l'avaient saluée comme l'aurore d'une nouvelle ère dans la vie de l'humanité. Bientôt la plupart d'entre eux en éprouvèrent un sentiment d'horreur. Mais ils ne pouvaient en détourner leur attention. Puis, les émigrés arrivaient, fuyant leur sol aimé et frémissant encore des scènes lamentables auxquelles ils avaient assisté dans les murs embrasés de leur Ilion.

Ainsi, tout en redoutant d'apprendre, Franz apprenait les calamités de ce pays qu'il avait vu si paisible et qui lui semblait si heureux. Et les événements se succédaient avec une rapidité effrayante. Coup sur coup résonnait le bélier populaire. Coup sur coup, il sapait le palais, l'Église, le château, tous les édifices, tous les remparts des anciennes institutions.

Étranger aux œuvres des philosophes du dix-huitième siècle, Franz entendait formuler des théories qu'il ne comprenait pas, ou discuter des questions qui n'éveillaient dans son esprit aucun intérêt. Au milieu de ces agitations fébriles des différents partis, de ces tumultes désordonnés, de ces profanations monstrueuses, de ces actes effroyables qu'on racontait autour de lui, toute sa pensée se concentrait sur la reine, dont il gardait le souvenir avec un sentiment immuable de vénération et de gratitude.

Il la suivait avec un tremblement de cœur, cette femme infortunée, dans les diverses péripéties de son long drame funèbre, dans ces heures désolantes, où, comme le pauvre roi Lear, elle se voyait abandonnée, trahie, injuriée par ceux-là mêmes dont elle croyait avoir conquis le dévouement par ses bienfaits. Il la suivait dans ses humiliations de reine, dans ses angoisses d'épouse et de mère, à l'envahissement du château de Versailles, dans cette horrible foule de mégères et de brigands qui la conduisaient aux Tuileries ; dans sa fuite à Varennes, dans son retour à Paris, dans le saccage et les égorgements de sa demeure au 10 août, dans son refuge désespéré au sein d'une sanguinaire assemblée, et, enfin, dans son emprisonnement au Temple.

Là, il se sentait apaisé ; là, se disait-il, les murs

qui l'entourent la protégeront du moins contre les insultes qu'elle a tant de fois subies. Là, elle est avec son mari, ses enfants, sa sœur, tout ce qu'elle a de plus cher, et quelques serviteurs dont la fidèle affection la consolera de l'ingratitude des autres. Là, on ne la tiendra sans doute pas longtemps enfermée. On la bannira peut-être; mais elle sera affranchie de ses tortures. Elle retournera dans son pays d'Allemagne. Elle passera de nouveau par Fribourg, non plus, comme il y a vingt ans, avec son auréole de Dauphine, mais dépouillée de sa royauté et exilée. On ne lui érigera plus d'arcs de triomphe, on n'ira plus en grande pompe la recevoir à l'entrée de la ville. Mais moi, avec quel empressement je courrai à sa rencontre, et comme je lui chanterai, en m'accompagnant du violon qu'elle m'a donné, la romance à laquelle j'ai dû son regard bienveillant.

Autant il est d'étoiles dans les cieux,
Autant de gouttes d'eau dans la vaste nuée,
Autant de belles fleurs écloses en tous lieux.
Autant de fois, sois saluée.

Tel était le rêve de Franz. Il le disait à Alete, et Alete rêvait, pensait, croyait comme Franz.

Innocent Franz! la Révolution ne lâchait point ainsi ceux qu'elle tenait captifs. L'exil, les confiscations, les emprisonnements ne lui suffisaient pas

pour apaiser ses fureurs. Il lui fallait du sang, et plus elle en versait, plus elle voulait en voir couler.

C'était le temps où Tallien s'écriait dans la belle ville de Bordeaux : « Il ne suffit pas de planter des arbres de liberté ; pour qu'ils vivent, il faut les arroser de sang[1]. »

« Que le sang, disait un autre tribun, descende des échafauds et forme une nouvelle mer Rouge sur laquelle nous puissions mettre à la voile pour aller conquérir la liberté et la porter au loin[2]. »

Et un autre : « La liberté ne doit avoir pour reposer que des matelas de cadavres[3]. »

C'était le temps où un vaillant sans-culotte excitait en ces termes l'ardeur démocratique : « Si votre père, votre mère, votre femme, vos enfants, ne sont pas révolutionnaires, quittez-les, chassez-les, faites-les connaître ; vous le devez à la république. Qu'ils périssent[4] ! »

C'était le temps où, après avoir taillé dans les pierres de la Bastille toutes sortes d'ornements, on en était venu à faire des épingles, des pendants d'oreille en forme de guillotine.

C'était le temps où, sous les murs de l'Abbaye, de la Force, de la Conciergerie et des autres prisons de Paris, les crieurs de journaux s'en allaient

1. Mémoire de Sénart (un républicain), pages 203, 211, 215.
2. *Idem.* — 3. *Idem.* — 4. *Idem.*

le soir hurlant : « La liste des gagnants à la loterie de la sainte guillotine ! »

Quand on lit ces détails dans les mémoires de cette époque, et non point dans ceux des royalistes, dont le témoignage pourrait paraître exagéré, mais par ceux qui ont été écrits par d'ardents révolutionnaires ; quand on lit le récit de la journée du 10 août, des massacres de septembre et des carnages de Lyon et des noyades de Nantes, on ne peut plus être si surpris des combinaisons de Marat.

Eh quoi ! il ne demandait plus que deux cent mille têtes pour consolider les fondements de la république. Une petite hécatombe de deux cent mille têtes ! Ce bon médecin philanthrope, s'il n'avait été tué par Charlotte Corday, il aurait bien pu, pour un chiffre si mesquin, être plus tard rangé au nombre des Feuillants et des modérés, et, à ce titre, obligé de porter sa hideuse tête sur l'échafaud.

Et nous aurions eu, dans les fêtes de la république, un dieu de moins.

Le dieu Marat !

Un soir, Franz rentra pâle, effaré, tremblant.

C'était en plein hiver. Un vent glacial fouettait en mugissant la neige contre les fenêtres.

Alete regarda son mari avec anxiété, et pensant qu'il avait été saisi par le froid, se hâta de le faire

asseoir près du feu, et de lui apporter un chaud vêtement.

Il pencha la tête sur sa poitrine, et resta un instant comme accablé sous le poids de ses réflexions.

Puis il se releva, et passant la main sur son front, comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé :

« Alete, dit-il d'une voix tremblante, le roi est mort.

— Est-il possible !

— Non pas naturellement.

— Comment donc ?

— Ceux qui se disent les représentants du peuple l'ont fait comparaître devant eux comme un criminel, ce roi qui, de sa vie, n'a pu commettre une mauvaise action, ils se sont constitués ses juges et ils l'ont.... ils l'ont condamné !

— Ah ! les malheureux !

— Oui. Un bourreau lui a coupé les cheveux ; un bourreau l'a mené vers cette place sanglante ! Et des milliers de bras ne se sont pas levés pour empêcher un tel forfait, et le feu du ciel n'a pas encore anéanti ses assassins !... Oh ! Dieu ! oh ! Dieu ! »

En prononçant ces mots, Franz retomba de nouveau dans son fauteuil, et ses yeux étincelaient, et ses membres frissonnaient comme par l'effet de la fièvre.

Un instant après, il dit à Alete :

« J'ai envie d'aller à Paris.

— Maintenant ?

— Bientôt.

— Depuis quelque temps, reprit doucement Alete, vous m'avez fait un sinistre tableau de l'état actuel de Paris. Quelle différence avec celui que nous avons vu ! A présent, cette grande ville qui nous étonnait par son luxe et ses richesses, qui nous charmait par son animation et sa gaieté, est le théâtre des scènes les plus horribles. Des brigands la gouvernent, la pillent, la ravagent, l'ensanglantent chaque jour ; les honnêtes gens gémissent en secret, craignant de laisser deviner leurs souffrances et leur indignation.

— C'est vrai !

— On ne peut entrer sans effroi dans ce repaire de scélérats; on ne peut y rester sans un mortel péril. N'est-ce pas, Franz, ce que vous m'avez dit ?

— C'est vrai, Alete, vous ne sortez guère du logis. Moi, je vais, je viens, j'écoute, je vous raconte ce que j'ai entendu, et j'ai tout lieu de penser que la peinture que je vous ai faite du Paris actuel n'est pas exagérée. Mais cette reine à laquelle nous devons tout ce que nous possédons, tout notre bien-être, tout le bonheur de notre union, cette pauvre femme à qui l'on vient d'enlever son époux pour le conduire à l'échafaud ! elle est dans sa prison avec ses enfants qu'elle serre en pleurant dans ses bras, avec sa sœur comme elle innocente et comme elle désolée. Lui rendra-t-on la liberté ? Je l'ai cru, il y a quelque temps. Aujourd'hui, je puis à peine l'es-

pérer. Ceux qui ont osé s'attribuer le pouvoir de juger leur roi, se refuseront-ils l'horrible satisfaction de juger leur reine ? Ceux qui ont pu condamner Louis XVI ne se sont-ils pas par là préparés à condamner Marie-Antoinette ?

En attendant leur décision, elle est là, enfermée, isolée, sans secours, sans défense. Et il me semble que dans son deuil de veuve, dans ses regrets du passé, dans ses larmes de chaque jour, dans ses appréhensions de l'avenir, sa pensée se reporte vers ceux qu'elle a connus autrefois, qu'elle a soutenus et protégés, vers ceux qui, en sa phase de grandeur, lui témoignaient tant de respect et de dévouement. Il me semble qu'elle invoque leur appui en son abandon. Il me semble, Alete, qu'elle se souvient de nous, et j'ai une idée qui n'est peut-être qu'un rêve irréalisable, mais à laquelle mon cœur tient si vivement que je ne puis m'en détacher. Voici ce que je songe :

« Les Barbares qui l'ont enfermée dans les sombres murs du Temple se sont fait un jeu, non-seulement de la dépouiller de son luxe de reine, mais de la priver des choses les plus nécessaires. Elle en a été réduite à avoir besoin de linge. Pour en obtenir, il a fallu qu'elle en fît la demande par écrit. Je voudrais, si c'est possible, Alete, lui offrir tout ce que j'ai, et je suis sûr qu'en cela vous m'approuverez.

« Autour d'elle, sans doute, il y a encore des hommes fidèles qui souffrent de sa captivité et cherchent un moyen de l'en délivrer. Je voudrais m'associer à leur combinaison, être leur auxiliaire, leur messager, leur instrument. Enfin, je voudrais être utile à la reine. Voilà pourquoi, ma chère enfant, il faut que j'aille à Paris.

— Vous ne pensez pas que ce qui lui ferait le plus de bien peut-être en ce moment serait d'avoir près d'elle une servante vraiment dévouée. Voilà l'emploi que je veux tâcher d'obtenir.

— Vous, Alete, vous voulez donc aussi venir à Paris.

— En doutez-vous ?

— Mais ce que vous disiez tout à l'heure de l'état affreux de cette ville et des périls auxquels on y est exposé ?

— Ne fallait-il pas faire cette réflexion pour mieux constater la fermeté de votre résolution ?

— Ah ! que vous êtes bonne et que je vous aime !

— Il y a longtemps que je le sais, et je ne devrais pas être si bonne pour vous punir d'avoir pu former un projet sans moi.

— Plus jamais, dit Franz, cela ne m'arrivera.

— Soit ! Je vous pardonne. Allons souper. Pauvre reine ! Elle ne soupe pas si heureusement ue nous.

XIV

Strasbourg.

Les personnes que Franz fréquentait, et dont il devait prendre congé à titre de professeur de musique ou d'ami, furent étonnées d'apprendre son projet, et toutes entreprirent de l'en détourner.

Les unes lui parlaient avec effroi des dangers auxquels il était exposé à Paris. D'autres lui signalaient les obstacles qu'il rencontrerait à tout instant dans son chemin.

A cette époque, en effet, à moins d'être investi d'une mission spéciale par une importante municipalité, par un comité de salut public, ou mieux encore par la toute-puissante Assemblée, on ne circulait pas aisément sur les grandes routes de France.

Dès le commencement de la révolution, l'inoffensif Arthur Young, qui visitait nos provinces pour étudier l'agriculture, se plaint fréquemment des difficultés qui l'arrêtent dans ses innocentes

explorations : difficulté d'obtenir un passeport et de le faire viser; difficulté d'entrer dans une ville et d'en sortir. Partout la milice armée et une surveillance rigoureuse. Au nom de la liberté, tout le monde en état de suspicion. Pas même la liberté de voyager.

D'année en année, depuis la prise de la Bastille, le mal, comme on le sait, n'avait fait que s'accroître.

Mais rien ne pouvait ébranler la résolution de Franz.

— Enfin, lui demandait-on, quelle raison si impérieuse peut vous décider à quitter une ville où vous vous êtes fait une fort honorable position, où vous vivez doucement et paisiblement, pour aller, de propos délibéré, vous jeter dans un abîme?

Franz était préparé à cette question, et il répondait : « J'ai conçu l'idée d'un nouvel instrument de musique qui aura, j'en suis sûr, un prodigieux succès. Pour le bien façonner comme je l'entends, il faut que je me rende moi-même à Paris.

— Allons, se disaient en secouant la tête ceux qui avaient connu le vieux luthier, le voilà toqué comme son père. Quelle fatalité! Une maladie héréditaire.

Franz est convenu, avec sa fidèle conseillère Alete, de ne confier à personne le motif de sa détermination, et peu à peu il fait ses préparatifs de voyage. Il recueille de côté et d'autre l'argent qui

lui est dû pour ses leçons. Il vend plusieurs meubles qu'il veut, dit-il, à son retour, remplacer par d'autres plus élégants. Il est décidé à vendre, s'il le faut, le violon que la reine lui a donné, et Alete sa chaîne en or et sa croix ; et tout pour secourir l'infortunée captive.

A Paris, Franz ne connaît personne qui puisse l'aider et le diriger dans son généreux dessein.

Mais à Versailles, Jacques Comtois! Il pense, dès son arrivée, se mettre à la recherche du vaillant jardinier, bien convaincu que s'il se fait quelque chose pour adoucir les tortures de la reine, ou pour la sauver, Jacques Comtois doit connaître cette pieuse entreprise et doit y être associé.

Avec cet espoir, Franz et Alete se mettent en route. Une diligence les conduit assez rapidement jusqu'à Kehl. Là, un marchand de Fribourg qui a fait le trajet avec eux les engage à ne pas aller plus loin :

« Voyez, leur dit-il, ces postes de soldats de chaque côté de nous. Sur l'autre côté du Rhin tout est également en mouvement. Toute l'Alsace s'apprête à combattre. Vous êtes étrangers, vous venez de Fribourg : double motif de suspicion. Vous n'irez pas jusqu'à Paris ; vous serez arrêtés à la frontière. Que si vous désirez tant faire ce voyage, attendez ; peut-être verrons-nous des jours meilleurs. »

Attendre! et la malheureuse reine que Franz et Alete espéraient secourir! Non; à tout hasard ils devaient continuer leur route; ils ne pouvaient attendre.

Cependant l'Alsace était en effet dans une terrible agitation. Les Autrichiens, les Prussiens, réunis aux émigrés, se disposaient à envahir cette province. Le *Courrier* de Strasbourg publiait une proclamation commençant par ces mots : Aux armes! les valets des despotes menacent la terre de la liberté!

Et tous les citoyens étaient armés, les uns pour accomplir un devoir journalier dans les rangs de la garde nationale; d'autres pour faire un service plus actif. Les vieux formaient un corps de vétérans destiné à garder les villes et les remparts; les jeunes complétaient les bataillons de l'armée du Rhin, commandée par Custine, et des milliers d'ouvriers étaient employés aux travaux des fortifications.

Il n'y avait pas moins de dix commissaires extraordinaires envoyés à cette armée du Rhin par la Convention : Reubel et Merlin de Thionville, enfermés à Mayence, six autres près de Custine, harcelant, fatiguant, tourmentant ce général par leurs idées de stratégie, leurs plans de bataille, leurs remontrances, et Lebas et Saint-Just, installés à Strasbourg et chargés d'une triple tâche.

Ils devaient, en premier lieu, propager et affer-

mir les salutaires principes de la Révolution dans un pays qui, en diverses occasions, avait manifesté de déplorables penchants, qui, au retour de Varennes, avait témoigné une vive sympathie pour Louis XVI, qui, à la veille du 10 août, exprimait encore le désir de conserver la royauté, qui, enfin, s'était insurgé plus d'une fois contre les prêtres assermentés. Autant de funestes erreurs. Autant de crimes.

Les vertueux délégués de la Convention, Lebas et Saint-Just, devaient flageller ces erreurs, châtier ces crimes, traquer les suspects, humilier l'orgueil des aristocrates. Enfin, ils devaient pourvoir de leur mieux aux approvisionnements de l'armée.

Que justice leur soit rendue, à ces pachas de la Convention ! Les actes officiels, conservés dans les archives de Strasbourg, les documents réunis dans le *Livre bleu*, les historiques publications de M. Engelhardt, de M. Spach, de M. Heize nous font voir avec quelle ardeur Lebas et Saint-Just, et avant eux Milhaud et Guyardin, remplissaient leur mission.

Arrêtés sur arrêtés, et non pas de ces arrêtés anodins, mollement élaborés dans un bureau de préfecture pour corriger un maire de village ou un garde-champêtre, mais de vigoureux arrêtés qui s'attaquent sans hésitation à ce qu'il y a de plus rétif, et comme le scalpel du chirurgien, pénètrent du premier coup dans la plaie qu'ils doivent guérir.

Pour l'édification de nos lecteurs, il nous paraît convenable d'en reproduire quelques-uns :

Arrêté des représentants Milhaud et Guyardin, en vertu duquel tous les banquiers, agents de change, notaires et tous autres ayant des relations dans les pays avec lesquels nous sommes en guerre, seront sur-le-champ mis en état d'arrestation, leurs papiers et numéraire saisis et inventoriés.

Arrêté par lequel l'Université, la bonne vieille Université de Strasbourg, et toute l'instruction publique, sont déclarées fédéralistes. Les professeurs, régents, maîtres d'école, instituteurs publics et particuliers, même ceux qui ont obtenu un certificat de civisme, seront privés de leur emploi et séquestrés.

Arrêté qui ordonne la fermeture de la bibliothèque publique, et sa transformation en un magasin de fourrages.

Arrêté philanthropique et laconique de Saint-Just et Lebas :

« Dix mille hommes sont nuds pieds dans l'armée. Il faut que vous déchaussiez tous les aristocrates de Strasbourg dans la journée, et que demain à dix heures du matin, les dix mille paires de souliers soient en marche pour le quartier-général. »

Autre arrêté pour faire pendant au précédent :

« Tous les manteaux des citoyens de la ville de Strasbourg sont mis en réquisition, et devront être

rendus demain soir dans les magasins de la République. »

Troisième arrêté, où l'on voit encore plus clairement les sentiments d'humanité des représentants :

« La municipalité de Strasbourg tiendra deux mille lits prêts dans les vingt-quatre heures chez les riches de Strasbourg pour être délivrés aux soldats. Ils y seront soignés avec le respect dû à la vertu et aux défenseurs de la liberté. »

En même temps, il était enjoint à la municipalité de Strasbourg d'exciter le zèle de tous les citoyens pour fournir à ces mêmes défenseurs de la liberté des habits, des chaussures, des chapeaux, et de rendre compte, le lendemain, des mesures qu'elle aura prises, et des résultats qu'elle aura obtenus.

La chronique dit que l'armée du Rhin a très-peu profité de ces réquisitions, que la plupart des milliers de chaussures et de vêtements enlevés aux aristocrates, a été gaspillée ou a pourri dans les magasins.

Mais voici un petit arrêté qui devait être plus fructueux :

Quatre lignes, rien de plus, qui imposent aux riches de Strasbourg une contribution de neuf millions à payer dans les vingt-quatre heures en bons billets ou en numéraire, et non pas en assignats démonétisés.

Il n'y avait plus de riches à Strasbourg. La ces-

sation du commerce, les amendes, les réquisitions et les confiscations avaient en grande partie ruiné les maisons les plus opulentes, et les neuf millions n'avaient pu être immédiatement versés dans la caisse de la République, selon le magnanime désir de Saint-Just et Lebas.

Quelques jours après, un nouvel arrêté placardé sur tous les murs, et dans lequel il est dit que tous ceux qui n'auront pas acquitté, dans les vingt-quatre heures, leur part de contribution, seront, le lendemain, exposés pendant trois heures, sur l'échafaud de la guillotine, et ensuite subiront, pour chaque jour de délai, un mois de prison.

Ils menaient rondement les affaires, ces actifs représentants. Ils connaissaient le prix du temps, et ils le ménageaient, comme on peut le voir, par les décrets que nous venons de citer, et par cette circulaire assez expressive :

« Dix lignes suffisent, et au delà, pour chaque objet d'une pétition. Ceux qui en écriront davantage seront suspectés de vouloir mettre des longueurs à la Révolution. »

Des hommes qui se dévouaient ainsi au salut de la patrie, avaient bien le droit de se reposer un peu de leurs fatigues, et de se récréer par un joyeux banquet.

Des lettres, publiées dans le livre bleu, nous font voir qu'ils s'accordaient cette satisfaction.

C'est leur secrétaire, Garnier, qui est chargé de remplir leur cellier, lequel se vide si promptement, que le vigilant Garnier est exposé à de graves reproches.

Un jour il écrit : « Citoyen, envoie-nous vite du vin étranger. On est à table, et on crie contre toi de ce que tu n'as pas fait la commission que t'a donné le maire. »

Et une autre fois : « Nous n'avons plus de vin de dessert, et il paraît que nous allons avoir tous les jours beaucoup de monde ; voudrais-tu donner des ordres en conséquence. »

« Beaucoup de Chifre. »

Garnier voulait probablement dire : « Beaucoup de Chypre. » Mais il n'était pas tenu de connaître, comme un aristocrate, l'orthographe de l'ancien royaume des Lusignan.

De temps à autre, les représentants réveillaient le souci de l'idée révolutionnaire par des épîtres comme celle-ci :

« Nous savons qu'il existe des milliers de suspects. Il devient plus instant de jour en jour de les arrêter. Hâtez-vous donc de les reconnaître. Nous désirons savoir, dans la journée, les noms de tous les gens suspects de Strasbourg. »

Les représentants venaient d'adresser cette lettre aux magistrats de la ville, lorsque Franz et Alete arrivèrent.

Dès le matin, ils étaient partis de Kehl à pied, laissant leur petite valise à la garde d'un voiturier qui devait, dans la journée, la leur remettre à l'hôtel du *Corbeau*.

Le moment n'était pas favorable. A peine avaient-ils posé le pied sur la terre d'Alsace qu'ils furent arrêtés par des soldats, et conduits au corps-de-garde.

Là, ils se trouvèrent en face d'un homme d'une encolure épaisse, d'une figure grossière, salement vêtu, et lourdement coiffé d'un bonnet rouge au bout duquel s'étalait une large cocarde tricolore.

Cet homme, dont nous ne pouvons essayer de reproduire, dans sa crudité, le trivial langage, faisait, ce jour-là, l'office de commissaire au bord du Rhin.

Pour se soulager dans ses graves fonctions, il fumait une énorme pipe et buvait de la bière. Il daigna interroger les deux voyageurs.

« Connais-tu quelqu'un à Strasbourg? demanda-t-il à Franz.

— Oui, répondit vivement le naïf musicien. Nous avons l'honneur de connaître M. Diétrich.

— Lequel?

— Frédéric.

— Ah! vous avez l'honneur de connaître M. Frédéric Diétrich, reprit le commissaire avec une

étrange expression d'ironie, et comment l'avez-vous connu ?

— En venant ici, il y a une douzaine d'années, nous avions une lettre de recommandation pour lui.

— Et alors, naturellement, vous avez dîné chez lui ?

— Oui.

— Il aimait à recevoir, et il était fort agréable.

— Extrêmement.

— Savant, beau parleur, bon musicien.

— Oui, et d'une politesse exquise.

— Et toi, citoyenne, tu as sans doute, à l'égard de Frédéric Diétrich, les mêmes sentiments que ton mari ? »

Alete avait remarqué le ton singulier du commissaire dans cet interrogatoire. Sans savoir pourquoi, elle en était inquiète, et elle répondit avec réserve :

« Je suis reconnaissante de la bonté que M. Diétrich a eue de nous recevoir. »

« La femme, murmura le commissaire, est plus fûtée que le mari. Mais on la fera aussi parler. Bonne aventure. Je la raconterai ce soir au club des jacobins, et Schneider sera content. »

« Ah ! mes petits agneaux, reprit-il à haute voix, vous avez eu tant d'agrément dans la maison de Diétrich ! Bien ! très-bien ! Je ne vous demande pas

quelles relations il a eues avec vous depuis douze ans et quelle mission vous allez maintenant remplir près de lui?

— Mais, répliqua Alete dont ces mots accroissaient l'inquiétude, nous n'avons eu depuis douze ans aucun rapport avec M. Ditrich, et nous ne sommes nullement envoyés près de lui.

— C'est bon, ma petite mère. Tu parles plus souvent qu'à ton tour. Attends un peu. D'autres que moi t'interrogeront. »

Puis se tournant vers la porte du corps de garde:

« Caporal Pfeiffe, » s'écria-t-il.

A cet appel, on vit apparaître un grand homme maigre qui, à en juger par le délabrement de son costume, ne devait pas avoir eu une grande part à la grande distribution des habits et des chaussures enlevés aux riches de Strasbourg, par ordre des représentants. Deux gallons en laine, cousus au bout des manches de sa carmagnole; indiquaient cependant son grade, et un sabre sans fourreau pendait à sa ceinture.

« Présent! citoyen Jung, dit-il en portant militairement la main à son bonnet.

— Tu vas, dit Jung, prendre avec toi trois hommes et conduire ces étrangers près de l'accusateur public.

Tu lui raconteras que c'est moi qui les ai interrogés, et qui ai découvert que c'étaient des amis, des

affidés de Diétrich. Écoute, ajouta-t-il en le tirant à l'écart et en lui parlant à voix basse, tu lui apprendras aussi que ces deux individus que je regarde comme des envoyés de Coblentz, ont passé près du poste voisin du nôtre sans être arrêtés. C'est Bergman, le carrossier, qui commande ce poste, et je me défie de lui. Ces gens qui ont travaillé autrefois pour les aristocrates.... Mais ils auront beau prendre le masque du patriotisme, ils n'échapperont pas au regard pénétrant des vrais républicains. Va, Pfeiffe, acquitte-toi ponctuellement de ta commission, et quand tu seras de retour, tu diras avec moi deux mots à un tonnelet de bière qui m'a été ce matin envoyé par un bon brasseur, un pur citoyen.

— Merci ! dit Pfeiffe. Je vais et je reviens.

— A propos, reprit Jung, si Schneider trouvait cette petite femme gentille.... et si par hasard.... Tu m'entends. Tu n'aurais pas l'air de t'en apercevoir. Ce sont des idées à lui. Nous n'avons pas à nous en occuper.... Fameux homme du reste.... Un langage irrésistible, et un véritable sans-culotte.

— Suffit ! répliqua le caporal, en clignant l'œil pour se donner un air rusé. C'est vrai qu'elle n'est pas mal, cette petite Allemande, et le citoyen Schneider s'y connaît. Mais c'est son affaire. Allons, marche, » dit-il en poussant devant lui Franz et Alete.

Tous deux se regardèrent tristement, ne comprenant point pourquoi on les empêchait de continuer librement leur route, et pourquoi on les envoyait devant l'accusateur public, en les signalant comme des amis de Diétrich.

Ils ignoraient que Déitrich, qu'ils avaient connu si opulent et si honoré, était proscrit par la Révolution à laquelle il s'était voué, et qu'il désirait seulement voir contenue dans les limites d'une sage liberté. La grande majorité des habitants de Strasbourg et de l'Alsace partageaient ses idées de modération. Mais les jacobins ne pouvaient lui pardonner les tentatives qu'il avait faites pour réprimer leurs excès; les prêtres assermentés, l'évêque en tête, l'accusaient de ne pas les avoir assez résolument défendus contre les attaques des catholiques, et Schneider, dont il avait été l'un des meilleurs protecteurs, Schneider, jaloux de sa haute situation, avait résolu de le renverser.

Ne pouvant le dépopulariser dans une ville qui, en toute occasion, lui témoignait la plus grande estime et la plus entière confiance, ses ennemis le calomniaient à Paris avec tant d'audace et de ténacité que Diétrich fut sommé de comparaître à la barre de l'Assemblée nationale pour se justifier des accusations portées contre lui. Il ne crut pas devoir se rendre immédiatement à cet appel. Il se retira d'abord dans son château de Jagerthal, puis en

Suisse, bien décidé, disait-il, à obéir à la sommation de l'Assemblée, dès qu'il jugerait l'effervescence de ses persécuteurs un peu apaisée.

Quelques mois après, en effet, il allait à Huningue se remettre lui-même entre les mains du commissaire civil, qui le faisait aussitôt conduire à Paris.

A la suite d'un violent débat, la Convention le renvoya à Strasbourg, pour y être définitivement jugé. Les marques d'affection et de dévouement qu'il reçut dans cette ville où il avait rempli les fonctions de commissaire du roi et celles de maire, où on le ramenait prisonnier, effrayèrent ses adversaires. Évidemment c'en était fait de leurs espérances s'ils le laissaient au milieu d'une population qui lui montrait tant de sympathies. Jamais on n'oserait le condamner.

A l'aide de leurs bons amis les Jacobins de Paris, ils obtinrent un nouveau décret de la Convention en vertu duquel Dietrich devait être transféré et jugé à Besançon. Il était accusé d'avoir eu avec Lafayette une entrevue secrète à Phalsbourg et d'avoir conspiré pour livrer l'Alsace aux armées ennemies. Il fut acquitté. Tout était donc fini. Il allait être remis en liberté. Non pas. Les vaillants patriotes de 1793 ne lâchaient point ainsi leur proie. Après le verdict du tribunal de Besançon, Diétrich, en raison du séjour qu'il avait fait en Suisse, fut remis

en jugement comme émigré, ramené à Paris par l'ordre du Comité de salut public, et enfermé à l'Abbaye.

Au mois de décembre, il comparut devant le tribunal révolutionnaire et fut condamné à mort pour avoir, disait Fouquier-Tinville, « entretenu des manœuvres et intelligences avec les ennemis intérieurs et extérieurs de la république. »

Si, dans leur existence solitaire, Alete et Franz n'avaient point appris le fatal sort de cet homme distingué dont ils gardaient un si bon souvenir; s'ils ignoraient aussi la plupart des terribles drames de la révolution, ils ne pouvaient, en entrant à Strasbourg, méconnaître un des rapides effets de cette révolution.

Ils avaient vu Strasbourg dans son état de vieille ville libre, conservant, sous le royal gouvernement de France, la plupart de ses anciens priviléges et de ses anciennes institutions.

Ils avaient fait de curieuses excursions dans des rues étroites, tortueuses, où s'élevaient et où s'élèvent encore des maisons construites dans le style germanique du moyen âge, comme celles d'Augsbourg et de Nuremberg.

Dans le peu de temps qu'ils avaient passé là, ils s'étaient sentis très-portés à aimer cette population alsacienne, honnête, intelligente, religieuse, calme, un peu flegmatique en apparence, mais forte et

résolue, prompte à s'égayer, et, en certaines occasions, facilement inflammable.

Ils se plaisaient à regarder les paysans à cheval, avec leurs larges chapeaux, leurs longues redingotes à boutons de métal, et leurs gilets brodés, conduisant majestueusement des voitures chargées de denrées.

Ils se plaisaient à regarder les belles jeunes filles du peuple de Strasbourg et des environs, avec leurs nattes touffues de cheveux, leur nœud de rubans posé sur la tête, comme une aile de papillon, ou leur toque enrichie d'ornements en or et en argent. Quelquefois ils s'arrêtaient surpris à la porte d'un cabaret rustique ou d'un atelier. Des paysans, des ouvriers étaient là, qui, sans avoir jamais appris une note de musique, chantaient en chœur dans la perfection.

Les voilà revenus dans cette noble capitale de l'Alsace. Quel changement ! Comme elle est sombre et triste cette ville qu'ils ont vue dans son mélange de mœurs françaises et de mœurs allemandes, si riante et si animée. Un grand nombre de ses maisons et de ses boutiques sont fermées ; d'autres entr'ouvertes avec une sorte de crainte. Les marchés sont déserts. Les paysans appauvris par la dépréciation des assignats, ou effrayés par la loi du maximum, ne peuvent plus, ou n'osent plus rien vendre. Les jeunes filles se sont dépouillées de

leurs parures pour obéir à la proclamation des représentants qui les engagent à en faire honneur à la patrie[1]. Les bourgeois, qu'un devoir rigoureux oblige à sortir de chez eux, s'en vont la tête baissée, sans se détourner de leur but, sans aborder le parent ou l'ami qu'ils rencontrent dans la rue; c'est le règne de la liberté. Quelques séides fanatiques de ce nouveau règne apparaissent avec de grandes écharpes tricolores et de grands sabres, dans un état de surexcitation désordonnée et de farouche orgueil. La plupart des physionomies ont une impression d'inquiétude, d'effroi, d'abattement.

Çà et là le roulement des tambours, le cliquetis des armes, le pas lourd d'une légion de gardes nationaux ou de soldats. C'est là le seul bruit qu'on entend dans cette grande cité, frappée tout entière d'une morne stupeur.

Les cloches même ne sonnent plus. La République n'a pu laisser cette consolation à ses victimes. Elle a proscrit ces saintes voix aériennes qui accompagnaient l'homme dans le cours de sa vie, le saluaient à sa naissance, carillonnaient à son mariage, et pleuraient à sa mort.

1. Proclamation de Saint-Just et Lebas : « Les citoyennes de Strasbourg sont invitées à quitter les modes allemandes, puisque leur cœur est français. » La vente de l'or et de l'argent de ces parures produisit la somme de 12,954 livres, un petit appoint aux réquisitions de vêtements et à l'impôt de 9 millions.

Alete et Franz faisaient silencieusement ces remarques en cheminant au milieu de leur escorte.

En un autre temps, on n'aurait pu voir ce jeune homme et cette jeune femme sans être frappé de leur situation, et sans se demander quel crime ils avaient pu commettre pour être ainsi gardés.

Mais depuis deux ans, la population de Strasbourg en avait vu bien d'autres. L'arrestation des plus honnêtes gens ne pouvait plus la surprendre, et la pitié était émoussée, ou tout au moins rigidement contenue. Si on l'éprouvait encore, on la réprimait avec soin, comme une manifestation dangereuse.

Et le caporal Pfeiffe n'avait pas du tout l'air communicatif. Il marchait fièrement comme un homme qui a le sentiment de sa supériorité. Il avait sa raison d'être fier. Jung le traitait familièrement, Jung le savetier, qui fut une des puissances de Strasbourg; Clavel, le juge, l'emmenait quelquefois avec lui quand il allait, selon sa joviale expression, battre monnaie, c'est-à-dire imposer des amendes pour le bien de la République à des bourgeois ou à des marchands, et Schneider, le grand Schneider, avait dit un jour : « Pfeiffe, je crois qu'on peut se fier à toi. » A quoi Pfeiffe avait répondu par un jurement des mieux accentués.

Sans daigner une seule fois, le long de la route, adresser la parole à ses captifs, le caporal les con-

duisit à la maison où Schneider daignait recevoir ses clients et accorder parfois des audiences. Il y avait là, dans une grande antichambre, une trentaine de pauvres gens qui aspiraient à obtenir un instant d'entretien avec le Fouquier-Tinville de Strasbourg. Les uns, dans l'affliction de leur cœur, venaient implorer sa pitié pour un détenu; d'autres, accusés d'incivisme ou de fédéralisme, désiraient se justifier d'une si grave inculpation; d'autres enfin, condamnés à payer immédiatement une somme considérable pour quelque prétendu délit, venaient solliciter un allégement à cet arrêt, ou tout au moins un délai pour s'acquitter. Parmi ces pétitionnaires, plus d'un songeait intérieurement au temps passé, et se souvenait de la bienveillante justice, de la paternelle autorité du préteur royal et de l'ammeister. Maintenant on devait appeler cela le règne du tyran et se réjouir des bienfaits de la République.

Schneider était dans ce moment fort occupé. Il travaillait dans son cabinet avec son compère Clavel, à composer une nouvelle liste de suspects pour montrer son zèle à ses supérieurs Saint-Just et Lebas. Tandis qu'il accomplissait une si belle tâche, il ne pouvait recevoir personne. Mais Pfeiffe avait une mission importante à remplir. Il laissa dans l'antichambre Alete et Franz sous la surveillance de ses trois soldats, et entra dans le cabinet où deux

ignobles aventuriers disposaient en cet instant du sort des plus honnêtes citoyens.

« Que veux-tu? demanda Schneider d'un ton brusque.

— J'amène deux étrangers qui ont été arrêtés à notre poste du Rhin, interrogés par Jung, et qui sont des amis de Diétrich.

— Des amis de Diétrich! répéta-t-il en frémissant. Nous leur dirons deux mots quelque jour!

« Maintenant en prison, tout de suite en prison!

— Dans laquelle?

— Dans une des tours des Ponts-Couverts.

— Tous deux! le mari et la femme!

— Il y a une femme?

— Oui. »

Schneider réfléchit, puis dit:

« Il y en a déjà tant de ces femmes qui criaillent, qui gémissent, qui nous fatiguent par leurs lamentations, et qui excitent la pitié d'un tas d'imbéciles. Il y en a dans toutes nos prisons, et l'on accuse la République de cruauté, et il en coûte cher à la République pour nourrir toutes ces écervelées. Décidément conduis le mari seulement aux Ponts-Couverts, et laisse aller la femme où elle voudra, au diable, si cela lui fait plaisir. Qu'en penses-tu, Clavel?

— Je pense, répliqua le complaisant séide, que le citoyen Schneider a toujours raison.

— Va donc, dit Schneider, coffrer cet homme. »

Puis, tout d'un coup, quittant la plume que déjà il avait reprise pour inscrire un nom de plus dans ses catégories de suspects, et regardant finement le caporal :

« Eh ! lui demanda-t-il, toi qui es un vieux renard, comment est-elle cette femme?

— Jeune.

— Et jolie ?

— Un petit nez en l'air, les yeux bleus, des cheveux blonds, de bonnes joues, la taille fine, tout cela ma foi assez joli.

— Peste ! tu t'entends à faire un signalement. Tu mériterais d'être employé au bureau des passeports, et j'ai envie d'aller examiner moi-même.... Mais non, il faut finir cette besogne. Le devoir de patriote avant tout. Va et retourne près de Jung, et recommande-lui de ne pas manquer de venir ce soir au club. Nous devons avoir une séance importante.

— C'est convenu. Mais l'ordre d'incarcération?

— Ah! c'est vrai.... Il faut encore un brinborion de papier, une de ces vieilles formalités. »

Et prenant sur sa table un bulletin imprimé, en tête duquel étaient inscrits ces mots sacramentels de la révolution : « Liberté, égalité, fraternité, » le fraternel accusateur public y griffonna son nom, et le remit à Pfeiffe, qui fit, selon sa coutume, le salut militaire et sortit.

« En route ! dit-il en rejoignant ses captifs, qui se tenaient timidement assis sur une banquette avec leurs gardiens.

— Dieu soit béni ! murmura Franz, nous pouvons donc continuer notre voyage.

— Pas du tout comme tu le supposes, mon garçon, repartit Pfeiffe d'un ton goguenard. La République charitable pense que tu as besoin de repos et te donne, dans sa générostté, le logement et les vivres.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que je vais te faire ouvrir la porte d'une bonne et solide prison.

— D'une prison ! s'écria Alete ; est-il possible? Non. C'est une cruelle plaisanterie.... La prison ! non !... Pour être enfermé en prison, il faut avoir commis quelque crime, et tous ceux qui nous connaissent pourront bien affirmer, sur l'honneur....

— Ta, ta, ta, ne parlez point tant, ma petite dame. Le citoyen Schneider en sait long, et ce qu'il décide est bien décidé. D'ailleurs, vous n'avez pas à vous plaindre; vous êtes libre. C'est votre mari seulement que je dois conduire en prison.

— Mon mari sans moi ! Jamais ! s'écria Alete en se jetant dans les bras de Franz et le serrant avec force, comme pour défier tous les caporaux et tous les soldats de l'en détacher.

— Calmez-vous, ma chère Alete, dit doucement

Franz. Il y a là certainement quelque erreur, quelque confusion de noms, je ne sais quoi enfin qui sera bientôt éclairci. Je vais voir M. Schneider.

— On ne voit pas ainsi l'accusateur public, dit Pfeiffe. Tous ces gens ici réunis désirent arriver jusqu'à lui et n'y arriveront probablement pas aujourd'hui. Suis-moi donc sans plus de retard. L'ordre qui te concerne est formel, et il faut que je l'exécute.

— Eh ! quoi, sans aucune enquête, reprit Franz, ni aucun examen, sans être entendu, sans savoir même de quel méfait il est accusé, et quel est son accusateur, un étranger inoffensif qui ne s'est jamais immiscé en rien dans les affaires de la France, peut être arrêté et emprisonné par la volonté d'un juge invisible?

— Oh! Dieu de miséricorde, dit Alete, dans quel pays sommes-nous venus! »

Et ses larmes éclatèrent avec des sanglots.

Puis tout d'un coup s'élançant vers la porte du cabinet :

« C'est moi, s'écria-t-elle, qui lui parlerai, à ce Schneider, et nous verrons s'il ose....

Pfeiffe la retint par le bras. Avec tous ses airs de bravade, il n'était pas si dur qu'il affectait de le paraître. En voyant les pleurs ruisseler sur l'innocent visage d'Alete, il se sentit ému, et lui dit à voix basse :

« Taisez-vous, ne cherchez pas à voir Schneider. Je vous en prie.... Si vous saviez!... »

Au ton attendri avec lequel il prononça ces paroles, Alete fut convaincue que réellement il voulait lui rendre service, et sans deviner à quel péril elle s'exposait en allant plus loin, elle s'arrêta.

Au même instant, une vieille femme vêtue de noir, qui était parmi les suppliants, s'avança vers elle et lui dit poliment : « Madame, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous ; mais vous êtes malheureuse, je le suis aussi. C'est là ce qui m'encourage à m'approcher de vous, et, ne pouvant rien faire de plus pour vous aider dans votre infortune, je voudrais au moins vous donner un bon conseil.

« Vous êtes désolée qu'on vous sépare de votre mari, je le crois bien ; et vous aimeriez mieux le suivre en prison. Cela se conçoit. Mais permettez-moi de vous faire observer qu'en restant libre, vous lui serez peut-être plus utile que si vous étiez incarcérée avec lui.

« J'en parle d'après ma propre expérience. Mon mari et mon fils cadet sont enfermés au séminaire, parce que mon fils aîné, qui parcourait l'Allemagne pour ses affaires, est inscrit au nombre des émigrés. Je demandais aussi à être enfermée avec eux, et à présent je reconnais que si on m'avait accordé cette grâce, je n'aurais pu pourvoir à leurs besoins

matériels comme je l'ai fait, et je ne pourrais venir ici solliciter un adoucissement à leur situation. J'espère, madame, que vous ne souffrirez pas si longtemps que moi; mais en attendant que votre mari soit remis en liberté, tâchez d'obtenir la permission de le voir chaque jour.

— Merci madame, dit Alete en prenant les mains de la vieille dame, et en les serrant dans les siennes; merci pour votre témoignage d'intérêt et votre conseil; je tâcherai d'en profiter. En venant ici, je ne m'attendais pas à cette cruelle épreuve; mais si c'est la volonté de Dieu, je m'y résigne, et j'ai confiance en sa bonté.

— Très-bien, murmura Pfeiffe, qui autrefois avait entendu sa mère exprimer de pareils sentiments de résignation. Et vous aussi, madame Schwarz, vous avez bien parlé. Si je puis vous rendre un jour quelque service, je le ferai volontiers. Et maintenant, ajouta-t-il en posant sa main sur l'épaule de Franz, partons promptement. »

Le caporal avait peur que Schneider ne sortît de son cabinet et ne le trouvât encore dans l'antichambre avec le prisonnier. Il n'admettait plus les effusions du cœur, le moine défroqué qui dans son cloître d'Allemagne composait des poésies galantes. Quand il donnait un ordre, il voulait être immédiatement obéi, et avec sa grosse figure qui avait eu jadis un caractère de bonhomie et de joyeuse

sensualité, qui peu à peu avait pris une expression farouche, il répandait autour de lui l'effroi.

La plupart de ceux qui l'attendaient ce jour-là dans l'antichambre avaient été touchés de la douleur d'Alete et de Franz, et ils étaient restés immobiles à leur place, craignant que Schneider ne les surprît à l'improviste causant avec des étrangers qu'il rangeait au nombre des suspects. Seule, Mme Schwarz avait osé se rapprocher de la jeune femme.

C'était le temps de la Terreur, et l'Alsace qui, au commencement de la Révolution, avait manifesté un si vif attachement pour le principe monarchique et pour la religion, l'Alsace qui, jusqu'à la veille du 10 août, demandait encore le maintien d'une royauté constitutionnelle, l'Alsace, qui défendit avec tant d'ardeur ses curés catholiques et se souleva avec tant de violence contre les prêtres assermentés qu'une guerre religieuse faillit éclater dans cette province comme en Vendée, l'Alsace avait fini par être subjuguée, atterrée, comme les autres départements, comme Paris.

Et à Paris, rapporte Mercier, la terreur était telle que, si on avait dit à un particulier : « A telle heure demain la charrette passera devant ta maison ; tu descendras et tu t'y placeras, il l'aurait fait. »

Franz, renonçant à toute résistance et, pour le

moment, à toute réclamation, sortit avec les soldats. Alete se mit à côté de lui.

« Je ne vous quitterai au moins, dit-elle, qu'à la dernière extrémité. Je verrai la prison où vous devez entrer, et je tâcherai d'y entrer chaque jour jusqu'à ce que vous en sortiez. »

Ils traversèrent un des vieux quartiers de Strasbourg et arrivèrent en face de quatre grandes tours massives, carrées, d'une architecture toute primitive et d'un aspect lugubre. Jadis elles tenaient aux fortifications de la ville et protégeaient un de ces anciens ponts couverts, semblables à ceux qu'on voit encore dans quelques cantons de la Suisse.

Comme l'œil vigilant des patriotes, des commissaires, des juges, des représentants épiait sans cesse, sous leur masque hypocrite, les ennemis de la Révolution : fédéralistes, feuillants, brissotins, et les accapareurs et les scélérats qui cachaient leurs marchandises plutôt que de les vendre au taux fixé par le maximum, et les partisans de Diétrich, autre classe de criminels, appartenant particulièrement au Bas-Rhin ; comme on découvrait journellement dans ces diverses catégories de nouveaux suspects, il fallait bien augmenter le nombre des maisons de détention. Les petites geôles qui existaient du temps de la royauté ne pouvaient plus suffire à la justice de la République. On avait donc entassé une quantité de prisonniers dans une partie des vieux murs

des ponts couverts, dans les bâtiments du séminaire et dans un autre édifice qu'on appelait le *Jungfraukuss* (le baiser de la jeune fille). C'était là qu'on enfermait les malheureux destinés à être bientôt conduits à la guillotine.

Arrivé au pied d'une des tours où Schneider l'envoyait, le caporal s'arrêta devant une porte basse et frappa. Sur le seuil apparut un homme d'une stature colossale et d'une figure hideuse.

« Eh! Stock, dit Pfeiffe, y a-t-il encore de la place?

— Toujours, grommela le formidable geôlier, qui ne faisait pas de longues phrases. Ce petit monsieur, ajouta-t-il en désignant du doigt Franz?

— Oui.

— Et cette femmelette?

— Non.

— L'ordre. »

Pfeiffe lui remit le bulletin signé de Schneider.

Stock fit un nouveau signe.

Pfeiffe poussa Franz en avant. Alete voulait le suivre.

« Une permission? demanda Stock.

— Je ne l'ai pas encore, répondit Alete, mais je l'aurai. A présent, laissez-moi entrer seulement une minute. »

Stock étendit en travers de la porte un bras pareil à une poutrelle.

« Pas de permission, murmura-t-il, pas d'entrée.

— Eh bien! à revoir, Franz, dit la douce affligée, à revoir bientôt, j'espère. »

Franz la serra sur son cœur dans une sorte d'étreinte convulsive, puis disparut avec les soldats. La porte se referma. Alete était sur le seuil, baignée de larmes, éperdue.

Quelques instants encore, elle resta là, ne sachant que faire, et songeant que peut-être Franz lui apparaîtrait à une fenêtre. Mais en levant les yeux elle vit que dans l'épaisseur des murs de cette tour il n'y avait point de fenêtres, seulement quelques meurtrières, et tout en haut quelques petites lucarnes.

« Malheureux Franz! dit-elle, on ne lui laisse pas même la lumière du ciel. Ah! j'ai tort de m'abandonner à ma douleur. Il faut que j'aille au plus vite chercher un moyen de le voir dans sa prison, de le soulager et de le faire sortir. »

En parlant ainsi, elle promenait ses regards autour d'elle, et soudain il lui sembla qu'elle était déjà venue dans ce quartier, et peu à peu elle se rappela qu'il y avait tout près de là un couvent d'Ursulines, qu'elle avait visité à son premier voyage, et où on l'avait accueillie de la façon la plus amicale.

« Voilà, se dit-elle, où je dois aller. Ces bonnes

sœurs prendront pitié de moi. Elles me donneront des conseils, elles me protégeront peut-être. »

Alete se met en marche, non sans avoir encore tristement regardé le donjon où est enfermé son cher Franz; elle va, elle reconnaît la rue par laquelle autrefois elle a passé. Au bout de cette rue est le couvent : le voilà, en effet, mais non plus tel qu'elle l'a vu ; le voilà, dépeuplé, délabré, saccagé, les barreaux des fenêtres descellés, les vitres brisées, et au-dessus de la porte on lit cette inscription : *Propriété nationale à vendre.*

Il n'y a plus personne dans cette habitation vénérée. On n'y entend plus résonner les cloches, ni chanter les saintes hymnes qui attiraient dans son enceinte les âmes fidèles. Ses cloches ont été fondues, ses chapelles dévastées, la pluie y tombe par les toits crevassés, et leurs anciens ornements, et les trésors de leur tabernacle ont été profanés, gaspillés, vendus à l'enchère, ou jetés dans cet abîme qu'on appelle la caisse de la République.

Le règne de la liberté n'a pas permis à ces innocentes femmes de continuer les œuvres bénies auxquelles dès leur jeunesse elles s'étaient vouées, de rester ensemble pour prier. Il ne leur permet pas même de se livrer isolément, en secret, à leurs pratiques de dévotion. Dans le Haut-Rhin, on arrêta une vieille religieuse qui s'était fait, dans sa retraite, une sorte de petite chapelle où une lampe

brûlait devant une hostie. Pour cet acte de piété, le tribunal révolutionnaire la condamna à la déportation[1].

Alete contemple avec un serrement de cœur le désastre de cette sainte maison, et s'éloigne la tête baissée, cheminant au hasard, toute seule, pauvre étrangère, dans cette ville bouleversáe, ne sachant plus de quel côté se diriger.

« Ah ! l'église ! s'écrie-t-elle tout à coup en voyant devant elle la flèche de la cathédrale ; là, du moins, je trouverai un refuge ; là, j'invoquerai à genoux la miséricorde de Dieu. »

Raffermie par cette pensée, elle marche d'un pas plus rapide ; elle s'avance jusqu'à la porte du sublime édifice. Cette porte est aussi fermée. L'église n'est plus l'église, c'est le temple de la Raison. Ses autels ont été renversés, ses sanctuaires violés, ses richesses dilapidées. Des ouvriers perchés sur des échafaudages abattent à grands coups de marteau les statues de vierges, d'apôtres, de patriarches, chefs-d'œuvre d'art du moyen âge, noble et pieux héritage que tout un peuple se glorifiait de garder. Dans les clubs des jacobins, le frénétique Teterel a même fait la proposition de démolir cette flèche merveilleuse de la cathédrale, cette pyra-

1. *Histoire de la Révolution française dans le Haut-Rhin*, par M. Véron-Reville.

mide aérienne, cette gloire de l'Alsace, attendu, dit-il, que, par sa hauteur, elle blesse les principes d'égalité. Mais on a calculé qu'il en coûterait trop cher pour accomplir cet autre acte de vandalisme, et pour donner à cette tour sans pareille un caractère respectable, on l'a décorée du signe de la liberté, on a mis à sa sommité un bonnet rouge.

Alete s'éloigne de cette scène honteuse avec un sentiment d'horreur, et machinalement traverse la place de la Cathédrale et celle du Marché. Elle est fatiguée, cependant. Elle est venue de Kehl à pied, et dès le matin elle n'a rien mangé. Mais pour la première fois de sa vie elle se trouve seule, elle ne peut se résoudre à entrer dans l'hôtel où elle devait loger avec son mari.

Dans le trouble de son esprit elle oubliait une excellente femme avec qui elle avait eu les meilleurs rapports à son premier voyage, une femme de Fribourg, mariée avec un Strasbourgeois qui occupait un petit emploi dans les bureaux du préteur. Elle fera encore un essai de ce côté-là, et, si elle trouve cette porte close, il faudra bien qu'elle se décide à se procurer un gîte dans quelque auberge.

Deux hommes passent à côté d'elle, l'un d'eux gesticulant vivement et parlant à haute voix avec une extrême animation ; l'autre l'écoutant d'un air humble et docile.

« Oui, dit le premier, il faut que toute la cama-

rilla royale soit traduite devant le tribunal des baïonnettes. Il faut qu'un tribunal inexorable soit établi contre chaque ennemi de la République, effronté ou lâche que doivent juger des hommes fermes et justes, comme la nature éternelle, sans crainte et sans faiblesse. Il faut qu'ils soient placés comme l'ange à l'entrée du nouveau paradis pour abatre tout ce qui résiste à la loi[1]. »

Un instant après, le farouche tribun ajoute :

« Faites la réquisition des blés, et qu'elles tombent les têtes de ceux qui s'y refusent ou l'entravent, ou qui sont retardaires, seraient-ils même nos meilleurs amis, notre Dieu lui-même, abattez-lui la tête. Mais notre Dieu n'est point un agioteur, ni un prêtre, ni un ci-devant. Notre Dieu est un Dieu sans-culotte[2]. »

C'est Schneider qui expose ainsi quelques-uns de ses principes à son servile satellite Clavel.

« Oh ciel! murmure Alete, dans quel monde suis-je venu? Dans quel gouffre suis-je tombée? »

Les deux jacobins entrent dans la maison où est leur club. Alete continue son chemin, puis s'arrête avec une pénible appréhension devant la demeure qu'elle a cherchée.

Cette demeure paraît désere. On n'y entend pas

1. Fragment d'un discours de Schneider. Citation textuelle.

2. Fragment d'un écrit de Schneider. Citation textuelle, ainsi que toutes celles qu'on trouvera plus loin.

le moindre mouvement, et ses fenêtres et ses persiennes sont hermétiquement closes.

Cependant Alete frappe à la porte. Personne ne répond. Elle frappe de nouveau. Alors, par un petit guichet qu'elle n'avait pas remarqué, une femme dont elle ne peut distinguer les traits lui crie :

« Qui demandez-vous ?

— Mme Garten.

— Qui êtes-vous ?

— Mme Wagner, de Fribourg.

— Ah ! vraiment ! attendez une minute. »

Une clef grince dans la serrure. La porte du logis s'entr'ouvre et se referme dès que la fluette voyageuse est entrée.

C'est Mme Garten qui prend elle-même Alete par la main, qui l'aide à monter l'escalier et la conduit à travers une chambre sombre jusque dans une autre chambre éclairée par une fenêtre ouverte sur une petite cour où brille la lumière du soleil. Là, elle la fait asseoir dans un fauteuil, et se tenant debout devant elle, et la regardant avec de bons yeux un peu vieillis, mais dans lesquels rayonne, à travers des cils gris, le lumineux éclat d'une franche et sympathique pensée, elle lui dit :

« C'est bien vous. Ces longues années ne vous ont point changée. Je me souviens du temps où vous êtes venue ici pour la première fois. Quel bon temps ! Hélas ! j'ai souvent parlé de vous avec mon

mari, mon fidèle Louis qui vous avait prise comme moi en affection, et nous pensions que vous reviendriez, et plus d'une fois aussi, nous avons formé le projet d'aller vous rendre visite à Fribourg. Ma chère ville de Fribourg. Je n'y ai plus aucun parent. Mais ses belles rues où coulent de si jolis ruisseaux, et ses collines où ses vignes reverdissent sous les rameaux fleuris de l'acacia, et la vallée de la Dreisam, et les sapins du Schwarzwald! avant de mourir, je voudrais bien revoir tout cela.

« Enfin vous voilà, vous qui me rappelez ces souvenirs, quel bonheur aux jours où nous vivons, de contempler à son aise une douce et honnête physionomie comme la vôtre. Mais vous êtes seule? Et votre mari, où est-il donc?

« Et je m'aperçois que vous avez la figure pâle et l'air fatigué. Vous avez besoin de prendre quelque chose. Restez là, je vais revenir. »

Sans attendre une réponse, Mme Garten, alerte et vive malgré sa vieillesse, va fureter dans une armoire, en tire des biscuits, un verre, une bouteille, range le tout sur une table, et dit à Alete :

« Tenez, ma petite, voilà du vin de Ribeauvillé dont nous avions une bonne provision. Les jacobins ont fait une perquisition dans nos caves et nous ont presque tout enlevé, déclarant que c'était pour les défenseurs de la patrie et pour le service des hôpitaux. Je crois que ces défenseurs de la pa-

trie ont peu joui de ce qui a été extorqué en leur nom.

« Quant aux hôpitaux, ils sont dans un tel état de saleté, de désordre et de dénûment, que cela fait frémir. Ah ! les beaux discours des patriotes ne produisent pas les charitables idées de l'ancien temps, et les coquines qu'on paie pour chanter et danser aux fêtes patriotiques, en robes blanches avec des bonnets rouges, ne remplacent pas nos sœurs hospitalières.

« Buvez un peu de ce vin et mangez un biscuit en attendant le souper. J'espère que Louis ne tardera pas à rentrer. Le pauvre homme ! Imaginez, à son âge, obligé encore de faire son service dans la milice, et d'être de garde presque chaque jour.

« Mais je m'aperçois que je ne cesse de parler. Et vous, mon enfant, vous ne m'avez pas encore dit comment vous êtes ici, et où est votre mari ? »

Alete alors lui raconte ce qui lui est arrivé depuis son départ de Kehl, l'arrestation au corps-de-garde, la décision de Jung, la sentence de Schneider.

« Ah ! les brigands ! s'écrie Mme Garten. Ce que vous venez de m'apprendre ne m'étonne point. Ils sont incapables de faire une bonne action. Mais chaque fois qu'ils pourront commettre quelque iniquité, ils n'y manqueront pas. Ce Jung, cet ignoble savetier, sorti de la lie de la populace, et qui

est aujourd'hui un de nos maîtres! Ce Schneider, qui a été élevé par la charité du chapelain de son village, qui à vingt ans est entré dans un couvent de Franciscains!

« Oui, ma chère, tout le monde ici connaît bien son histoire, et il fait peur à tout le monde. »

C'est dans son cloître qu'il a pris son nom d'Euloge. Son vrai nom est Jean-Georges, et ses parents étaient de très-pauvres gens de Wipfeld, en Franconie.

« Avec sa nature vicieuse, il ne pouvait rester longtemps astreint à la règle de son ordre. Au lieu de jeûner, il buvait; au lieu de prier, il écrivait des poésies galantes; au lieu de lire des livres pieux, il recherchait ceux qui flattaient son esprit de révolte.

« Bientôt il se mit à prêcher, avec talent, dit-on, mais avec un tel dédain pour toutes les saintes doctrines qu'on était encore à cette époque habitué à respecter, qu'il souleva contre lui les plus vives protestations.

« Obligé de quitter Augsbourg où, par un de ses sermons, il avait produit un scandale, il ne put rester dans le Wurtemberg, où il enseignait en chaire, dit mon mari, les principes d'un homme très-dangereux qu'on appelle, je crois, J.-J. Rousseau. Il alla à Bonn, et s'y créa de nouvelles difficultés. Enfin, à la recommandation d'un savant

Allemand, le malheureux M. Diétrich l'invita à venir s'établir à Strasbourg.

« Il est ici depuis environ deux ans, et il a fait du chemin en deux ans. D'abord, il a été nommé professeur au séminaire catholique, puis vicaire général de l'archevêché. Il a naturellement prêté serment à la constitution du clergé; puis il a renié ses engagements, son culte, son Dieu, et il est devenu l'un des principaux meneurs du club des Jacobins, membre du conseil municipal de Strasbourg, accusateur public près le tribunal criminel et près le tribunal révolutionnaire.

« C'est sans doute l'un des êtres les plus infâmes qu'on puisse voir en ce temps d'infamie. Dès qu'il a eu quelque autorité, il s'en est servi pour faire proscrire son bienfaiteur, M. Diétrich, et le pouvoir dont il jouit maintenant, il l'emploie à satisfaire ses passions, ses haines, sa cupidité, ses besoins de débauche.

« Quel bonheur, ma chère petite, qu'il ne vous ait pas vue. Vous êtes belle et sage.... et lui.... Ah! le misérable! On m'a cité deux belles et vertueuses personnes comme vous qui ne voulaient pas écouter ses propositions. Il les a menacées de la guillotine.

« Mais quelle idée avez-vous eue de venir à présent en France. On ne part plus pour la France. On la fuit, si l'on peut, ou l'on s'y cache si l'on est

honnête. Il faut cependant que nous tâchions de remédier à votre malheur.

— Oh! s'écria Alete, d'abord la permission d'aller voir mon mari.

— J'espère que nous l'obtiendrons.

— Puis la liberté de ce pauvre innocent prisonnier.

— Ceci est plus difficile à obtenir. Très-difficile même. Les patriotes ont des serres de vautour. Quand ils ont pris le moindre agneau, ils ne peuvent se décider à le lâcher.

« Il y a maintenant dans les prisons de Strasbourg de bonnes gens enfermées pour des motifs qui vous feraient rire, si on pouvait rire de ces stupides iniquités, et d'autres qui ont été enlevés à leurs affaires, arrachés à leur famille sans qu'on sache pourquoi.

« Une visite domiciliaire faite tout à coup par un brutal agent, une vengeance secrète, une dénonciation intéressée, un caprice de Monnet, notre maire, ou de Schneider, ou d'un de ses conseillers, il n'en faut pas plus pour provoquer un arrêt implacable et ruiner toute une maison.

« Pourtant il est possible.... Je n'ose encore vous promettre positivement, mais avec des ménagements et notre bon vouloir.... Attendez, quand Louis sera rentré, nous en parlerons.

« Je vous dirai en confidence que nous avons,

dans cette horrible assemblée du club des Jacobins, un soutien secret, un certain Edelmann, qui est aussi une âme damnée de Schneider, et qui ne vaut guère mieux que ses affidés, si ce n'est qu'il se souvient d'un service que Louis lui a rendu autrefois, et désire, je crois, nous protéger.

« Jusqu'à présent, nous ne lui avons rien demandé, et nous n'avons échappé à aucun tribut : emprunt forcé, réquisition de linge, de vêtements, de vin et de provisions de toutes sortes, autres réquisitions non moins obligatoires sous le titre d'offrandes patriotiques.

« De plus, mon mari a été dépossédé de son emploi; de plus, nous avons perdu la meilleure part d'un héritage qui, en un autre temps....

« Mais j'ai peur, ma chère enfant, de vous fatiguer par le récit de nos misères, vous qui avez tant de pénibles anxiétés. C'est que c'est si bon de pouvoir ainsi causer à cœur ouvert quand on est si souvent forcé de se contenir.

— Je vous en prie, répliqua vivement Alete, racontez-moi tous vos événements et tous vos chagrins. Comment ne m'intéresserais-je pas à ce qui vous intéresse? Si vous saviez quelle horrible journée j'ai passée, quelle angoisse mortelle j'ai éprouvée quand il a fallu me séparer de Franz sur le seuil d'une affreuse prison, et quel découragement quand j'ai vu les désastres du couvent et de l'église où

j'espérais trouver une consolation. Un instant, faut-il l'avouer? j'ai été tentée de croire que la Providence elle-même m'abandonnait, et je me sentais le cœur serré comme dans un étau.

« Dieu soit loué! depuis que je suis ici, je respire. Je retrouve une affection, un appui, un espoir.

— Chère douce petite! puisse votre espoir se réaliser aussi complétement que je le souhaite! Quant à l'affection, soyez-en sûre, elle ne vous manquera pas. Vous êtes ma gentille compatriote. En vous voyant, je revis dans ma jeunesse, dans mes souvenirs de Fribourg. Je suis liée à vous par ces liens du sol natal qui constituent aussi une sorte de parenté, et si ce n'était un plaisir de cœur, ce serait un devoir pour moi de vous assister dans la ville où vous êtes si étrangère. Maintenant, puisque vous voulez bien écouter tous mes racontages, je vous dirai ce qui est encore un trait assez caractéristique de la situation actuelle de Strasbourg.

— Il y a trois ans, une tante de mon mari mourut, et nous légua une boutique de mercerie fort achalandée qu'elle tenait elle-même sous les arcades. Je voulus continuer son commerce. Je n'avais rien à faire. Cela m'amusait de m'installer là le matin, et de voir arriver les clients. Lorsque la fantaisie me prenait d'aller me promener ailleurs, j'abandonnais le comptoir à une jeune fille qui le

gérait fort bien, et tous frais payés, nous tirions chaque mois de ce petit magasin une assez jolie somme. Mais il m'a bien fallu renoncer à cette distraction et à ces bénéfices, quand j'ai vu à quels périls on s'exposait pour le plus simple commerce, sous le régime de liberté, quand j'ai vu, le croiriez-vous, un pharmacien incarcéré et obligé de payer quinze mille livres d'amende, parce que son apprenti avait vendu 54 sous deux onces de rhubarbe et de manne ; un cabaretier condamné à une exposition au poteau, à la détention, et à une amende de 40 000 livres parce qu'il était accusé d'avoir vendu une chopine de vin un peu au-dessus de la taxe; un épicier condamné pour un délit du même genre à une détention infinie, et à une amende de 100 000 livres.

Chaque matin, le juge Clavel s'en va à cheval, le long des rues et des marchés, promenant de tout côté ses yeux de renard, surveillant, épiant quiconque fait le plus modeste trafic, suscitant en outre les délations par les récompenses qu'il leur accorde, et punissant séance tenante, arbitrairement, la moindre infraction aux lois commerciales.

Ce n'est pas tout ; comme les amendes imposées et perçues journellement par Clavel ne peuvent remplir les coffres de la République, d'autant que le rusé Clavel ne rend pas un compte très-rigou-

reux de ce qu'il extorque, on frappe de temps à autre en masse toute une indusirie, ainsi que vous pouvez le voir par les deux décrets qui sont sur cette table :

« Considérant que la soif de l'or a toujours guidé les brasseurs de la commune, le tribunal révolutionnaire les condamne à 250 000 livres d'amende, qu'ils doivent payer dans trois jours, sous peine d'être déclarés rebelles à la loi, et de voir leurs biens confisqués....

« Considérant que ceux qui ont contribué à faire hausser les denrées de première nécessité doivent être regardés comme ennemis du genre humain, que la majorité des boulangers et fariniers sont coupables de ce crime, qu'il faut venger le peuple et reprendre à ces voleurs une partie de leur proie, le tribunal révolutionnaire les condamne à 300 000 livres d'amende. Ceux qui n'auront pas satisfait à ce jugement dans la huitaine, seront déportés et leurs biens confisqués.

— J'ai craint, reprit Mme Garten, après avoir montré à Alete ces deux curieux spécimens de la justice républicaine, j'ai craint de rencontrer, sous les arcades, le regard fauve de Clavel, j'ai craint d'apprendre en me réveillant un beau matin, que les merciers étaient aussi les ennemis du genre humain, et, d'accord avec Louis, j'ai abandonné pour une somme minime le magasin qui me plai-

sait, l'héritage de notre tante, à une femme plus hardie que moi.

« Maintenant, nous vivons ici solitairement, silencieusement, les fenêtres et les persiennes fermées du côté de la rue. Une vieille femme vient chaque matin faire notre ménage et s'en va. Et puis plus rien. Point de visites point de réunions d'amis. Louis et moi tout seuls, assis à notre maigre table, et veillant le soir à la lueur de notre petite lampe.

« La plupart des bons bourgeois de Strasbourg vivent ainsi dans une retraite de cénobites, et, malgré ces rigoureuses précautions, on a peur. A tout instant, au moindre bruit, au moindre mouvement, à la moindre apparition inusitée, on a peur : du passant qui s'arrête à regarder la maison ; du voisin qui stationne sur le seuil de la porte, d'une patrouille qui fait sa tournée habituelle, on a peur. Dans ce beau règne de la liberté et de la fraternité, tout peut en une minute, à votre insu, vous rendre suspect. On est suspect, si l'on conserve quelque habitude de luxe parce qu'on révèle par là des goûts aristocratiques ; suspect si l'on vit pauvrement, parce qu'on cache ses ressources pour diffamer la République ! suspect, si l'on a l'air riant, parce qu'on se réjouit des manœuvres de l'armée de Condé ; suspect, si l'on a la figure pensive, parce qu'on s'afflige du progrès des idées révolution-

naires; suspect, si l'on parle un peu vivement, parce qu'on essaye de dissimuler ainsi sa secrète pensée; suspect, si l'on se tait, parce qu'on ne peut s'associer au généreux épanchement des sans-culottes, et la délation a été tellement encouragée, et tant de gens ont été trahis par ceux qu'ils considéraient comme leurs meilleurs amis, qu'on ne sait plus à qui se fier. Le valet dénonce son maître; le fils dénonce son père; la femme dénonce son mari. Quiconque dénonce est le bienvenu au comité de salut public; il sera signalé comme un zélé patriote, et il aura sa part dans la confiscation des biens de celui qu'il a dénoncé.

« Voilà, ma chère enfant, où nous en sommes, et l'on dit que ce que nous souffrons n'est rien encore comparativement à ce qui se passe à Paris. Là, on égorge, on massacre dans les prisons, et en pleine rue. Ils ont tué cette jeune et innocente princesse de Lamballe qui était, dit-on, si belle et si adorable. Ils ont tué leur roi, les maudits.... et notre malheureuse reine! ils la tiennent encore renfermée. Que vont-ils en faire? Sans cesse je pense à elle, et chaque jour, matin et soir, je prie pour elle.

— Ah! vous avez raison, s'écrie Alete, et je me reproche la douleur à laquelle je me suis abandonnée aujourd'hui, quand je songe à tout ce que cette sainte victime a déjà souffert.... Un jour, s'il plaît à

Dieu, un jour, peut-être, je vous dirai.... Mais, maintenant, prions pour elle. »

A ces mots, Alete fait le signe de la croix. Mme Garten le fait en même temps, et les deux bonnes âmes s'unissent dans un même sentiment de piété et de commisération.

XV

En prison.

Franz a trouvé aussi dans sa prison un ami, mais un ami d'une autre trempe que Mme Garten.

Le geôlier, en voyant ce jeune étranger doux, poli, bien vêtu, s'est dit : « En voilà un qui payera plus cher que les autres. J'ai déjà un oisillon de cette espèce. Je vais les mettre ensemble. »

Il prend un trousseau de clefs, et conduit Franz à la sommité de la tour, dans une étroite cellule éclairée par une petite lucarne. Un homme est là, assis par terre, sur une couche de paille. Il se lève en entendant ouvrir la porte, et s'écrie :

« Quoi ! c'est vous, mon cher Franz ? »

Cet homme, c'était le chevalier Sonino.

« Bon, se dit Stock, ils se connaissent ; ils voudront se régaler l'un l'autre, j'ai de la chance.

— Veux-tu manger, reprend-il à haute voix en s'adressant à son nouveau captif. Tu as droit à la ration de pain et de légumes que la République

donne gratuitement aux détenus. Si tu veux avoir une meilleure nourriture, si tu veux boire de la bière, du vin, de l'eau-de-vie, il faut t'arranger avec moi.

— Oui, nous nous arrangerons, réplique tristement Franz, mais plus tard. Je ne puis à présent y songer.

— Soit! je reviendrai, répond complaisamment le rapace Stock, égayé par la perspective d'un nouveau bénéfice, je reviendrai; et en attendant, je vous laisse ici à l'abri de la pluie et du soleil : habit de pierres de taille, parements d'ardoises, doublure en briques. C'est là le joli vêtement du prisonnier. »

Après cette aimable facétie, il tourna de nouveau sa clef dans la serrure et sortit.

« Quelle honte, dit le chevalier, que des gens comme nous soient exposés aux plaisanteries d'un tel drôle! Mais vous voilà, mon cher pupille. Nous sommes donc destinés à nous rencontrer dans tous les hasards de la vie. Comment? Par quelles circonstances, vous qui n'avez guère les allures, ni je crois le tempérament d'un conspirateur, comment êtes-vous ici? »

Sonino prisonnier n'avait rien perdu de cet air dégagé avec lequel il apparaissait autrefois dans les salles de concerts, et il continuait à regarder Franz comme son ancien petit protégé.

Franz, qui aurait mieux aimé être seul que de se retrouver en contact avec cet aventureux personnage qui ne lui rappelait que des impressions pénibles, répondit froidement :

« Je voulais aller à Paris avec ma femme, j'ai été arrêté au pont de Kehl, conduit à Strasbourg par quatre soldats, puis dans un cachot, sans que je sache pour quelle raison.

— Et moi, je voulais emmener ma femme...

— Vous êtes donc marié ?..

— Oui, vous vous souvenez... cette veuve d'un riche négociant dont je vous parlais près de Trianon! Ele avait un si grand désir de m'épouser! J'ai accédé à ses vœux, et ne m'en repens point. Elle a parfois des idées singulières, cette veuve de M. Legras, mais elle m'aime passionnément, et elle possède deux maisons d'un très-bon rapport dans la rue de la Verrerie. Pour la détourner cependant d'un entourage qui m'est désagréable, et d'un cousin qui est beaucoup trop occupé d'elle, je l'ai déterminée à faire un voyage en Suisse ; j'ai flatté ses penchants romanesques en lui disant que nous irions voir Clarens, la Meillerie, ces admirables paysages du roman de la *Nouvelle-Héloïse*, ces tableaux sublimes immortalisés par Rousseau. Vous lisez Rousseau ?

— J'ai essayé quelquefois de le lire, et j'y ai renoncé. Il a sans doute un grand talent d'écrivain,

puisque tant de gens s'accordent à le dire. Mais ses raisonnements ne me persuadent pas, et ses scènes de tendresse ne m'émeuvent pas. Ce que je connais de lui m'a semblé l'œuvre d'une imagination qui se surexcite péniblement et se torture pour produire, en telle ou telle occasion, un semblant d'effet spontané, œuvre maladive, œuvre factice, et à mon sens factice par l'idée comme par le style. Les sincères, les véritables conceptions de l'esprit n'exigent point tant d'efforts pour se révéler dans la forme qui s'adapte le mieux à leur caractère particulier, et les vrais sentiments du cœur ne s'expriment point avec une telle emphase.

— A votre aise, mon cher, il n'est pas donné à tout le monde de comprendre le génie de l'auteur d'*Émile*, du *Contrat social* et de tant d'autres œuvres incomparables. Je ne veux point entreprendre d'éclairer votre ignorance, et j'en reviens à mon récit.

« Je voulais donc emmener ma femme en Suisse; nous partons dans une bonne voiture attelée de deux chevaux de poste, avec un passe-port parfaitement en règle, et un certificat de civisme signé par deux des principaux membres du comité de surveillance de notre section. Tout va bien, si ce n'est qu'à peu près à chaque village un garde national, qui ne sait pas lire, demande à voir notre passe-port, et qu'un autre, qui n'en sait pas plus

essaye de l'épeler. Mais à Strasbourg, l'investigation est plus rigoureuse. Comme on se défie et non sans cause, des gens qui sortent de France sans une mission officielle, on visite nos coffres, et par malheur on trouve dans le mien une lettre d'un petit prinçaillon d'Allemagne, qui me priait de composer une marche militaire pour sa petite armée. Sur-le-champ nous voilà atteints et convaincus d'entretenir des correspondances avec les ennemis de la république. J'ai beau protester de mon innocence, montrer la date de cette fatale lettre qui remonte à de lointaines années. On ne veut pas même m'écouter. Ma femme, qui a la parole très-persuasive, va voir elle-même les principaux magistrats de la ville : Volff, Monnet, Taffin, et ne peut rien obtenir. Près de Schneider seulement elle a eu plus de succès, mais après l'avoir accueillie, m'a-t-elle dit, de la façon la plus obligeante, Schneider a fini par déclarer qu'une affaire si grave devait être résolue à Paris, et ma femme est repartie pour Paris, afin d'obtenir ma libération.

« En attendant, je reste dans cet horrible cachot, enfermé à triple verrou, séparé du monde entier, moi qui suis habitué à me voir fêté dans les salons, couchant sur cette botte de paille infecte ; moi qui avais naguère dans ma belle chambre un lit si moelleux et vivant dans la dépendance de ce mastodonte, de cet animal hideux qu'on appelle

Stock le geôlier. Il me répète chaque jour que les règlements de la prison sont d'une rigueur extrême, et qu'il s'expose au plus grand danger en les violant pour moi. Il les viole héroïquement, dit-il, en m'apportant un morceau de bœuf plus dur qu'une vieille semelle de soulier, un plat de légumes bouillis dans du suif, une bouteille de vin qu'il décore d'un nom superbe, et tout cela à des prix fabuleux.

« Heureusement ma détention ne sera pas de longue durée. Mon Aglaé fera d'actives démarches pour y mettre fin, et les personnages influents que nous connaissons ne craindront pas d'attester que je suis un franc républicain.

— Vous! Autrefois vous disiez que vous étiez si entièrement, si profondément dévoué aux principes monarchiques.

— Ai-je dit cela? C'est possible. Il y a longtemps. Dans les diverses phases de la vie, on refait plus d'une fois son éducation. Dans l'âge mûr, on abdique les erreurs de la jeunesse. On écoute ce qui se dit, on observe d'où vient le vent, on se laisse aller au courant des choses de ce monde, et parfois, il peut se faire que, sans y songer, on se trouve un beau jour bien loin de son point de départ.

« Je plains celui qui, au lieu de modifier, voire même de transformer ses croyances selon les circonstances, prétend rester obstinément attaché à

des idées dont l'inconsistance lui est démontrée par les événements. Ce qui s'est passé en France depuis quelques mois nous a fait voir le vice radical, la vétusté, le néant des institutions monarchiques. A ce régime désormais impossible succède le gouvernement républicain dont tous les hommes généreux doivent se réjouir. Le gouvernement républicain est fondé sur un principe de justice universelle. Le gouvernement républicain est la réhabilitation du peuple si longtemps opprimé. Comment ne l'aimerais-je pas, moi qui suis un enfant du peuple?

— Vraiment! et votre titre de chevalier?

— C'est une de ces qualifications qu'on accorde aisément en Italie aux étrangers qui se distinguent par leur talent, ou leur fortune. J'ai pris aussi le nom de Sonino pour mieux annoncer mon état de musicien. Mais, à l'exemple de quelques-uns des plus grands seigneurs de France, j'ai fait le sacrifice de ces hochets sur l'autel de la liberté. Je suis tout simplement le fils d'un maître d'école de village de la Franconie, et je m'appelle Petersen. »

A ces mots, Sonino s'arrêta comme pour juger de l'effet produit par cette soudaine révélation ; mais voyant que Franz n'en paraissait nullement ému, il reprit sa dissertation.

« Ce que j'admire encore, dit-il, dans ce gouvernement républicain, et ce qui prouve sa force

et présage son avenir, c'est le grand nombre d'hommes éminents qu'il a si vite produits.

Le monde entier les connaît, mais dans les provinces, ici même, quelle élévation de sentiments, qu'elle éloquence ! Monnet, le maire de Strasbourg, n'a pas plus de vingt-cinq ans ; c'est déjà un orateur de premier ordre.

« Écoutez ce début de proclamation qu'il a publiée dernièrement, et que mon cerbère m'a apportée :

« Peuple, lève-toi, et bénis ta destinée. Comme à Lyon, l'esprit mercantile disparaîtra à Strasbourg, et ses trésors s'ouvriront à tes besoins. Les pleurs de l'égoïste opulent font la joie de l'utile et vertueux sans culotte. Familles indigentes et respectables des défenseurs de la patrie, le terme de vos longues privations est arrivé, la république reconnaissante vous assure un patrimoine dans le superflu insultant du riche insensible. »

« Vous appelez cela, dit Franz, des sentiments élevés !

— J'avoue que c'est un peu vif à l'endroit des riches ; moi qui ai deux maisons dans un industrieux quartier de Paris, je ne me soucierais nullement qu'on les considérât comme un superflu insultant, et qu'on en prît une pour la donner à qui n'en a pas ; mais avouez que cet appel au peuple est solennel : « Peuple, lève-toi, et bénis ton destin. »

« Cependant, quoique Monet ait beaucoup de par-

tisans, je lui préfère Schneider, et Schneider n'est pas seulement orateur, il est poëte, et il écrit en allemand comme en français. Connaissez-vous les poésies qu'il a composées dans sa jeunesse? Je les ai là, et plusieurs fois déjà je les ai relues.

« Il en est qui me frappent par leur accent enthousiaste; entre autres cette ode à la publicité, dont je vous citerai quelques strophes :

« Première enfant de la lumière, déesse libératrice, aucun barde de la Teutonie ne t'a encore chantée sur nos autels, aucun accent ne t'a été consacré.

« Il doit s'élever vers toi, cet encens. Il doit monter librement vers le ciel avec mes chants qui célébreront les fruits d'or que ta corne d'abondance répand sur la terre.

« Je glorifierai la main qui a brisé le joug d'airain des tyrans et écrasé l'orgueilleux pouvoir sous lequel gémissait l'humanité.

« Pendant des siècles elle s'est agitée, cette humanité, comme les lions enfermés dans une cage de fer que l'on montre en riant : ah! la cage est brisée. Le lion est libre. Libre. »

« Il est de ces poésies, ajoute Sonino, qui me plaisent par leur ton galant. Ce Schneider, qui est investi maintenant de ses terribles fonctions d'accusateur public, il a eu, dans sa jeunesse, le cœur tendre, il l'a peut-être encore. Il a beaucoup aimé.

Dans ses vers, il préconise, à diverses reprises, les charmes d'une Nanette, d'une Ninette, d'une Babette, et ceux d'une jeune veuve qu'il engage à ne pas laisser éteindre le flambeau de l'amour. Mais c'est une Lina qui occupe le plus souvent sa pensée. C'est à elle qu'il exprime ses plus vifs désirs; c'est à elle qu'il adresse, du fond de sa cellule, cette épicurienne rêverie :

« Assez pour aujourd'hui ; j'ai besoin de repos, je ferme ma porte et ma fenêtre, et à la place de mes livres, je pose sur ma table un bon flacon de vin de Franconie. Je songe à ce que j'ai fait, à ce qu'on dit de moi dans la ville, aux calomnies dont je suis l'objet, et peu m'importe. Je me repose et m'égaye en savourant une douce boisson, et en lisant une lettre de ma Lina. »

Franz ne disait rien.

Sonino continua :

« Il y a, dit-il, de ces poésies qui sont une énergique protestation contre les rigueurs du cloître et les erreurs de nos vieux dogmes religieux. Tel est le commencement d'un dithyrambe à Lina.

« Seul, je languis dans ma cellule. Mes larmes coulent sur les fers dans lesquels le tigre Hildebrand a enchaîné mes mains et mon cœur. »

A la fin de cette stance, le chevalier s'arrêta et demanda à son silencieux compagnon :

« Quel est ce tigre Hildebrand?

— Sans doute Grégoire VII, le vaillant pontife.

— Vous croyez? C'est possible. Je n'ai pas étudié l'histoire des papes. Mais écoutez maintenant cet adieu à la théologie. C'est une des plus jolies pièces du recueil :

« Adieu, théologie, tu m'as assez tourmenté avec tes contes de bonne femme, que tu persistais à me raconter comme si tu les croyais.

« Nourris-toi d'un air vide tant qu'il te plaira. Revêts-toi d'un faux éclat. Crée-toi des mystères pour les expliquer éternellement, des hérétiques pour les convertir, des enfers pour les remplir. Jure sans savoir ce que tu dis.... »

— Assez, monsieur le chevalier, s'écria tout à coup Franz; je ne puis entendre plus longtemps ces blasphèmes et ces turpitudes d'un être ignominieux.

— Ignominieux! répliqua Sonino, comme vous y allez.

« Il est possible que les sentiments de Schneider offensent les vieilles idées dans lesquelles vous avez été bercé. Mais un homme n'est point ignominieux parce qu'il pense autrement que vous.

— Malgré le profond éloignement que j'éprouve pour ces belles choses, reprit Franz, je veux bien vous donner une explication.

« Auriez-vous la bonté de me dire à quelle

époque ces poésies qui vous plaisent tant ont été composées ?

— C'est facile à voir. Voilà le volume :

« Francfort-sur-le-Mein, 1790, seconde édition. Je ne sais pas la date de la première.

— La seconde me suffit. Quand Schneider composait ces galants madrigaux pour Minette et pour Nanette, quand il buvait du vin de Franconie en lisant une amoureuse épître de Lina, il était dans son couvent de Franciscains, il devait observer les vœux qu'il avait volontairement et solennellement contractés, vœu de chasteté, d'humilité et de pauvreté.

« Quand il écrivait ses « Adieux à la théologie, » il remplissait encore des fonctions sacerdotales, il prêchait, il confessait.

« Un an après la publication de cette ode honteuse, en 1791, il se faisait nommer professeur au séminaire catholique de Strasbourg, et vicaire général de l'évéché du Haut-Rhin. Il enseignait cette théologie à ses élèves, et, en sa qualité de vicaire-général, il en prescrivait les maximes aux curés de son diocèse.

Ainsi, religieux débauché, il trompait ses supérieurs et ses frères par son hypocrisie ; prêtre incrédule, il proclamait, au milieu d'une assemblée de fidèles, la sainteté d'une religion qu'au fond du cœur il reniait. Professeur, il répandait dans de

jeunes âmes, une doctrine à laquelle il ne croyait pas plus qu'à un conte de bonne femme. Vicaire général, il surveillait, dans les provinces, le maintien de cette doctrine.

« Chaque jour pourtant, par ses paroles, par ses actes, il se donnait à lui-même un complet démenti, et il touchait sans scrupule les émoluments assignés aux divers emplois où il accomplissait selon ses idées de perpétuelles fourberies. N'est-ce pas là un être ignominieux ?

— Votre raisonnement est assez juste ; mais l'éphitète que vous venez de répéter est dure. Que voulez-vous ? j'ai un faible pour Schneider, surtout depuis qu'il s'est montré si obligeant envers ma femme.

— Imbécile ! murmura Franz.

— Ses vers vous irritent. Voulez-vous que je vous lise quelques fragments de sa prose ? Tenez, par exemple, cette correspondance entre deux cathédrales :

— Quelque autre infamie ?

— Comme vous êtes prompt à juger ! C'est votre cathédrale de Fribourg qui écrit à sa voisine de Strasbourg. Cela doit vous intéresser. Écoutez :

« Votre Révérence vient de bourdonner pendant trois fois vingt-quatre heures de façon à faire frissonner le cœur. Ma couronne en tremble. Jamais je n'ai entendu quelque chose de pareil, et il y a

pourtant déjà quelques siècles que je puis dire aux montagnes de la Forêt-Noire : Moi aussi, je suis là. Je pense donc que quelque chose de bien intéressant est arrivé. Sans cela, ma très-vénérable sœur n'eût pas bourdonné d'une façon aussi effroyable.

« Il est très-probable, ou que S. M. le roi très-chrétien lui a fait une visite, ou que le Saint-Père lui-même a confirmé dans son chœur, ou que les protestants et les juifs se sont enfin convertis à la religion catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut ; ou bien n'y aurait-t-il plus d'accapareurs de grains à Strasbourg? ou... ou...

« Silence! En ce moment, quelques boulets tirés du bastion du Rhin, me font entendre le mot de révolution. Je tombe en défaillance...

« Ah! très-vénérable, très-vénérée cathédrale, pourquoi avez-vous bourdonné si terriblement? »

Réponse.

— Ah! il y a une réponse, dit Franz d'un ton de suprême dégoût.

— Oui, n'êtes-vous pas curieux de la connaître? »

Franz regarda son compagnon avec une froide pitié, et ne répondit rien.

« Écoutez :

« Citoyenne cathédrale.

» J'ai bourdonné parce que je suis une républi-

caine, et tu ne m'as pas entendue parce que tu n'es qu'une esclave.

« Voilà ma réponse à ta singulière question. Le roi très-chrétien n'a plus de tête ; le Saint-Père n'a plus de mains. Non-seulement les protestants et les juifs, mais toutes les sectes en général sè sont converties à la vraie croyance hors de laquelle il n'y a point de salut! celle des Droits de l'Homme et du citoyen. Nous avons découvert un bon remède contre les accapareurs de grains, c'est la guillotine.

« Voilà, chère cathédrale, ma réponse à tes nombreux *ou*.

« Mais il me reste encore à te dire pourquoi j'ai bourdonné si terriblement.

« J'ai sonné le glas funèbre du despote et de ses champions. J'ai averti un peuple libre d'user maintenant de toutes ses forces. Jusqu'à présent il ne fit que menacer sans battre. Aujourd'hui, il ne menace plus. Il brisera et renversera. Enfin, j'ai annoncé notre révolution à nos voisins les Allemands. Si je recommence à bourdonner, le monde entier tremblera. Je te conjure, ma sœur, par les mânes du grand Être qui tout-puissant nous créa l'un et l'autre, laisse aussi entendre ta voix de tonnerre, et fais l'appel aux nations de l'Allemagne. L'heure est venue. Pourquoi ont-elles tardé si longtemps.

— Hélas! dit Franz, avec un profond accent de tristesse, pauvre pays où la population de toute une

ville, de toute une province, est dans la dépendance d'un homme qui en signant des arrêts de mort, s'amuse à composer de si misérables choses en un si mauvais français! Pauvre, grande, noble cité de Strasbourg, où jadis les cloches de cette auguste cathédrale n'éveillaient dans tous les cœurs qu'un sentiment de piété, où maintenant elles ne sonnent que pour annoncer le bouversement d'une nation, l'assassinat des justes, les fêtes dévergondées du sans-culottisme, et l'œuvre de la guillotine.

— Voyez-vous quelles belles réflexions vous suggèrent mes lectures! Voulez-vous que je continue?

— Grand merci!

— Encore cette citation pour vous montrer une des idées favorites de Schneider. Dans son *Argus*, un journal que vous ne connaissez peut-être pas et qu'il rédige lui-même depuis environ un an, il raconte en détail la célébration d'une des fêtes de la Raison dans la cathédrale. Je ne vous lirai pas tout son récit, quoiqu'il soit très-caractéristique, et fort intéressant, mais seulement cette dernière phrase:

« Vers la nuit, la ville fut illuminée, ainsi que la guillotine, sur la place d'Armes, autour de laquelle on dansait la Carmagnole. Mainte personne aura gémi. Oh! chère guillotine, quel bien tu fais! Tu as rendu sage celui qui, sans toi, serait resté un imbécile sa vie durant. »

— Monsieur Sonino, ou monsieur Petersen, dit Franz, j'aime à croire que toute l'admiration que vous venez de manifester pour cet homme n'est qu'une plaisanterie. Mais de tels sujets de plaisanterie ne sont pas faits pour égayer l'esprit. Je désire, s'il vous plaît, que nous en restions là. D'ailleurs, je suis fatigué, et j'ai envie de dormir. »

En parlant ainsi, Franz se retira dans un coin de la cellule, se coucha sur la paille et ferma les yeux.

« Plaisanterie! plaisanterie! murmura Sonino. Il en parle bien à son aise, mon jeune compagnon. Il ne s'inquiète donc pas de rester dans ce cachot. Moi, je voudrais en sortir, et si Aglaé échoue dans ses sollicitations, je ne puis être remis en liberté que par la volonté de Schneider. Il faut bien que je le loue. Peut-être que mes éloges lui seront répétés. et si je trouvais encore un autre moyen... J'ai envie de mettre quelques-unes de ses poésies en musique. Cela le flattera, cet accusateur public.



XVI

Encore en prison.

Aglaé, qui a des amis puissants parmi les patriotes, obtient un arrêté du comite de salut public, en vertu duquel son mari doit être remis immédiatement en liberté.

En lui annonçant cette nouvelle, elle l'engage à partir aussitôt pour la Suisse, lui disant qu'elle ira le rejoindre à Genève par la route directe.

Le fait est que, malgré sa romanesque admiration pour Rousseau, la belle Aglaé n'avait nulle envie d'aller voir Clarens, ni la Meillerie. Elle aimait mieux rester à Paris, et, pour le moment, elle n'était pas trop affligée d'y rester sans son mari.

« Je vous laisse ici sans regret, dit Sonino à Franz. Mais si votre femme est moins habile et moins bien protégée que la mienne, en revanche, vous n'êtes pas, que je sache aussi compromis que je l'étais pour la lettre de mon petit despote ger-

manique. J'espère donc que vous ne resterez pas longtemps ici. Permettez-moi seulement de vous donner un conseil. Si quelqu'un vient vous voir, ou si l'on vous donne un compagnon, prenez garde à ce que vous direz dans vos entretiens. Si vous êtes seul, prenez garde à l'exclamation, à la parole qui peut s'échapper de vos lèvres. Les murs ont des oreilles. La République récompense généreusement ceux qui lui révèlent une infraction à ses lois, ou une pensée hostile à ses principes, et dernièrement un des patriotes de Strasbourg, un des membres de la propagande, le citoyen Dubois, s'est écrié en pleine séance du club des Jacobins : « Il vaut mieux sacrifier un innocent que de manquer une dénonciation. »

« Je suis sûr que notre geôlier, dans l'espoir de se faire un bénéfice de plus, par une bonne délation, monte souvent son escalier à pas de loup, et s'en va à la porte des cachots écouter ce qui se dit. Souvent aussi, il y a, dans les prisons remplies de suspects, des hommes sur lesquels ne pèse aucun soupçon, qui, au contraire, sont les amis et les auxiliaires des plus purs sans-culottes. Ils se mêlent avec les autres détenus et tâchent de se lier avec eux. Par leur air de franchise et de bonhomie, ils rassurent les plus malins; par la hardiesse de leurs propos, ils provoquent des confidences, et peu à peu parviennent à recueillir des aveux que

le juge ne réussirait pas à obtenir par ses interrogatoires.

« Il est triste, je l'avoue, d'être obligé d'employer de tels moyens pour découvrir la vérité. Mais que faire, mon cher, la République a tant d'ennemis! Vous la voyez attaquée au dedans et au dehors, non-seulement par les tyrans qu'elle épouvante, mais par les esclaves qu'elle affranchit. On méconnaît ses intentions; on outrage ses actes; on ne rend pas même justice à ses grands hommes. Il faut qu'elle se défende. Il faut qu'en dépit des traîtres, des ignorants, des valets de la royauté, des fanatiques de l'Église, des nobles et des bourgeois, elle accomplisse son œuvre magnanime; dût le monde entier lui résister, il faut qu'en dépit de l'humanité elle fasse la gloire et le bonheur de l'humanité.

« En vous disant cela, je ne prétends pas vous convertir. Vous êtes de ceux qui ne veulent point ouvrir les yeux à la lumière et les oreilles à la voix de la vérité. Mais, comme je m'intéresse à vous, il y a longtemps, vous le savez, je voudrais vous engager à ne pas aggraver votre situation par vos imprudences. Dernièrement, vous m'avez parlé de Schneider dans les termes les plus acerbes. Songez au pouvoir qu'il exerce, et tâchez de manifester à son égard d'autres sentiments. Tenez, voulez-vous que je vous laisse ses poésies? Quand vous enten-

drez venir notre gardien Stock, vous les prendrez entre vos mains, et quand il entrera, vous ferez semblant de les lire avec enthousiasme.

— Merci, répondit Franz. Je puis me taire, mais je ne puis mentir à ma conscience.

— Eh bien! adieu! Nous nous retrouverons peut-être encore.

— Peut-être. »

Le jour même où Sonino partait pour Genève avec l'espoir d'y être rejoint par sa femme, Alete recevait la permission qu'elle désirait si ardemment, et courait en toute hâte la présenter à Stock.

« Hum! fit le gardien d'un ton revêche, ce n'est pas l'heure où l'on vient voir les prisonniers.

— Comment? s'écria la jeune femme alarmée par ces paroles. Il n'y a point d'heure spécialement indiquée sur ce bulletin que je vous apporte.

— C'est possible. Mais croyez-vous que je doive être à la merci de tous ceux à qui il plaira d'entrer ici tantôt le matin et tantôt le soir. Faut-il qu'à chaque instant, je me dérange pour ouvrir la porte à un tas de gens que je ne connais pas? Non. De midi à deux heures, voilà le règlement, et je m'en tiens là, d'autant que la plupart de ceux qui viennent m'importuner quand je suis à table, et quand je désire fumer ma pipe et boire ma choppe de bière tranquillement, n'ont pas même l'air de se douter de l'importance du service qu'ils me de-

mandent, et ne me donnent pas le moindre témoignage de reconnaissance.

— Oh! monsieur, dit Alete, qui comprit aussitôt le sens de cette brutale protestation, si vous voulez bien me laisser venir ici, à toute heure, et rester le plus longtemps possible près de mon mari, je serai reconnaissante, je vous assure. »

Pour prouver immédiatement sa bonne intention, elle tira de sa poche un assignat et le mit dans les mains de Stock.

« Soit, répliqua le rapace geôlier en regardant le chiffre du petit papier qui lui semblait assez convenable. Quoique je m'expose à perdre ma place en manquant à ma consigne, je veux bien braver pour vous ce danger. Vous avez l'air d'une bonne petite femme. Vous ne conspirez point, j'espère, contre la République, et vous ne me trahirez pas. Moi, voyez-vous, je suis un bonhomme, quoique certaines gens m'accusent d'être un peu rude, et mon plaisir est d'obliger. »

En se décernant lui-même cet aimable certificat, Stock introduisit Alete dans l'intérieur de la tour.

C'est Dante qui a dit en un de ses vers d'airain, combien il est dur à monter l'escalier d'autrui.

Mais l'escalier de la prison ! Et l'escalier sombre, humide, vermoulu de la vieille tour des Ponts-Couverts, longtemps abandonnée, si le glorieux exilé

de Florence l'avait vu, quel tableau il en aurait fait! Alete, pourtant, le gravissait légèrement. Elle pensait à son cher Franz. Elle allait le rejoindre, et cette pensée lui donnait une impulsion extraordinaire.

Comme le chamois des hautes montagnes d'Allevard, sautant sur les rives des Sept-Lacs et sur les pointes de glaces du pic de la Pyramide, elle sautait d'un pied léger sur les marches brisées et glissantes du donjon ténébreux, et quand elle arriva en haut de la tour, et quand la porte du captif s'ouvrit, elle ne vit rien de la nudité, de la misère du cachot où elle entrait : elle était dans les bras de Franz, elle le serrait sur son cœur, puis le regardait, et de nouveau l'embrassait, le sourire sur les lèvres, l'âme réjouie, oubliant en cette minute de béatitude tout ce qu'elle avait souffert.

« Depuis qu'il est ici, dit Stock, qui assistait en silence à cette scène, il a un peu maigri, votre mari. Ce n'est pas ma faute ; je lui offre chaque jour les meilleurs plats de viande et de légumes. Il ne mange rien et ne prend rien pour se fortifier. Il ne boit pas même une goutte d'eau-de-vie.

« La citoyenne doit le gronder et l'obliger à vivre d'un autre régime. J'ai dans mon armoire des bouteilles de vin, de bière de liqueurs, qui seraient dignes d'être offertes à un représentant du peuple, et ma femme fait une cuisine qui ravirait tous

mes prisonniers, mais je réserve ces délicatesses pour mes privilégiés, et voyez quelle faveur j'accorde à votre mari. Tandis qu'une quantité d'autres détenus sont entassés dans une pièce où ils n'ont ni air ni lumière, où ils peuvent à peine se mouvoir, lui est là, tout seul, dans une chambre, la plus jolie chambre de la prison, seulement, il faut être reconnaissant... Il faut être reconnaissant.

— Nous le serons, s'écria Alete qui avait appris de quelle façon Stock comprenait la reconnaissance.

— Eh bien ! je vous laisse. Je viendrai vous chercher dans une demi-heure.

— Comment, dans une demi-heure ! moi qui comptais rester ici jusqu'au soir !

— Et le règlement ! vous ne le connaissez pas ; non, vous ne vous en souciez pas. Moi, je suis forcé de m'y soumettre. »

En disant ces mots, il avançait machinalement la main.

Alete y mit un nouvel assignat.

« Allons, reprit-il, je ne puis me résoudre à vous contrarier. Vous avez l'air d'une bonne femme. »

Quand il fut sorti, Alete et Franz purent enfin causer en liberté, et ils avaient tant de choses à se dire !

Depuis leur mariage, ils n'avaient pas été un

seul jour séparés l'un de l'autre, et ils venaient de passer plus d'une semaine sans se voir. Cela leur semblait une éternité. D'abord, Alete raconta avec quelle cordialité Mme Garten, puis M. Garten l'avaient accueillie. « Je voulais, dit-elle, aller loger au Corbeau, quoiqu'il m'en coûtât de me trouver seule dans une auberge. Jamais ils n'ont voulu y consentir. Mme Garten est venue avec moi chercher notre valise, et m'a ramenée chez elle. Cependant, ils s'exposent à de fâcheux désagréments en recevant chez eux une étrangère dont le mari est en prison, et ils n'ont aucun devoir à remplir envers moi; et, par bonté d'âme, par charité chrétienne, ils font pour moi ce qu'on oserait à peine attendre d'un proche parent.

—Ah! dit Franz, il y a encore des justes en Israël. C'est ce qui apaise la colère de Dieu. »

Ensuite, il fit le récit de sa rencontre et de ses entretiens avec un homme qui n'était point un de ces justes d'Israël, avec Sonino.

Tout en l'écoutant sans perdre un mot de sa simple narration, Alete regardait cette cellule dont Stock préconisait les agréments; elle se reprochait, comme si c'était sa faute, d'avoir un si doux gîte dans la maison de Mme Garten, tandis que son mari était enfermé dans cet affreux réduit. En même temps, elle se proposait de remédier de son mieux à un tel dénûment. Elle faisait en silence

ses combinaisons, et il fallait qu'une partie au moins de ses idées fût réalisée immédiatement.

Le soir, en retournant dans son hospitalière maison, elle fit ses emplètes, puis elle rentra dans sa chambre et travailla toute la nuit.

Le lendemain matin, elle allait aux Ponts-Couverts avec un lourd panier que le féroce gardien ne voulait point laisser passer sans l'examiner de fond en comble. A chaque chose qu'il en tirait, c'étaient des clameurs et des protestations effrayantes.

« Impossible! s'écriait-il de sa grosse voix de colosse. Le règlement! les inspecteurs! les membres du comité de surveillance! Vous voulez donc me perdre, vous avez cependant l'air d'une bonne petite femme. »

Il avait adopté cette phrase pour justifier ses condescendances et offrir à Alete un espoir de transaction.

Alete, qu'il avait d'abord terrifiée, se souvint des deux essais de la veille, fouilla de nouveau dans sa poche. Cette fois, le marché était plus difficile. Elle dut longtemps raisonner, prier, batailler, pour vaincre une résistance qui paraissait inébranlable.

Enfin, en joignant un assignat à un assignat, puis un autre encore, elle finit par obtenir la pleine et entière autorisation qu'elle implorait. Elle entra triomphante dans la misérable habitation de Franz, étala par terre son bazar et en tira un cou-

vert en étain brillant comme de l'argent, un verre, des serviettes, des draps, un oreiller, une couverture. Elle avait caché aussi dans sa poche et soustrait aux perquisitions de Stock un flacon de bon vin et du sucre que Mme Garten lui avait donnés, et ce n'était pas peu de chose; car, alors, en vertu d'un arrêté des représentants, pour pouvoir acheter un morceau de sucre à Strasbourg, il fallait présenter une ordonnance d'un médecin.

« Voilà pour aujourd'hui, dit-elle. Demain, si M. Stock veut bien le permettre, nous compléterons votre mobilier.

— Eh! quoi encore? s'écria Franz en regardant ces richesses d'un air émerveillé. Toute cette corbeille remplie comme une corbeille de fée, et cela ne vous paraît pas assez. Allons, ma chère Alete, je vois bien que vous voulez vérifier la justesse d'une de mes máximes.

« Je prétends qu'il est très-facile à l'homme de se rendre heureux, pour peu qu'il y mette de la bonne volonté, qu'il sache modérer ses désirs, surtout son ambition, et qu'il ne se pose pas sur le nez des lunettes noires, avec lesquelles il verra tout en noir. Je crois que si l'on a la conscience calme, et de bonnes pensées dans le cœur, on peut se faire son paradis dans une coquille de noix. Voilà ce que vous voulez faire ici, et quand votre belle œuvre sera accomplie, nous nous trouverons si

bien tout seuls dans notre petit paradis que nous ne voudrons plus en sortir, et la pauvre Reine, nous l'abandonnerons.

— Non ! non ! Au contraire. Il faut sortir d'ici au plus tôt, et Dieu aidant accomplir notre projet. M. Garten est persuadé qu'il parviendra à nous faire mettre en liberté, mais pour ne pas se hasarder dans une fausse démarche, il est obligé d'attendre une occasion favorable, et, en ce moment, dit-il, impossible d'y songer. Le pays est dans un état de crise épouvantable. »

Les passions révolutionnaires étaient en effet plus que jamais surexcitées par les rassemblements de troupes ennemies sur les frontières, par quelques engagements où nos soldats n'avaient pu rester maîtres du champ de bataille. A tout instant il arrivait de Paris des ordres foudroyants. Les jacobins criaient à la trahison. Saint-Just et Lebas enrageaient.

Pour vaincre au dehors, il semblait qu'on dût exterminer au dedans, et la malheureuse Alsace, déjà si opprimée, si dévastée et si dépeuplée, devait subir de nouvelles exactions et de nouvelles tortures. Les visites domiciliaires devenaient plus sévères, les dénonciateurs plus ardents ; les réquisitions plus rigides, les arrestations plus nombreuses. Pour justifier ce surcroît de rigueur, on ne cherchait pas cependant à découvrir de nouveaux

crimes. Cela n'était pas nécessaire. La République avait une vieille nomenclature de criminels qui lui donnait assez de besogne : agitateurs, accapareurs, fanatiques, feuillants, aristocrates, et le reste.

A cette époque il y avait beaucoup d'aristocrates.

Par les soins de la société populaire de Strasbourg, des domestiques, des artisans tailleurs, cordonniers, relieurs, pêcheurs, menuisiers, voire même un ramoneur, furent arrêtés avec des professeurs, des rentiers et d'anciens intendants.

C'étaient autant d'aristocrates.

Il y avait une autre classe de criminels aussi justement poursuivie et punie, comme on le voit par une liste publiée dans le livre bleu :

Wachter, banquier égoïste.

Khun, négociant, homme riche, égoïste.

C'était un triste temps, il faut l'avouer, que celui où l'on découvrait dans l'enceinte d'une ville tant d'aristocrates et de banquiers égoïstes.

Par bonheur la vertu des sans-culottes ne restait point endormie. L'Argus de Schneider veillait avec ses cent yeux sur cette abominable engeance, et le *Courrier de Laveau* consolait les patriotes en proclamant les punitions infligées aux coupables.

Aristocrates et égoïstes étaient arrêtés, et selon leur degré de perversité, un peu aussi, je pense, selon l'état de leur fortune étaient emprisonnés ou condamnés à une formidable amende, ou dé-

portés à Besançon, à Langres, à Dijon, quelques-uns même au delà des mers, jusqu'à Madagascar.

On comptait alors trois mille détenus dans la seule cité de Strasbourg. Tous les cachots étaient remplis. Il fallait bien que les provinces voisines et les colonies lointaines acceptassent un excédant de criminels.

A Hissingue, dans le Haut-Rhin, à la fin d'une journée où l'on avait eu l'audace de célébrer comme autrefois la fête patronale du village, des enfants renversèrent en jouant un arbre de la liberté que quelques-uns de leurs camarades s'étaient amusés à planter deux heures auparavant. Là-dessus, grande rumeur et grand scandale. Rapport terrible des jacobins aux représentants Hentz et Goujon. Arrêt furieux de ces deux potentats. Le général Diéche arrive aussitôt dans la malheureuse commune d'Hissingue, fait raser la maison du curé, et rétablit l'arbre de la liberté au lieu même, dit-il, « où les monstres, les scélérats de prêtres l'avaient arraché. » « Puis, en moins de huit jours, deux cent cinquante-six prêtres, tirés des districts de Benfeld, de Colmar, d'Altkirch, de Belfort, partagés en sept convois, étaient dirigés,

1. *Histoire de la Révolution dans le département du Haut-Rhin*, page 23.

les uns sur Champlitte, les autres en plus grand nombre sur Besançon.

Dans le nombre se trouvaient huit pasteurs protestants, et six rabbins ou chantres israélites, arrêtés par les soins de Daniel Stamm, agent national du district de Benfeld. Le district de Belfort avait compris dans son contingent un septuagénaire et un octogénaire. Le voyage se fit dans les plus tristes conditions. Il n'y avait de voitures que pour ceux que leur âge ou leurs infirmités empêchaient de marcher. Les autres étaient obligés de suivre à pied. La plupart de ces malheureux que l'on forçait de voyager à leurs frais étaient dans le plus profond dénûment. Ils ne recevaient qu'une nourriture insuffisante, et plus d'une fois, arrivant épuisés à l'étape où ils devaient passer la nuit, il leur fallait coucher sur la dure. A Besançon, on les parqua dans l'étroite chapelle de la citadelle, et quand on demanda pour eux de la paille au fou furieux qui y commandait comme général, l'ex-prince de Hesse. »

« De la paille, répondit-il, c'est bon pour les animaux, mais des chiens de cette espèce peuvent bien coucher sur la terre nue. »

Il faut dire à l'honneur de l'Alsace que la plupart de ceux qui commirent, dans cette belle province, tant d'actes d'iniquité et de féroce cruauté, étaient étrangers à l'Alsace. Ce général Diéche, qui s'en

allait si vaillamment démolir une humble cure et faire une razzia de prêtres sans défense, était originaire de Rodez. Colonel d'un régiment en 1792, il avait été nommé général de brigade en 1793, et onze jours après général de division.

Les réformateurs de la société moderne ont fait tant de jolies plaisantéries sur ces gentilshommes d'autrefois, qui venaient au monde avec un brevet d'officier! Je ne sache pas qu'aucun de ces favoris de la fortune ait été élevé en onze jours au plus haut grade de l'armée, sans avoir vu la fumée d'un camp, sans sortir de sa résidence. Mais Dièche justifiait ce rapide avancement par la docilité avec laquelle il accomplissait les ordres des représentants, et il buvait avec les patriotes beaucoup de bière.

Les principaux terroristes de Strasbourg étaient aussi des étrangers : Laveau, ancien maître de langues à Berlin et à Stuttgardt; Simond, un prêtre renégat de Munster; Teterel, un farouche jacobin de Lyon; Taffin, un chanoine de Metz; Schneider, le moine de Franconie; Monet, un avocat de la Savoie.

Tous ces hommes professaient le plus profond mépris pour la ville où ils percevaient tant d'amendes et où ils s'étaient constitué un si grand pouvoir.

« Strasbourg, disaient-ils, n'est pas fait pour la liberté. Strasbourg par son idiome, par ses mœurs,

par ses relations, par les liens du voisinage tient à l'empire. Strasbourg ne peut être que le partisan de l'Autriche et de la tyrannie; il ne peut être peuplé que d'aristocrates. Il faut régénérer cette partie de la France ; il faut y transplanter une colonie de patriotes purs et incorruptibles, et reléguer dans l'intérieur des terres ces âmes faibles et timorées qui ne savent pas se mettre à la hauteur de la révolution, et qui cachent sous le masque hypocrite d'un dévouement absolu aux lois, leur attachement aux principes destructifs de toute égalité sociale[1]. »

Dans le Haut-Rhin, un autre démagogue nommé Müller s'écriait : « Que la population alsacienne devait être divisée en trois catégories, dont l'une serait déportée dans l'intérieur de la république, l'autre au delà des frontières, et la troisième guillotinée. »

Dès le commencement de la révolution, des sociétés populaires s'étaient organisées en Alsace, comme dans les autres provinces de France, à l'imitation des clubs de Paris. Très-modérées d'abord, elles ne tardèrent pas à être emportées par le torrent révolutionnaire, et devinrent, selon l'expression de Riouffe, des machines à destruction.

Sur la première page du registre de ses délibé-

1. Livre bleu. Tome I, page 7.

rations, la société de Colmar écrivait ces mots : *In nomine redemptoris nostri Jesu-Christi. Amen.*

Plus tard, on y mit cette autre inscription : Au nom de la République une et indivisible. En trois ans, cette assemblée était tombée de l'invocation religieuse à l'âpre formule des jacobins.

La Société de Strasbourg s'organisa sous le nom de : Société des Amis de la Constitution. Bientôt elle se divisa et enfanta un club, dont Schneider et Monet étaient les principaux meneurs. Ces deux illustres tribuns, unis d'abord dans une même ardeur démagogique, se divisèrent aussi et formèrent deux partis : l'un qu'on appelait le parti allemand, l'autre le parti français. Schneider était le chef du premier; Monet celui du second; tous deux agissant encore quelquefois ensemble, mais au fond s'abhorrant. Schneider avait poussé Diétrich sur les marches de l'échafaud. Il devait y être précipité à son tour par son habile compère Monet.

L'émigration, la déportation, les emprisonnements souvent mortels, les massacres, les noyades, la guerre, l'échafaud avaient enlevé à la France la meilleure part de sa population. Les coquins, n'ayant plus d'honnêtes gens à tuer, allaient s'entretuer pour ne pas rester oisifs.

Comme un aveugle furieux, la révolution avait frappé de tout côté. Dans sa rage frénétique, elle commençait à se frapper elle-même.

C'était un des châtiments de Dieu.

Les autres punitions, ceux-là les ont subies qui, ayant participé aux forfaits de cette époque, ont assez vécu pour connaître le fardeau de la honte et le dard envenimé du remords.

Au commencement de l'année 1793, Monet, tout jeune, sortant à peine des bancs de l'école, était maire de Strasbourg. Une charge importante! Mais Schneider, son rival, était accusateur public près le tribunal criminel. Une autre charge terrible!

Monet voulait signaler son entrée en fonctions par une publique manifestation de son patriotisme. Le 2 février, il fit ériger sur la place d'Armes un bûcher, et là, en présence du peuple, il brûla une couronne, un sceptre, des portraits de la famille royale, et une quantité de titres de noblesse, rien de ce qui lui appartenait, bien entendu. Il n'avait garde de livrer aux flammes, avec les insignes de la royauté, divers insignes du culte catholique, non moins proscrits alors que la royauté. Il savait ce que cela valait. Son père faisait le commerce des vêtements sacerdotaux et des ornements d'église. Il avait dans sa demeure une collection de vases d'or et d'argent provenant du pillage des sanctuaires, et de grandes caisses remplies de chappes, de chasubles, de dalmatiques, d'étoles dont il détachait les galons, ou qu'il conservait intactes dans l'espoir

de les vendre en un autre temps, ou dans un autre pays.

En sa qualité de tribun populaire et de magistrat, le jeune Monet devait aisément se procurer à bas prix quelques-unes de ces dépouilles, et il les déposait dans les coffres paternels.

Schneider, en prenant possession de son nouvel emploi, voulait aussi faire voir son patriotisme. Mais il préparait dans cette intention un bien autre spectacle que le chétif auto-da-fé de Monet.

L'année précédente, le décret qui ordonnait à l'Alsace de fournir un contingent de 300 000 hommes avait suscité des émeutes dans diverses localités de la province, notamment à Molsheim. Un certain nombre de jeunes gens de cette ville furent arrêtés, traduits devant le tribunal criminel, et trois d'entre eux furent même condamnés à mort. Schneider espérait bien, dans le cours du procès, obtenir un plus grand nombre de sentences capitales. N'ayant pu avoir que ces trois-là, il désirait au moins en tirer le meilleur parti possible.

Jusque-là on n'avait pas encore vu à Strasbourg la guillotine. On allait la voir, non point en quelque endroit écarté, honteux, mais en pleine cité, sur la place de la parade, non point en un petit jour de la semaine, mais le jour de Pâques, cette grande fête de la chrétienté.

Ainsi le voulait Schneider pour donner plus de

solennité à son exhibition. Comme un directeur de théâtre, il avait réglé l'ordre du spectacle, et les costumes. Une troupe nombreuse de soldats était rangée autour de l'échafaud. Les condamnés s'avançaient l'un après l'autre, la tête couverte d'un bonnet blanc entouré d'un crêpe, et portant un autre crêpe à leur bras.

Le peuple de Strasbourg assista en silence, avec une morne stupeur à cette scène lamentable. En vain quelques forcenés essayèrent de crier : vive la République ! leur exclamation ne fut point applaudie. Les trois suppliciés étaient jeunes et appartenaient à de bonnes familles. Et quel crime avaient-ils commis? Ils avaient eu la hardiesse de protester un peu vivement contre un atroce décret. Tout le monde les plaignait. Schneider, en les poursuivant avec tant d'acharnement, souleva contre lui la masse de la population.

Cependant, dès ce fatal jour de Pâques, la guillotine ne chôma guère. Quand elle n'était pas sur la place, employée à couper des têtes, on la promenait dans les rues, le couteau levé pour montrer aux dépréciateurs d'assignats, aux brissotins, aux aristocrates, ce qu'elle pouvait faire. Bientôt on allait la conduire pompeusement en d'autres lieux. Au mois de mai de ce terrible 1793, Saint-Just et Lebas organisent le tribunal et l'armée révolutionnaire.

Le tribunal se compose d'un accusateur public qui sera encore Schneider, et de trois juges qui, dans les vingt-quatre heures, instruisent une affaire, prononcent leur sentence et la font exécuter immédiatement.

L'armée se compose de dix compagnies de cent hommes chacune, commandée par un capitaine et subdivisée en deux pelotons, commandés par des lieutenants. Ces pelotons, ces compagnies doivent se tenir constamment à la disposition du tribunal, qui requerra autant d'hommes qu'il voudra pour l'accompagner dans ses tournées, et l'assister dans ses diverses opérations. Et ce puissant tribunal se met en route avec son escorte de miliciens. Il va de ville en ville, de village en village, cherchant les suspects, les traîtres, les modérés, surtout ceux qu'on appelle les détestables avares, ceux qui tardent à obéir aux nouvelles réquisitions, à livrer leur reste de blé et de foin, leurs chevaux et leurs voitures pour le service de la république.

Avec quelle ardeur ils marchent, ces soldats qu'on a détachés de l'armée du Rhin et de la Moselle, pour protéger le tribunal. Les soldats ne reçoivent cependant que cinq sols par jour, en sus de leur solde habituelle, les sergents, dix sols, et les officiers un tiers de plus du traitement affecté à leur grade.

Les juges, les trois juges, les trois Rhadamante

de cette infernale légion d'aristocrates, et l'accusateur public ne reçoivent également que cette même augmentation de salaire, mais ils sont animés d'un zèle si ardent pour la gloire de la patrie! Comme ils travaillent! comme ils récompensent à beaux deniers comptants les dénonciateurs! Comme ils sont prompts à condamner à la réclusion, à la confiscation, à l'exil, à la mort, et comme ils montrent dans toute sa hauteur, à tous les regards l'*ultimata ratio* de la République!

On ne pouvait trop la montrer cette souveraine guillotine. Elle était la panacée universelle, le remède infaillible des plaies sociales et des maladies individuelles. En veut-on une preuve de plus? La voici:

Le 4 pluviôse, an II, le citoyen Schwarz, membre du club des Jacobins de Strasbourg, annonce à ses honorables confrères qu'il existe dans un hôpital de la ville un émigré, attaqué de *l'escorbut* (*sic*), et demande charitablement que, sans plus attendre, cet infortuné soit guillotiné, « *pour rendre sa guérison plus prompte.* »

Malgré la merveilleuse activité du tribunal conduit par Schneider, entouré d'une milice, et glorifié par la guillotine, les paysans d'Alsace continuaient à montrer peu de goût pour la réforme humanitaire de la Convention et peu de sympathie pour les décrets des représentants. Il y en avait qui possédant encore dans la pénurie universelle

quelques boisseaux de grain, désiraient les garder pour ensemencer leurs terres et pour nourrir leur famille, au lieu de les verser généreusement dans les greniers de la république ; il y en avait qui conservant encore dans leurs écuries un cheval cu un bœuf, osaient affirmer qu'ils ne pouvaient, pour le succès de nos armées, conduire avec ce dernier vestige de leur richesse d'un autre temps, un convoi militaire à Spire ou à Mayence. Il y en avait, faut-il le dire, qui regrettaient encore leur culte catholique, leurs prêtres exilés, leurs offices du dimanche, et l'on citait des communes où, le soir, des femmes incorrigibles allaient encore dans leur église dénudée, réciter à genoux leur chapelet.

Pour éclairer une si tenace ignorance et corriger de si déplorables habitudes, les représentants du peuple appelèrent à leur aide une cohorte décorée du nom de *Propagande*, une institution spéciale, qu'on n'a vue, avec une pareille organisation, en aucune autre province de France.

Cette propagande se composait d'une quarantaine d'individus choisis parmi les plus ardents patriotes de la Lorraine, de la Bourgogne, de la Champagne. Ils arrivèrent, ces vaillants apôtres, qui devaient convertir une population arriérée aux vrais principes de la liberté et de l'égalité. Ils furent accueillis avec enthousiasme par Teterel, l'un des principaux instigateurs de leur mission, et par les autres

jacobins. L'ancien collége des jésuites leur fut abandonné pour qu'ils y fissent leur domicile. Le général Dièche leur donna une garde d'honneur et mit à leur disposition des estafettes pour porter leurs dépêches. Chacun d'eux recevait par jour une solde de quinze francs. De plus, ils avaient le droit d'exiger diverses rations, et leur secrétaire écrivait à Monet des lettres comme celle-ci, dont nous respectons l'orthographe :

« La propagande aurait besoin de légumes *sèche*, comme *poids*, *nantilles*, *aricots* et chataignes, pour sa consommation. Le maire est invité à vouloir faire délivrer ces articles. »

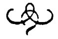
Dans la journée, on les voyait se promener le long des rues, avec l'appareil qu'ils avaient tous adopté pour se distinguer du *vulgum pecus* qu'ils devaient endoctriner; de longs cheveux flottants sur les épaules, de longues moustaches, une redingote de couleur sombre, le bonnet rouge sur la tête, un grand sabre et des pistolets à la ceinture.

Le soir, ils se rendaient au club, où ils prononçaient des discours furibonds. Ils en firent tant, qu'ils révoltèrent la majeure partie de cette société, et découragèrent leurs plus dévoués partisans.

Décidément, l'Alsace était indisciplinable. On lui avait enlevé ses anciennes institutions, ses au-

tels, ses biens, ses enfants. On l'avait ruinée, désolée, décimée, et, chose étrange ! elle persistait à ne pas comprendre les bienfaits de la révolution.

Pour la purger de son mauvais levain, le général Dièche eut une ingénieuse idée. Il voulait réunir six mille suspects, les conduire un soir avec ses fidèles régiments aux bords du Rhin, les faire monter sur des bateaux préparés d'avance, en annonçant qu'on allait s'emparer de Kehl. Dès que cette abominable engeance de suspects était embarquée, voguant sur ce fleuve, il braquait contre elle ses canons, et la mitraillait. Les bataillons allemands, postés de l'autre côté du Rhin, voyant venir ces bateaux ennemis, les mitraillaient également, de telle sorte que de la malheureuse troupe prise ainsi entre deux feux, il ne devait rien rester. Si le valeureux Dièche avait pu exécuter ce projet, il serait devenu plus célèbre que Carrier, dont les lauriers l'empêchaient peut-être de dormir !



XVII

Une protection.

Comme un couple d'alouettes se cache entre les herbes et les mottes de terre grises des sillons pour échapper au regard du chasseur; comme deux ramiers se serrent dans leur nid quand la tempête agite la cime des forêts et soulève les eaux du lac solitaire où ils vont boire, Alete et Franz se tiennent ainsi cachés dans leur cellule des Ponts-Couverts, tandis que la tempête révolutionnaire continue à mugir et que le jacobinisme, ce sanguinaire chasseur, erre autour d'eux.

Alete a fini par apprivoiser le farouche Stock. Il tend encore la main quand elle arrive, car il ne peut renoncer à son assignat. Mais dès qu'il a reçu son tribut, sa grosse figure s'épanouit, et si la jeune femme porte un petit paquet sous son châle, voire même à la main, il n'a pas l'air de le remarquer, et Alete monte rapidement l'escalier de la tour, et Franz est là haut qui l'attend. Tous deux s'asseoient

gaiement dans leur coquille. Ils y reçoivent par l'étroite lucarne un rayon du ciel; ils s'y font par leur amour un doux gîte. Si heureux qu'ils soient de se retrouver ensemble, ils ne peuvent oublier cependant qu'ils sont confinés à Strasbourg par un fatal arrêt, et ils voudraient tant continuer leur voyage.

Quelquefois aussi, Alete a appris par Mme Garten des nouvelles qui ne présagent point le rétablissement de l'ordre et de la justice, et quelquefois, en venant aux Ponts-Couverts, elle a fait des rencontres qui lui causent une douloureuse impression.

Un matin, elle a été émue jusqu'aux larmes en voyant une quantité d'hommes, de femmes, d'enfants, attendant à la porte d'un boulanger un pain mal pétri, mal cuit, qu'on paye cher, et dont chaque famille ne peut obtenir la quantité nécessaire à ses besoins.

Cette noble, généreuse Alsace! elle a tout donné à la République : denrées alimentaires, argent et vêtements, tout, jusqu'à ses braves fils qui, par milliers et par millions, ont été enrôlés dans les armées. Elle a tout donné, et on lui a tant pris qu'elle n'a plus rien; plus de bestiaux pour cultiver ses champs, plus de graines pour ensemencer ses sillons. Elle se souvient du temps où elle était riche et heureuse. A présent, elle est si affaiblie

et si appauvrie! Par bonheur, ses maîtres, ses juges ne souffrent point de son dénûment. Coûte que coûte, il leur faut un régime substantiel, et ils l'ont; de bon vin, et ils l'ont.

Les représentants du peuple avaient, les premiers, droit à cette satisfaction matérielle, et ne pouvaient moins faire que d'y employer l'excédant du superflu enlevé aux riches. Les hauts fonctionnaires devaient naturellement suivre cet exemple. Dans les tournées du tribunal révolutionnaire, le jeune Weiss, son greffier, réglait les dépenses journalières avec le produit des amendes, et il y a, dans ses comptes, des notes de dîners qui prouvent que ce zélé tribunal se faisait un devoir de se sustenter grandement, sans doute pour ne pas succomber à sa tâche laborieuse.

Une autre fois, Alete avait été arrêtée par une troupe de propagandistes insolents, effrontés. L'un d'eux voulait absolument, disait-il, lui donner l'accolade fraternelle, et essayait de la prendre dans ses bras. Les autres riaient et l'encourageaient. Elle ne parvint à lui échapper qu'en se jetant précipitamment dans une boutique et en fermant la porte derrière elle.

Une autre fois, elle pouvait à peine se frayer un passage sur la place d'Armes. La municipalité avait fait construire là un pavillon en bois, et dans ce pavillon était le cordonnier Jung, assis

devant une table, au milieu d'une cohorte de soldats, et tout autour de ce poste si bien gardé, une foule énorme.

Les représentants avaient ordonné que chaque citoyen et chaque citoyenne eût à se pourvoir d'une carte de civisme. C'était Jung qui disposait de ces cartes, et les accordait ou les refusait arbitrairement, selon son bon vouloir.

C'était triste de voir l'imprudente arrogance de ce rustre, et l'humilité de tant de braves gens obligés de s'incliner devant lui et de solliciter ses bonnes grâces. Il y allait pour eux de leur repos et de celui de leurs familles. S'ils n'obtenaient pas cette carte de civisme, ils étaient par là même déclarés suspects. Ils pouvaient être immédiatement déportés ou incarcérés, et récemment plusieurs membres de la société des Jacobins avaient, en pleine séance, exprimé le désir formel qu'une loi fût faite pour mettre à mort tous les suspects en-ermés dans les prisons.

Jung, enflé d'orgueil, se laissait flatter, cajoler, supplier et quelquefois daignait sourire comme un bon prince et adresser à quelques-unes de ses anciennes connaissances une bienveillante parole, Mais malheur à ceux pour qui il avait travaillé de son métier de cordonnier, et qui ne s'étaient pas montrés contents de sa besogne, ou ne l'avaient pas assez promptement rétribué. A ceux-là, toute

carte de civisme était impitoyablement refusée. Par suite de ce refus, ils couraient risque d'être arrêtés le jour même, juste châtiment du chagrin qu'ils avaient fait jadis à M. Jung.

Une autre fois, Alete avait vu la porte de la cathédrale ouverte à deux battants, et des ouvriers et des chefs d'ouvriers qui y entraient. Elle entra aussi, ne sachant ce qui occasionnait ce mouvement inusité dans la basilique si longtemps fermée, et elle assista aux préparatifs d'une grande œuvre de rénovation.

Depuis quatre siècles, le sublime édifice d'Erwin de Steinbach et de sa glorieuse fille Sabine, était consacré au culte catholique si fortement enraciné dans le cœur de l'Alsace. Depuis quatre siècles, les hymnes saintes retentissaient sous ses voûtes majestueuses, et l'encens et les cierges brûlaient devant les autels. D'âge en âge, toutes les générations avaient prié, chanté, pleuré dans ces vastes nefs. D'innombrables familles avaient célébré là les fêtes solennelles de la communauté chrétienne et les fêtes de la maison : baptêmes et mariages. Elles avaient là porté les cercueils de leurs morts, et entendu vibrer les chants plaintifs du *Libera* et du *Dies iræ*. Dans cette religieuse enceinte, les âmes joyeuses allaient remercier Dieu de leur joie, et les âmes affligées y trouvaient un refuge, une consolation, une espérance.

Erreur ! erreur !

Le temps était venu où la lumière humanitaire devait éclairer les ténèbres de ces vieilles superstitions. Déjà les autels, les tableaux, les statues de vierges et d'apôtres, tous les vestiges d'une grossière ignorance avaient disparu, et la gothique métropole allait être enfin purgée complètement de toutes ses souillures.

A l'entrée du chœur, un nouvel architecte, l'Erwin des patriotes, érigeait une construction en bois représentant une montagne, symbole de cette montagne de la Convention, d'où la Constitution, disait Schneider, était descendue, à l'instar de la loi divine, sous les coups de foudre et de tonnerre.

A la cime de cette vénérable montagne s'élevait l'image de la Nation et celle de la Liberté. Sur ses flancs, un ingénieux artiste avait représenté, à grand renfort de brosses trempées dans l'ocre et le vermillon, des rochers roulant sur des figures monstrueuses, figures de prêtres et de religieux; plus bas, dans un sombre marais, apparaissaient deux affreux personnages, dont l'un portait une couronne sanglante, et l'autre, un livre déchiré.

Çà et là flottaient des étendards tricolores, et çà et là, un peintre d'enseignes plaquait ces deux inscriptions :

Le trône et l'autel avaient asservi l'humanité;
La raison et la force lui ont rendu ses droits.

Devant ces beaux décors, toute la société des Jacobins devait se réunir en grande pompe pour proclamer la nouvelle religion. Là, Monet devait déclarer, dans un long discours, que la nation française renonçait pour toujours aux mensonges du christianisme et aux impostures du clergé. Là, Schneider devait abjurer le dogme qu'il prêchait dans cette même église deux années auparavant, en sa qualité de vicaire général.

Pour terminer dignement cette édifiante cérémonie, on allait, le soir, brûler sur la place publique des chariots remplis de titres de noblesse, de documents féodaux, de livres de messe et d'ornements sacerdotaux. On illuminait la guillotine, on dansait la carmagnole autour de ce nouvel instrument de salut. Et, c'en était fait à jamais de toutes les anciennes doctrines du judaïsme, aussi bien que du protestantisme et du catholicisme. On supprimait du même coup pasteurs luthériens, curés apostoliques et rabbins. Il n'y avait plus de Bible, plus d'Évangiles, plus de Christ, plus de saints, plus de Dieu. Non, l'humanité, si longtemps aveugle et maintenant éclairée, rejetait loin d'elle toutes ses idoles. Dans son heureuse transformation, elle avait trouvé ses vraies divinités : la déesse Raison et le Dieu Marat.

En 1704, Voltaire écrivait : « La lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'elle

éclatera à la première occasion, et alors on verra un beau tapage. Les jeunes gens seront bien heureux. Ils verront de belles choses. »

Le grand-maître de l'ordre des philosophes, le général de la légion des encyclopédistes pressentait le résultat de ses œuvres.

Elle devait voir en effet de belles choses, la génération à laquelle il avait si souvent adressé son cri de guerre : *Écrasons l'infâme!* à laquelle Rousseau disait : « Si l'autorité des rois vient de Dieu, c'est comme les maladies et les fléaux du genre humain. »

Et Raynal : « Les rois sont des bêtes féroces qui dévorent les nations. »

Et, dans une autre série d'idées de réformation, Helvétius : « Peu importe que les hommes soient vicieux, c'est assez s'ils sont éclairés. »

Et Toussaint, qu'on appelait le philosophe capucin, parce qu'il avait la simplicité de croire qu'il pouvait y avoir un Dieu et quelque essence surnaturelle dans l'âme : « Les enfants ne doivent pas plus de reconnaissance à leur père, pour le bienfait de leur naissance, que pour le vin de Champagne qu'il a bu ou pour le menuet qu'il a bien voulu danser. »

Alete racontait à Franz les malheureuses rencontres qu'elle avait faites, les scènes hideuses qu'elle avait vues, et tous deux gémissaient sur la

dégradation de ce pays de France, jadis la lumière et le modèle des autres nations.

Quelquefois elle apportait dans le cachot de la vieille tour, des journaux. Franz désirait les lire et craignait d'y toucher. Dans chacune de ces feuilles qui, de la fange de Paris, se répandaient comme un torrent de boue corrosive dans les départements, et entraînaient dans leur infection les gazetiers de province, toujours les mêmes déclamations furibondes, les mêmes cris de sang et de mort, le même dévergondage d'idées, le même brutal cynisme de langage, les mêmes injures immondes à toutes les richesses, à toutes les gloires du passé, à la science, à la religion, à la royauté, à la reine, à Marie-Antoinette, naguère si vénérée et aimée. Son diadème brisé, son mari assassiné, son fils arraché de ses bras pour être martyrisé par l'infâme Simon, ce n'était pas encore assez; c'était le vœu des jacobins que toute la meute des chiens enragés aboyât encore contre elle, et pas un n'y manquait. Les plus modérés l'appelaient seulement la veuve Capet. Les autres joignaient à son nom des épithètes que pas un être honnête ne pouvait entendre prononcer sans rougir.

La fureur révolutionnaire comprimait ou écrasait tout ce qui vibrait jadis si vivement dans le cœur de la France, jusqu'aux principes de loyauté que la France entière professait si hautement,

jusqu'aux élans chevaleresques que l'on citait comme une de ses qualités distinctives, jusqu'au sentiment de pitié pour une reine bien plus grande que la Niobé antique, et bien plus infortunée.

Dans le dégoût profond que lui causaient les gazettes et les pamphlets de la République, un jour, Franz eut la consolation de recevoir de M. Garten, par l'entremise d'Alete, le précieux écrit publié par Mme de Staël en 1793, et il lut avec attendrissement cette invocation :

« O vous, femmes de tous les pays, de toutes les classes de la société, écoutez-moi avec l'émotion que j'éprouve. La destinée de Marie-Antoinette renferme tout ce qui peut toucher votre cœur. Si vous êtes heureuse, elle l'a été; si vous souffrez depuis un an, depuis plus longtemps encore, toutes les peines de la vie ont déchiré son cœur; si vous êtes sensibles, si vous êtes mères, elle a aimé de toutes les puissances de l'âme, et l'existence a pour elle encore le prix qu'elle conserve, tant qu'il peut rester des objets qui nous sont chers. »

Tout cet écrit de Mme de Staël est un éloquent plaidoyer en faveur de la malheureuse reine, qu'elle avait vu, cinq ans auparavant, dit-elle, glorifiée, adorée.

Mais que pouvaient les accents de cette femme de génie contre la souveraine volonté du Vieux de la Montagne?

En ce temps d'atrocité et de tremblement, les habitants de la capitale tremblaient devant les comités de surveillance; les populations des provinces tremblaient devant les envoyés de Paris; les comités de surveillance et les commissaires tremblaient devant la Convention; la Convention tremblait devant Robespierre, et Robespierre voulait que Marie-Antoinette mourût sur l'échafaud comme Louis XVI.

Un matin, Franz apprit par un journal que bientôt elle serait mise en jugement.

« Oh! Dieu, s'écria-t-il, j'espérais encore, et j'avais tort, c'est sûr. Ils la traduiront à leur barre, les infâmes; ils la condamneront. Une victime royale ne leur suffit pas. Ils en veulent une seconde. Ils ne l'ont peut-être laissée vivre jusqu'à présent que pour la faire souffrir plus longtemps dans la pensée de son supplice.

O Dieu! Une femme! Une princesse étrangère, adoptée avec tant d'enthousiasme par la France, couronnée, bénie par la France, et dans cette même France, en qui elle mettait son amour et sa foi, jetée en bas du trône, accablée d'outrages, traînée dans une prison, et de là, peut-être, conduite à l'échafaud! C'est un crime plus grand que celui qu'ils ont commis, les misérables, en immolant leur roi! C'est plus qu'un régicide.... Alete, Alete, et nous sommes ici.... Et nos projets de dévoue-

ment, et nos rêves?... Hélas! ne puis-je donc trouver un moyen de m'échapper d'ici? N'est-il pas possible de me faire ouvrir la porte de cette tour? Alete, allez retrouver notre ami; priez-le, conjurez-le de se mettre à l'œuvre pour accomplir sa promesse, pour obtenir ma liberté. Nous partirions tout de suite. Et, peut-être, il en est temps encore!... Et si au moins nous pouvions la revoir, notre bienfaitrice, ne fût-ce que pour lui offrir un dernier soulagement dans son martyre, pour réveiller par notre reconnaissance une douce pensée en son cœur, ne fût-ce que pour verser une goutte de miel dans son amer calice? »

De peur de décourager son mari par l'inutilité de ses tentatives, Alete ne lui disait pas tout ce qu'elle faisait pour le tirer de sa prison. Sans cesse elle en parlait à M. Garten, et la bonne Mme Garten l'appuyait vivement dans sa requête, et lui était plein de bonne volonté. Déjà il avait fait un essai; il prétendait que pour engager de nouveau cette négociation, il fallait attendre un moment plus opportun.

« Le malheur est, dit un soir Mme Garten, qu'il faille s'adresser à un de ces scélérats de républicains. Ils sont tous les mêmes, et Edelmann, avec son air doucereux, est au fond de la même trempe que les autres.

— Vous êtes sévère pour lui, répliqua le mari.

— N'a-t-il pas été nommé membre du conseil municipal de la ville par les représentants, en même temps que Jung?

— C'est vrai.

— N'est-il pas un des intimes de Schneider?

— Au moins il le voit souvent. Mais cela ne prouve pas qu'il partage toutes les idées de Scheider, ou qu'il soit, comme vous le dites, de la même trempe que nos méchants jacobins. J'ai remarqué plus d'une fois en lui de généreuses tendances, et il est musicien, fort habile musicien même, excellent organiste. Je crois que l'amour de la musique ne s'associe guère avec les natures mauvaises, et j'espère que par considération pour cet art, M. Edelmann s'intéressera à notre ami Franz. »

Plusieurs semaines encore s'écoulèrent pendant lesquelles Franz s'agitait et se désolait.

Enfin, après les cruelles mesures ordonnées par les représentants et si rigoureusement exécutées par leurs agents, il y eut une apparence de repos, quelque chose de semblable à ce que les marins appellent une *accalmie*.

L'ouragan révolutionnaire n'était pas fini; le cratère n'avait pas épuisé sa lave, mais les satrapes de Strasbourg, Saint-Just et Lebas, paraissaient un peu apaisés, et leur subordonnés se montraient plus débonnaires. C'était l'heure propice que M. Garten attendait.

Sans parler de son projet ni à sa femme, ni à la gente Alete, il sortit un matin et se rendit chez M. Edelmann.

« Je viens, lui dit-il, vous solliciter de nouveau pour mon pauvre prisonnier.

— Oui, répondit d'un ton amical M. Edelmann. Je me rappelle.... un jeune Allemand, nommé Wagner, si je ne me trompe, qui a été arrêté au poste du Rhin et enfermé dans une des tours des Ponts-Couverts.

— Précisément.

— Vous savez que je n'ai rien à faire dans le régime des prisons. Cela dépend surtout de Schneider.

— Je le sais. Mais j'ai cru que par votre intervention....

— C'est-à-dire que vous n'osez vous adresser directement à Schneider. En réalité, il est un peu revêche et de difficile accès. Mais depuis quelque temps, je remarque dans sa physionomie, dans son langage un changement que je cherche à m'expliquer. Il a aimé autrefois, comme on peut le voir par ses poésies. Peut-être est-il adouci par un nouveau sentiment d'amour; il a fait, il y a deux ans, un discours à la Société populaire pour prouver que les prêtres devaient se marier. Il a depuis longtemps abjuré la religion catholique et la prêtrise. Mais ses ennemis lui reprochent encore

d'avoir été franciscain, prédicateur, vicaire général. Pour rompre plus complétement avec son passé dont on lui fait une sorte de stigmate, il a peut-être envie de se marier, et pour rendre son projet de mariage plus facile, il cherche peut-être à se montrer plus affable.

Quoi qu'il en soit de mes suppositions, le fait est que lorsque vous êtes venu me prier d'intercéder près de lui en faveur de votre protégé, je craignais de l'aborder et je crois qu'alors ma pétition eût été fort mal accueillie. Maintenant, je suis un peu plus rassuré.

S'il m'est possible d'obtenir ce que vous souhaitez, j'en serai réjoui. Je n'ai point oublié le service que vous m'avez rendu si obligeamment, lorsque vous étiez dans les bureaux du préteur ; et j'espère que, malgré la différence actuelle de nos relations, vous m'avez conservé quelque bon sentiment.

— La preuve en est dans la confiance avec laquelle je viens à vous.

— Merci. »

Edelmann prononça ce mot d'un ton pénétré, comme un homme qui éprouve une satisfaction inespérée.

Il était de ceux qui, en se laissant entraîner dans le mouvement d'une révolution, ne peuvent oublier le paisible sentier où ils cheminaient autrefois, et

voudraient conserver l'estime des humbles gens qui y sont restés.

Un instant il hésita; il avait envie de traiter avec M. Garten cette question; puis soudain se ravisant:

« Voyons, dit-il, parlons de votre jeune captif. Pourquoi a-t-il été arrêté?

— Jung, après un interrogatoire de quelques minutes, l'a signalé comme un ami de Dietrich.

— Ah! ceci est grave, très-grave. Ami de Dietrich! Aux yeux de Schneider, c'est un crime irrémissible.

— Je connais la haine de cet homme pour celui qui fut son protecteur et l'acharnement avec lequel il le poursuit. Mais écoutez : c'est Jung qui, sans doute pour donner un témoignage de son zèle, a lui-même dénoncé l'innocent Allemand comme un ami de Dietrich. La vérité est qu'il y a une douzaine d'années, Franz Wagner vint ici avec sa femme. Ils avaient une lettre de recommandation pour M. Dietrich qui les invita à dîner. Vous savez comme il était hospitalier et courtois.

— Oui. Et je vous prie de croire que je ne suis point de ceux qui ont si vite oublié ses qualités et ses vertus.

— Je le crois. Ils dînèrent donc dans sa maison et y passèrent la soirée. Le lendemain matin, ils partaient. Dès ce jour, ils ne l'ont plus revu, et n'ont plus eu le moindre rapport avec lui.

— C'est là, sans doute, une grande atténuation. Mais au nom de Dietrich, je vois d'ici Schneider bondir en l'entendant prononcer. Enfin, je tâcherai de l'apaiser. Dites-moi encore une chose. Quelle idée ce Wagner a-t-il eue d'entreprendre un voyage en France dans des circonstances comme celles-ci?

— Il a inventé un nouvel instrument de musique qu'il ne peut, dit-il, faire fabriquer, comme il l'entend, qu'à Paris.

— Il est musicien?

— Oui.

— En vérité. Cela m'intéresse. C'est mon confrère.

— C'est ce que je pensais.

— Et il est resté musicien? Heureux homme! Ah! le temps où dès le matin j'étais assis devant mon orgue, où je m'exaltais par les chants religieux dont je modulais l'accompagnement, où, du haut de ma tribune, il me semblait que des flots d'harmonie coulaient des touches d'ivoire vibrant sous mes doigts et s'épandaient dans toutes les nefs, dans toutes les profondeurs de notre grande cathédrale. Et, comme j'étais fier, le dimanche, lorsqu'en sortant de l'église, je voyais les bons bourgeois qui me saluaient comme pour me remercier, et les enfants qui s'arrêtaient à me regarder en se disant l'un à l'autre: « C'est M. Edelmann, l'organiste. »

« A présent, nous n'avons plus de telles joies.

Nous n'avons plus de *Te Deum*, ni de *Sanctus*, mais le *Ça ira* et la *Carmagnole*. Nous n'avons plus d'orgues. Avec leurs tuyaux de plomb on a fait des balles. En Allemagne, ils ont conservé leur religion et leurs églises, et notre jeune ami est peut-être organiste.

— Oui, et il joue aussi du violon, et de plus, il compose.

— Vraiment! Pourriez-vous me montrer une de ses compositions? Depuis trois ans il m'a fallu m'abstenir de tout ce qui me donnait autrefois tant d'heureuses émotions. Si je voyais une bonne page de nouvelle musique, cela me ferait du bien.

— Il est si modeste qu'il ne s'occupe guère, je crois, de recueillir ses œuvres. Mais sa femme qui le regarde comme une perfection, n'aura probablement pas voulu partir sans en emporter quelques-unes. J'irai, si vous voulez, m'en informer.

— Et vous reviendrez tout de suite?

— Oui.

— Merci; je vous attends. »

Ainsi que M. Garten le supposait, Alete avait mis dans sa valise plusieurs compositions de son mari, et notamment la sonate qu'il avait faite pour la naissance du Dauphin. Souvent elle priait Franz de la jouer, et chaque fois qu'elle l'entendait elle y trouvait un nouveau charme. Pour elle, il n'y avait pas une mélodie pareille dans le monde.

Rien dans cette œuvre n'indiquait son origine ni sa destination. On pouvait donc sans aucun inconvénient la montrer à un républicain.

M. Garten pria la jeune femme de la lui prêter pour quelques instants.

« Pour quelques instants ! répondit Alete d'un ton un peu inquiet ; je n'en ai ici que cette copie. Je ne voudrais pas m'en déposséder. Si vous saviez comme je l'aime, cette sonate ! Franz et moi nous lui devons un des plus heureux jours de notre vie.

— Vous lui en devrez encore un autre si vous voulez bien me la confier.

— Donnez-lui ce qu'il demande, ma chère Alete, dit Mme Garten. Il est sorti ce matin mystérieusement ; il rentre d'un air tout affairé, et, quoiqu'il agisse en cette occasion comme un vieux sournois, sans daigner me consulter, je ne veux pas l'en punir, parce que je sais qu'il est en train de continuer une bonne négociation pour vous. Voyez, il paraît déjà très-content de lui, l'orgueilleux ! »

M. Garten sourit d'un petit air fin, prend le cahier d'Alete et disparaît.

« Eh bien ? s'écrie M. Edelmann en le voyant entrer.

— Voilà.

— Merci. Ma passion d'artiste est revenue : et je vous attendais avec l'impatience d'un enfant à qui l'on a promis une joie dont il a été longtemps privé.

Voyons cette musique de M. Wagner.... Eh!... Eh!... Un assez long morceau, et parfaitement copié. J'aime ces lignes régulières et ces notes correctes. Cela annonce de prime-abord une main à la fois habile et patiente.

Puis il lit avec la promptitude du maître et avec une visible apparence de satisfaction, la première page de l'œuvre de Franz, puis court à son clavecin, pose la sonate devant lui et se met à la jouer.

« Très-bien, dit-il, un joli *andante*, doux et pur, et un peu vaporeux comme les premières émotions d'une jeune fille. Ces notes ont des ailes. Légères, elles s'élancent et planent dans les airs, et soupirent comme une volée d'oiseaux, sous un ciel bleu, en une matinée de printemps. L'andante continue, non moins mélodieux mais plus grave. Ce n'est plus le vague et virginal essor d'une jeune fille : c'est le rêve d'une mère, rêve tendre et sérieux, où le souvenir du passé se joint aux perspectives de l'avenir, l'appréhension à l'espoir, et le sentiment des réalités de la vie à d'idéales conceptions. Le cœur maternel se complaît dans ce rêve et le prolonge. Elle y revient sans cesse et ne peut s'en détacher. Mais voici l'*allegro*; le rêve est réalisé; l'espoir est accompli. L'heureuse mère élève vers le ciel son âme reconnaissante; de ses lèvres s'échappe un cri de joie, un chant pieux, et *presto, presto,* tout

chante avec elle : voix de l'époux, voix de la famille, cloches des églises, hautbois et violons. »

Ainsi parle Edelmann, à mesure qu'il déroule les pages de la sonate, et ses doigts courent sur les touches du clavecin, et son œil s'anime, et sa figure sombre encore et contrainte s'épanouit.

En un instant, le charme de la musique l'a transformé. Ce n'est plus le fonctionnaire de la révolution, soucieux, défiant, affligé par d'amers regrets, poursuivi par la crainte, par le remords peut-être ! C'est le libre, le joyeux artiste. A voir ce rapide changement, on dirait d'un exilé qui, tout à coup affranchi des rigueurs de son arrêt, rentre dans sa maison aimée, et se sent rajeuni, exalté par l'air, par la lumière, par la souveraine magie du pays natal.

Soudain il se tait, et ses doigts immobiles s'arrêtent sur le clavecin. « Que fais-je ! murmure-t-il d'un ton triste, il ne m'est pas permis de me laisser aller à cet entraînement. Si quelque ardent sans-culotte passait en ce moment sous ma fenêtre, il accuserait le citoyen Edelmann de se réjouir, quand l'ennemi est aux portes de Strasbourg, et quand les patriotes sont inquiets. Tenez, ajouta-t-il en se levant et en se tournant vers M. Garten, reprenez cette sonate qui m'a fait oublier que je ne suis plus l'heureux organiste d'un autre temps, mais l'élu des représentants du peuple, des membres de la Convention.

« Votre ami est un homme de cœur et de talent. Aujourd'hui même j'irai plaider sa cause, et malgré la fâcheuse inculpation qui pèse sur lui, par la stupidité ou la méchanceté de Jung, j'espère réussir. Schneider est revenu hier de Bar, content de son voyage, et ramenant avec lui un jeune homme auquel il témoigne une faveur toute particulière. Je le connais, ce jeune homme. Au besoin, je le prierai de me soutenir dans mon plaidoyer. On dit que c'est le frère d'une jolie personne. Peut-être que Schneider, qui songe à se marier.... Enfin nous verrons... Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que M. Wagner soit immédiatement remis en liberté. Ce soir, vous saurez le résultat de mes tentatives. »

M. Garten se retira en remerciant l'organiste de ses généreuses intentions.

Quelques instants après, Edelmann entrait chez l'accusateur public. Ainsi qu'il l'avait prévu, le fougueux, le vindicatif Schneider répondit d'abord à sa demande par un cri de colère : Un ami de Dietrich! Quelle terrible accusation! C'était bien pire qu'un aristocrate, un accapareur, un feuillant, un prêtre non assermenté, un incivique, ou tout autre criminel poursuivi par la justice de la révolution. Un ami de Dietrich, de ce magistrat qui avait laissé dans le cœur des Strasbourgeois un si vivant souvenir, de cet homme si aimé, et si vigoureusement

trempé que le tribunal de Besançon n'avait pas osé le condamner, et qui, dans sa prison de l'Abbaye, résistait encore à la rage de ses persécuteurs. Non. C'était un être trop dangereux. Il devait périr et entraîner dans sa chute tous ses partisans.

Edelmann, baissant la tête en silence, laissa Schneider exhaler le fiel de sa haine, puis, lorsqu'il le vit un peu calmé, il reprit la parole. Il raconta tout tranquillement, simplement, l'histoire de Wagner. Il fit voir comment Jung avait lui-même sans raison aucune, constitué cette prétendue amitié pour laquelle l'innocent Allemand languissait depuis plusieurs mois en prison.

Malgré l'effervescence de sa passion, Schneider était forcé de reconnaître la force de ce raisonnement. En même temps il faisait une réflexion que le timide Edelmann n'aurait pas osé lui suggérer, et qui cependant devait être fort utile à Wagner.

L'accusateur public près le tribunal criminel et révolutionnaire, le Fouquier-Tinville de Strasbourg, le redoutable Schneider, avait des ennemis, de nombreux et actifs ennemis. Il en avait au sein même de la société populaire dont il était l'un des coryphées. Monet était là, en face de lui, dans un état de rivalité perpétuelle, souvent agressive et manifestement hostile. Monet ne manquait aucune occasion de lui susciter quelque embarras et tra-

vaillait sourdement à le perdre dans l'esprit des deux souverains proconsuls : Saint-Just et Lebas.

Schneider le savait. Il savait que la majeure partie de la population alsacienne l'abhorrait et n'était retenue que par la crainte dans une apparente soumission. Déjà même, malgré cette crainte, la haine qu'il inspirait s'était manifestée en plusieurs occasions. Une des sections de la ville s'était soulevée contre lui et menaçait de le dénoncer à la Convention comme un agitateur du peuple.

La guillotine qui, par son ordre, était promenée dans les divers quartiers de Strasbourg, un soir fut enlevée de la place d'Armes, chargée sur une voiture, traînée dans la rue où il demeurait, et jetée à sa porte. En même temps, des voix tumultueuses l'appelaient. Mais il avait été averti du rassemblement, et s'était retiré chez un de ses amis. La guillotine, « l'instrument de la loi. » comme il l'appelait, resta devant sa maison jusqu'au lendemain. Le maire, Monet, ne se pressait point de la faire transporter ailleurs, et ceux qui avaient organisé cette émeute ne furent point poursuivis.

Schneider, en écoutant le loyal récit d'Edelmann, songeait que, comme il avait déjà tant d'ennemis, il devait prendre à tâche de ne pas en augmenter le nombre. Il songeait aussi qu'on l'avait souvent accusé d'être plus occupé de la satisfaction de ses passions que du bien public. L'histoire du jeune

Allemand arrêté et enfermé tout simplement parce qu'il avait, douze années auparavant, dîné chez Dietrich, pouvait donner lieu à de fâcheux commentaires; il résolut de relâcher ce prisonnier. Pour cela, il n'avait qu'à écrire deux mots sur un lambeau de papier, tant le régime des prisons et des cachots était simplifié, depuis que les Parisiens avaient eu la gloire de démolir les cachots de la tyrannie, la Bastille.

Mais il eut l'art de se faire longtemps prier, et lorsqu'enfin, il signa l'ordre de remettre Wagner en liberté, il semblait immoler tous ses devoirs à son amitié pour Edelmann.

Avec son ordre si désiré, l'ancien organiste courut chez M. Garten, et un moment après Alete descendait l'escalier de la tour des Ponts-Couverts, non plus seule cette fois, mais avec son cher Franz.

« Pourquoi vous en allez-vous? lui dit Stock en la conduisant à la porte extérieure de la prison. Votre mari avait à lui tout seul la meilleure chambre de la maison, je le traitais si magnifiquement, et je vous permettais de rester toute la journée près de lui. J'espère que vous reviendrez. Vous êtes une bonne petite femme.

XVIII

A la Conciergerie.

Le jour même où Franz fut remis en liberté, on voyait affiché sur les murs de Strasbourg le décret par lequel Marie-Antoinette était traduite devant le tribunal révolutionnaire. C'était au commencement d'octobre.

Dans la nuit du 1er au 2 août, elle avait été transférée du Temple à la Conciergerie. Les commissaires et les agents municipaux qui l'accompagnaient, avec une troupe nombreuse de soldats, la conduisirent à la lueur d'une lampe au fond d'un sombre corridor, dans une chambre noire, où l'on avait mis un lit de sangles, une cuvette, une table et deux chaises. Telle était la nouvelle demeure assignée par la République à la reine de France. Là, elle ne devait plus avoir sans cesse devant les yeux que deux gendarmes, établis en permanence dans son cachot, séparés d'elle par un étroit paravent. C'était la femme du concierge qui lui apportait, sous la sur-

veillance de ses deux vigilants gardiens, son frugal dîner : un plat de viande et un plat de légumes. Plus de couverts en argent. Les austères sans-culottes voulaient bien s'accorder ce luxe, mais on ne le permettait pas aux ennemis de la République. Point de vin : la reine n'en avait jamais bu. Quand elle avait fini son repas, elle récitait à voix basse une action de grâces, puis se levait et marchait.

Les heures étaient longues dans ce cachot, où elle ne pouvait avoir aucune distraction, où on ne lui avait pas même laissé une aiguille pour travailler.

Dans le désir de se créer une occupation, elle en était réduite à tirer un à un les fils d'une grossière tenture en toile, clouée sur des châssis. Elle les polissait entre ses beaux doigts et en faisait un fin lacet.

Quelquefois, elle s'approchait des deux gendarmes et les regardait jouer. Ils pouvaient jouer, ces deux rudes gardiens, sans cesser de la surveiller.

Un matin, madame Richard, la femme du concierge, qui éprouvait pour son auguste prisonnière une tendre commisération, lui amena son plus jeune fils, un doux enfant aux cheveux blonds et aux yeux bleus. La reine le prit entre ses bras et fondit en larmes. Il avait à peu près l'âge du dauphin. Elle songeait, en le regardant, à cet infortuné

dauphin, éloigné d'elle, livré sans merci à la férule, à la dépravation de l'infâme Simon.

Ah ! la triste mémoire des trésors du cœur, quand tous ces trésors sont anéantis ! Ah ! l'amère réminiscence des joies de la vie, quand cette vie dévastée est devenue comme une lande aride où plus rien ne fleurit ni ne reverdit, où de quelque côté qu'on regarde, on n'entrevoit plus qu'un silencieux et froid espace et un sinistre horizon au fond d'un ciel de fer.

Dans son cachot de la Conciergerie, la pauvre reine était près des lieux qui devaient réveiller en elle les plus éclatants souvenirs, au bord de la Seine, entre le château des Tuileries qui s'ouvrait pompeusement pour elle à sa première entrée à Paris, et l'Hôtel-de-Ville où l'on célébrait avec tant de splendeur la naissance de son premier fils.

Qui pourrait dire ce qu'elle a souffert dans les longs jours, dans les longues nuits de sa captivité, lorsqu'elle songeait à Versailles et à Trianon, lorsque sa pensée s'en allait vers cette île du Rhin où l'ambassadeur de France la saluait du nom de dauphine, et plus loin vers cette affectueuse cité de Fribourg où elle disait adieu à l'empire d'Autriche ; et plus loin encore, par delà les montagnes du Tyrol, sur les rives du Danube, vers le vieux Burg de Vienne, qui lui a inspiré cette charmante lettre :

« Dites à ma chère maman que je lui baise les

mains, et que je suis devenue Française, comme elle a dit qu'il était de mon devoir de le devenir; mais que pourtant j'ai un bon petit coin éternel pour ma famille et mon pays de naissance. Je me transporte bien souvent à votre cercle ; je converse avec mes frères et sœurs, je m'incline devant les belles maximes et les gronderies de l'empereur, et je dispute le prix de la course dans les grandes allées à monseigneur le coadjuteur. Je le battais joliment à ce jeu-là. Aujourd'hui, madame ne fait plus de folies. Madame est grave et ne rit plus, et l'étiquette donc ! Si je ne la respectais pas, je me ferais des affaires. Laissez-moi une petite place à votre couvert, et souffrez que je m'installe bien pour écouter avec délices notre bonne mère et vous dévorer tous des yeux[1]. »

Dans l'étendue de ses souvenirs, entre son passé et son présent, quel abîme ! En aucune destinée humaine, depuis que le monde existe, il n'y en eut une semblable.

A Vienne, tout le monde l'aimait et se désolait de son départ. Maintenant, ceux de ses anciens sujets qui ont continué à l'aimer n'osent plus le dire et tremblent de le laisser voir.

A Fribourg, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple

1. Adressée à sa sœur Marie-Christine, le 2 août 1772, publiée par M. le comte de d'Hunolstein.

se réunissaient pour lui ériger des arcs de triomphe. Maintenant, on la traîne dans le silence de la nuit, sous les arceaux d'une prison.

Dans le pavillon du Rhin, elle s'était dépouillée de ses vêtements d'archiduchesse autrichienne pour prendre ceux que la France lui envoyait. Maintenant, elle n'a pour tout vêtement qu'une robe noire usée et rapiécetée.

A Paris, elle a vu une foule enthousiaste se précipiter sur ses pas. Maintenant, elle est dans un cachot, avec deux gendarmes.

A Trianon, elle a été l'heureuse amie, l'heureuse épouse, l'heureuse mère. Maintenant, ses plus fidèles serviteurs, ses meilleurs amis ont été égorgés ou sont dispersés dans des régions étrangères. Son époux a été conduit à l'échafaud, ses enfants ont été arrachés de ses bras.

Est-ce tout? Non. Son cruel calice n'est pas encore épuisé. Il faudra qu'elle le boive jusqu'à la dernière goutte. Nulle douleur physique et nulle torture morale ne lui sera épargnée.

Dans les premières semaines de son séjour à la Conciergerie, elle avait Mme Richard qui cherchait à lui procurer, autant qu'elle le pouvait, quelque soulagement. La reine avait le goût des fleurs, elle en avait semé de si belles dans ses jardins de Trianon! et Mme Richard lui apportait quelquefois, avec son dîner, quelques-unes de ces fleurs aimées.

La reine souffrait de la chaleur au mois d'août, dans l'étroite enceinte de son cachot, et Mme Richard allait au marché et y trouvait des femmes venant de la halle qui lui donnaient des fruits rafraîchissants, en lui disant à voix basse : « Pour notre pauvre reine. »

Ces femmes se rappelaient le temps où leur corporation s'associait à toutes les joies de la royauté. Huit années avant l'invasion de Versailles par une horde de furies et de forcenés, au mois d'octobre 1791, elle s'associait encore au bonheur de Louis XVI et de Marie-Antoinette; elle allait en grand attirail fêter, au château, la naissance du dauphin, et l'une de ses déléguées adressait au roi en un naïf langage cet excellent compliment :

Ne craignez pas, cher papa,
D'voir augmenter votre famille.
Le bon Dieu z'y pourvoira.
Faites-en tant que Versailles en fourmille.
I eût y cent Bourbons cheuz nous,
I y a du pain, des lauriers pour tous.

Pour ceux qui sont dans les ténèbres, le plus léger rayon de lumière est une clarté précieuse; pour ceux dont l'âme languit dans la souffrance, le moindre témoignage de sympathie est un bienfait.

La reine remarquait les attentions de Mme Richard, et regardait avec reconnaissance cette

humble femme dont le respect et la pitié lui donnaient dans son infortune un allégement.

Bientôt cet allégement lui fut aussi enlevé. Au commencement de septembre, un officier royaliste était entré comme un simple curieux, avec un fonctionnaire de la République, dans la prison de Marie-Antoinette. Il y avait laissé tomber un œillet qui renfermait un billet. A ce billet, Marie-Antoinette avait voulu répondre, et n'ayant ni encre, ni plume, elle avait essayé de tracer quelques mots, sur un brin de papier, avec une épingle.

Là-dessus, rapport d'un des deux gendarmes à son colonel, dénonciation à la Convention; grand émoi dans toutes les tourbes de jacobins. Un complot a été découvert, un terrible complot organisé par des bandes de scélérats pour soustraire la veuve Capet à la justice du peuple. Le père Duchesne en rugit, et la face blafarde de Robespierre en devint livide.

Il voulait, en effet, sauver sa reine, ce fidèle officier, ce vaillant Rougeville. Il échoua dans sa glorieuse entreprise, et lorsqu'elle fut découverte, il réussit à se soustraire aux perquisitions de la police. Mais le fonctionnaire qui l'avait introduit dans le cachot, si rigoureusement gardé, fut arrêté, et, après une longue détention, condamné à mort. La compatissante Mme Richard, son mari et son fils, furent enfermés aux Madelonnettes. La cellule

occupée par Marie-Antoinette ne paraissait plus assez sûre. Des commissaires en avisèrent une autre d'un accès plus difficile. Ils en firent fermer les ouvertures par des plaques de tôle et des treillages en fer, maçonner la gargouille qui servait à l'écoulement des eaux, consolider la porte par d'épaisses traverses et un triple verrou.

Ce n'était plus une prison. C'était un tombeau. La lumière n'y pénétrait que par deux petites croisées taillées dans la muraille, presque au niveau du sol du côté de la cour des femmes, et garnies de barreaux de fer. La sentinelle placée dans cette cour pouvait, en se baissant un peu, voir par ces lucarnes tout ce que faisait la royale captive.

D'autres commissaires, toujours poursuivant l'affaire de l'œillet, vinrent fouiller dans le lit, dans le linge de la reine. A son entrée à la Conciergerie, on lui avait déjà enlevé sa montre. Elle avait encore deux bagues qu'on lui prit, en disant qu'on les lui rendrait plus tard.

Le geôlier de la Force, nommé Bault, avait été mis à la place de Richard. Il devait sans doute à son air dur et brutal cette marque de confiance. Malgré la rudesse de son langage et de ses manières, ce n'était point un méchant homme. Il avait même un certain bon vouloir pour sa malheureuse prisonnière. Mais on lui avait signifié qu'il répondait

d'elle sur sa tête, et il vivait dans une crainte perpétuelle.

A tout instant, des gens de la police, des officiers municipaux venaient lui rappeler la rigueur de sa consigne. Nuit et jour, ces hommes entraient à la Conciergerie et faisaient ouvrir le cachot de Marie-Antoinette, frappaient sur les murs, sondaient le sol, examinaient le grillage et les barreaux des fenêtres. Ils semblaient considérer la reine comme un être surnaturel qui pouvait s'échapper par une maille de fer, par une imperceptible fissure. Quand ils avaient accompli cette belle tâche ils retournaient dans la loge de Bault, lui demandaient à boire et à manger, s'asseyaient à sa table et banquetaient.

Le soir aussi, Fouquier-Tinville, le racoleur de la mort, faisait sa ronde. L'œil hagard, le visage farouche, il passait devant les cachots de ses victimes, notant celles qu'il enverrait bientôt à l'échafaud pour plaire à la Montagne, et songeant déjà peut-être aux injures qu'il jetterait à la plus sublime, pour mériter l'approbation des régicides.

Auprès de cette blanche victime, il n'y avait plus qu'une bonne personne, une jeune fille, Rosalie Lamorière, la cuisinière de Mme Richard. Après l'arrestation de cette intéressante femme, elle fut chargée de préparer les repas de la reine. Elle n'avait point été impliquée dans l'affaire de

l'œillet, et on ne se défiait point d'elle. Cependant, il lui était expressément défendu de recevoir une visite, etde sortir, c'est-à-dire que, pour servir une prisonnière, elle devait être aussi prisonnière. Mais elle accepta sans difficulté cette condition, car elle éprouvait une religieuse commisération pour l'auguste captive ; elle désirait la secourir, et elle a raconté avec une touchante simplicité ce qu'elle essayait de faire et ce qu'elle souffrit en voyant une si grande infortune.

Elle s'affligeait, l'honnête créature, de ne pouvoir aller, comme Mme Richard, chercher au marché quelques bons fruits et quelques mets choisis. Les fournisseurs devaient venir eux-mêmes à la Conciergerie, et déposer, pièce à pièce, leurs provisions dans le greffe, en présence des gens de la police ou des brigadiers.

« La reine, dit Rosalie, s'aperçut du changement de son dîner, et ne laissa pourtant échapper aucune plainte. Je ne lui apportais plus que son potage et deux plats ; mais je préparais cela de mon mieux. Madame, qui était d'une propreté et d'une délicatesse excessives, regardait mon linge toujours blanc, et, par son regard, semblait me remercier de cette attention que j'avais pour elle. »

Un matin, la reine lui donna un bout de ruban blanc.

Celle qui était née dans le château des em-

pereurs, celle qui avait régné dans le palais de Louis XIV, n'avait rien de plus à donner à une fidèle servante; elle ne pouvait plus récompenser un témoignage de dévouement que par un sourire et une affectueuse parole.

De semaine en semaine, cependant, elle avait un plus grand besoin d'assistance. De semaine en semaine s'accroissaient ses douleurs.

« Autant elle avait, dit Rosalie, éprouvé de malaise pendant la chaleur du mois d'août, autant elle eût à souffrir du froid et de l'humidité au mois d'octobre. Elle s'en plaignit avec douceur, et moi, je ressentais un chagrin mortel de ne pouvoir adoucir ses souffrances.

« Le soir, je ne manquais pas de prendre sa camisole sous son traversin. Je montais vite chez-nous pour bien la réchauffer, et puis toute brûlante je la replaçais sous le traversin de la reine, ainsi que son grand fichu de nuit.

« Elle remarquait ces petites attentions de ma fidélité respectueuse, et son regard plein d'affabilité me remerciait comme si j'avais fait autre chose que mon devoir. On ne lui avait jamais accordé ni lampe, ni flambeau, et je prolongeais autant que possible le petit ménage du soir, afin que ma respectable maîtresse fût un peu plus tard dans la solitude et l'obscurité. Elle n'avait ordinairement, pour entrer dans son lit, que la faible clarté que

lui renvoyait de loin la réverbération de la cour des femmes. »

Elle avait fait depuis longtemps, la malheureuse princesse, le sacrifice de sa vie. Dès l'année 1791, elle écrivait à sa sœur Marie-Christine : « Je souffre nuit et jour. Je change à vue d'œil. Mes beaux jours sont passés, et, sans mes pauvres enfants, je voudrais être en paix dans la tombe. Après ma mort, défendez-moi de tout votre cœur. »

Elle disait et pensait ainsi, et ne prévoyait pas ce qu'elle subirait encore pendant deux ans.

Mais ces pauvres enfants, déjà privés de leur père et de leur héritage, livrés dans leur faiblesse et leur innocence à des mains barbares, n'ont-ils pas plus que jamais besoin de leur mère? C'est pour eux qu'elle tremble en de mortelles angoisses, c'est pour eux qu'elle voudrait vivre.

Si les calomnies, les outrages, les cruautés d'un peuple en démence ont tué la reine, la mère subsiste dans toute sa tendresse. Si le pays dont elle avait fait sa patrie d'adoption la répudie; si après l'avoir découronnée il la bannit, le peuple qui l'a vue naître et qui l'a vue à regret partir, ne se réjouira-t-il pas de la revoir? Si elle doit à jamais renoncer à toutes ses souveraines grandeurs, n'y a-t-il pas dans les domaines de ses ancêtres quelque vallon paisible, quelque refuge solitaire où elle pourrait se retirer humblement, silencieusement,

dépouillée des trésors de sa royauté, mais gardant avec bonheur les trésors de son cœur? Elle est si jeune encore! trente-huit ans à peine! A cet âge, on peut avoir tant d'années encore à passer en ce monde, et qui sait les grâces que le Dieu de justice lui réserve pour tant de douleurs imméritées!

Elle a eu, la noble reine, ces pensées dans son âme éperdue, dans sa sombre couche, sous les voûtes froides de son cachot. Elle a fait ce rêve; elle a espéré peut-être!

Mais Robespierre!

XIX

La rue Saint-Honoré.

M. Garten avait à Paris un ancien camarade qui, sans être jacobin, fréquentait les jacobins, et lui racontait dans de longues lettres leurs mouvements et leurs projets.

Sachant ainsi, mieux que la plupart de ses concitoyens, ce qui se passait dans le pandémonium de la Révolution, M. Garten engageait vivement Franz à retarder son voyage, et Mme Garten donnait le même conseil à Alete. Mais l'un et l'autre étaient également inébranlables. Ce qu'ils venaient d'apprendre de l'incarcération de la reine à la Conciergerie, et des tentatives faites pour la délivrer, augmentait leur désir d'arriver au plus vite à Paris.

Franz enviait l'honneur de Rougeville. Alete enviait l'emploi de Rosalie. Tous deux avaient la même pensée de dévouement. Il y a dans le dévouement comme dans tout acte de vertu une sorte de saveur surnaturelle.

M. Edelmann, les voyant si résolus, compléta son œuvre charitable, en leur donnant un passeport en règle, et deux cartes de civisme, ce qui leur fut, dans leur voyage, plus d'une fois, d'un grand secours.

Mme Garten attacha au chapeau de Franz et au bonnet d'Alete une large cocarde tricolore.

Ainsi munis de tout ce qui pouvait les recommander à la bienveillance des patriotes, ils partirent.

Ils allaient suivre dans toute sa longueur cette même route qu'ils avaient douze ans auparavant si gaiement parcourue. Ils se rappelaient la variété d'émotions qu'ils avaient eues sur cette grande route de l'Océan au Rhin, de Paris en Allemagne, comme ils l'avaient vue animée et bruyante, à tout instant sillonnée par les charrettes des paysans, par d'énormes fourgons remplis de marchandises, par des voitures de messageries, par les épuipages des riches habitants de la province ou des grands seigneurs étrangers. Maintenant, quelle différence ! Le paysan ne va plus fièrement conduire au marché les produits de sa récolte. La guerre lui a enlevé les auxiliaires de son labeur, ses fils et ses domestiques ; les réquisitions lui ont enlevé ses chevaux et son blé. Le peu qui lui reste, il le ménage pour ses propres besoins, ou le cache pour échapper aux rigueurs du maximum. Maintenant les colossales voitures de commerce ont disparu. Il n'y a plus de commerce. Les messageries qui faisaient le

trajet de Paris à Strasbourg ont cessé leur service, et ont été remplacées par de méchantes petites pataches, qui vont lentement, irrégulièrement d'une ville à l'autre. Maintenant, il n'y a plus de pompeux équipages ; les grands seigneurs étrangers ne viennent plus visiter Versailles ; les gentilshommes de France sont morts ou proscrits et ruinés, et les bourgeois qui dans ce désastre universel ont gardé quelque bien, ne se hasardent guère à en faire parade, de peur d'être notés comme aristocrates, et bientôt, en cette qualité, rançonnés ou emprisonnés. Que si, de temps à autre, sur cette route silencieuse et morne, on entend rouler une voiture attelée de chevaux de poste, on peut être sûr qu'elle est occupée, ou par un commissaire de la République qui va exécuter dans quelque département, quelque nouveau décret de la Convention, ou par un important suspect que des gendarmes conduisent dans l'une des prisons de Paris. « Marche, dit le commissaire au postillon, marche, disent les gendarmes, c'est la nation qui paye. »

Alete et Franz s'en allaient d'étape en étape, tantôt dans les pataches, tantôt à pied. C'est ce dernier mode de voyage qu'ils auraient entièrement adopté, s'ils n'avaient été si pressés d'arriver à Paris. Car, dans les voitures, ils rencontraient parfois d'atroces physionomies. Souvent ils étaient obligés de répondre à des questions embarrassantes, et sou-

vent ils entendaient des propos qui les faisaient frémir.

Un soir, ils se trouvèrent avec un jacobin qui se mit à parler de Marie-Antoinette dans des termes si grossiers que Franz ne put comprimer un mouvement d'indignation. Le jacobin n'eut pas l'air de le remarquer; mais, au premier relais, il descendit de voiture, courut tout droit chez le maire, et lui signala ses deux compagnons comme deux royalistes. Franz et Alete furent aussitôt arrêtés et soumis à un sévère interrogatoire. Par bonheur, leur passeport et leurs cartes de civisme, délivrés par l'imposante municipalité de Strasbourg, les protégèrent. Malgré la rage de leur délateur, ils furent remis en liberté.

Quand ils n'avaient pu trouver une place dans un véhicule, ils prenaient bravement leur petit sac sur leur dos, et se mettaient en marche, contents de cheminer l'un à côté de l'autre, et de causer tout à leur aise.

Ils pouvaient alors disserter sans crainte sur ce qu'ils avaient vu et entendu, se dire leurs soucis et leurs espérances et combiner de nouveau leur plan de conspiration. C'était là une grande affaire. Ils aspiraient à conspirer, ces deux innocents agneaux, non pas, certes, pour renverser la République, bien qu'elle leur fût souverainement odieuse, ni pour reconstituer la royauté, ils n'avaient pas tant

d'audace. Non, mais délivrer leur reine, ou tout au moins la secourir, voilà ce qui occupait sans cesse leur esprit et faisait palpiter leur cœur.

Ni l'un ni l'autre n'avaient la moindre notion de ce qu'on appelle l'art de conspirer. Si Pinto n'avait pas été plus habile, très-probablement la maison de Bragance n'aurait jamais pris possession du trône de Portugal.

Ils allaient droit en avant dans leur simplicité et leur bonne intention, espérant que la Providence les aiderait à accomplir leur généreux dessein, et qu'ils retrouveraient Jacques Comtois.

« Celui-là, disait Franz, est d'une bonne souche; avec quel respect et quel sentiment de dévouement il nous a parlé de la reine! S'il vit encore, bien certainement il ne l'a point abandonnée; il doit être du nombre de ceux qui, à tout hasard, cherchent à la sauver, et si nous parvenons à le découvrir, nous n'avons qu'à nous joindre à lui; il nous guidera et nous aidera. Les coquins font tant de mal par leur association; les braves gens peuvent bien avoir la même force par un meilleur accord. Allons donc, et à la grâce de Dieu!

— A la grâce de Dieu! » répétait pieusement Alete.

Les âmes tendres sont naturellement portées à la superstition. Quelquefois, le couple candide se plaisait à regarder comme d'heureux présages une

aurore vermeille, un oiseau qui chantait au bord du chemin, une dernière fleur d'été éclose dans la prairie. Mais souvent aussi, il se sentait péniblement affecté à l'aspect des sombres brumes d'automne, voilant la face du ciel, des arbres qui se courbaient en gémissant au souffle du vent, des feuilles jaunies qui se détachaient de leurs rameaux et tombaient dans le ravin.

Le soir, Alete et Franz s'arrêtaient dans une auberge de village, et là, ils devaient de nouveau s'imposer une rigide contrainte. C'était dans ces auberges que les purs sans-culottes de l'endroit se réunissaient ordinairement à la fin de la journée pour délibérer sur les affaires du pays, régler la marche des armées, applaudir au génie de la Montagne, et dévouer à l'échafaud les traîtres et les tyrans.

On peut s'imaginer les beaux discours qu'ils faisaient, quand ils avaient surexcité leur ardeur civique par la fumée du tabac et abreuvé leur patriotisme de quelques verres d'eau-de-vie. Parfois, ils tenaient leurs séances dans la salle même où soupaient les voyageurs, et l'aubergiste devait examiner les voyageurs, les interroger, leur demander leurs papiers, et les faire arrêter pour peu qu'ils lui parussent suspects. Il était l'un des agents confidentiels du comité de sûreté, membre peut-être lui-même de ce comité, et surveillé

par des envieux et des rivaux qui ne l'auraient pas épargné s'il avait manqué à son devoir. Car, sous ce bon régime de fraternité, chaque individu, de quelque côté qu'il allât, avait autour de lui plusieurs surveillants et plusieurs honnêtes citoyens fort enclins à la dénonciation. Par là, on se délivrait d'un ennemi, on s'affranchissait des poursuites d'un créancier, on se faisait noter comme un zélé citoyen, et de plus, quelquefois, on percevait une prime d'encouragement.

Un soir, dans une de ces auberges de village, pendant qu'on préparait le souper, Alete raccommodait son bonnet, Franz lisait un journal qu'il avait trouvé sur la table. Le maître du logis se promenait de long en large, regardant d'un œil inquisitorial ces deux étrangers. Il n'y avait point d'autre personne dans la salle.

Tout à coup Franz tressaillit et pâlit. Il venait d'apprendre que Jacques Comtois était condamné à mort pour avoir pris part à un complot royaliste.

« Les brigands ! s'écria-t-il avec une expression d'horreur et de désespoir.

— Qu'as-tu donc, citoyen ? demanda l'aubergiste, d'un ton qui indiquait une pensée peu amicale.

— Ah ! dit vivement Alete, voilà ce qui arrive à mon mari chaque fois qu'il ouvre un journal. Il

ne peut contenir sa colère quand il voit les menées perpétuelles des ennemis de la République. Probablement, cette feuille qu'il tient à la main renferme quelques graves nouvelles.

— Oui, dit l'aubergiste, subitement adouci par cette explication et par l'air bénin avec lequel Alete le regardait. Encore une conspiration de ces enragés royalistes pour enlever la veuve Capet à la justice de la nation. Mais ils auront beau faire, ils ne parviendront pas à tromper la vigilance des patriotes, et l'Autrichienne portera sa tête sous le couteau de la guillotine, comme elle le mérite. »

En entendant ce langage qui la faisait frissonner, Alete tourna avec angoisse ses regards vers Franz. Elle craignait qu'il ne pût se maitriser.

Par bonheur, l'hôtelier était de ces Oscar de comédie qui aiment à pérorer et qui éprouvent une jouissance toute particulière à s'écouter.

En continuant à se promener dans sa salle, il se mit à raconter, dans un long verbiage entremêlé de gros mots révolutionnaires, ce qu'il savait ou prétendait savoir du nouveau complot.

« La plupart de ceux qui ont pris part à cette machination sont, dit-il, pincés et coffrés. Leur procès ne sera pas long. Bientôt ils iront faire la révérence à sainte Guillotine. Mais certainement il y a là d'autres coupables plus importants que cette vieille écervelée qu'on appelait la femme

Fournier et ce jeune étourneau qu'on appelle le perruquier Basset. C'est l'opinion des patriotes clairvoyants que Rougeville et le ci-devant baron de Batz, ces deux forcenés, sont encore mêlés à ce complot, et jusqu'à présent ils n'ont pu être arrêtés. Mais patience! leur tour viendra; la République a le bras long, et pas un traître ne lui échappera. »

Le cabaretier s'exaltait à mesure qu'il parlait, et joignait à son récit des phrases de journaux qu'il déclamait avec emphase, et il se délectait à entendre le son de sa voix. Le silence de Franz et d'Alete lui semblait l'indice de leur admiration. Il ne voyait pas la tristesse de leur physionomie.

Quand ils furent seuls dans la chambre qui leur était réservée, Franz communiqua à Alete ce qu'il avait appris par le journal, la condamnation, c'est-à-dire l'exécution de Jacques Comtois. Car, à cette époque, à une sentence capitale, il n'y avait ni grâce, ni sursis. La besogne sanguinaire se faisait vite. Les jurés gagnaient lestement leur salaire journalier, Fouquier-Tinville était pressé, et les charrettes devaient être pleines chaque matin.

L'antique république d'Athènes suspendait chaque année toute exécution jusqu'au retour du vaisseau sacré qu'elle envoyait à Délos. Les maîtres, les meneurs, les satellites et les valets de la Répu-

blique de 1793 auraient été bien étonnés si on leur avait signalé cette coutume.

Donner des loisirs au bourreau! Faire attendre la mort! Quelle étrange idée!

Alete et Franz s'entretinrent longtemps de l'honnête jardinier dont ils avaient gardé un si bon souvenir. Ils ne songeaient point que s'ils avaient pu se rendre plus tôt à Paris et s'ils avaient rencontré Jacques Comtois, sans aucun doute, ils se seraient associés à son complot, et seraient, ainsi que lui, condamnés. Ils ne songeaient qu'à la difficulté d'accomplir sans lui leur dessein.

« Allons toujours, dit la jeune femme, nous trouverons bien quelques braves gens pour nous aider dans nos projets. Vous rappelez-vous l'hôtel des Alpes, où nous avons logé, dans la rue Saint-Honoré? La maîtresse de cet hôtel, Mme Michaud, était une excellente femme, très-royaliste. C'est elle qui m'a raconté que lorsque Marie-Antoinette fit sa première entrée aux Tuileries, quand elle était encore dauphine, le duc de Brissac lui dit en lui montrant le jardin rempli d'une foule immense, avide de la voir : « Madame, vous avez là, devant vous, deux cent mille amoureux. » — « Et c'est vrai, ajoutait Mme Michaud, mon père, mes frères, mon mari, tous les hommes étaient dans le ravissement en voyant la jeune princesse, et les femmes avaient le même enthousiasme. »

« Allons, poursuivit Alete, si Mme Michaud vit encore, je suis sûre que nous pouvons nous fier à elle; et puis, si abominables que soient les gens qui ont emprisonné la reine, il ne me paraît pas possible qu'ils osent la condamner. Pourquoi la condamneraient-ils? Désormais ils n'ont plus à redouter son pouvoir, et pour la satisfaction de leur haine, ils l'auront assez torturée. Je pense qu'ils la remettront en liberté. Alors, on ne nous empêchera pas de parvenir jusqu'à elle, et de lui offrir nos services.

— Allons! dit Franz, que Dieu vous écoute! »

Ils se remirent en route à pied, n'ayant pu trouver une voiture. Le soir, dans l'auberge où ils s'arrêtaient fatigués pour passer la nuit, un voyageur qui venait de Paris, se mit pendant le souper à parler du procès de la reine, et réjouit par ses paroles l'âme de Franz et d'Alete.

Il racontait que l'empereur d'Autriche offrait de rendre à la République, en échange de Marie-Antoinette, vingt mille prisonniers français, plus, les représentants du peuple livrés par Dumouriez; et beaucoup de gens, disait-il, pensent que cette proposition sera acceptée.

Tandis que Franz et Alete écoutaient avec avidité ce récit qui leur donnait un nouvel espoir, la reine était devant ce ramassis de honteux stipendiés qui composaient le tribunal révolutionnaire.

Elle était là, dès les huit heures du matin, à jeun, épuisée par la maladie qu'elle avait contractée dans son humide et froid cachot. Mais la force de son âme la soutenait dans sa faiblesse physique, et le sentiment de son innocence lui donnait dans son martyre une majesté suprême. Avec ses cheveux blanchis par la douleur, son visage pâle, son corps amaigri, son humble robe noire et son pauvre bonnet de veuve, elle était si imposante que personne, en la voyant, ne pouvait la méconnaître. C'était la reine.

La vaste salle où les atroces jacobins l'obligeaient à comparaître comme une criminelle, entre deux gendarmes, ne pouvait contenir la foule qui se pressait et se serrait pour y entrer. Il y avait là des cœurs fidèles qui suivaient avec angoisse la noble victime dans sa première lutte, et des êtres féroces qui comptaient jouir de son abaissement. Elle attendrit ses partisans par la trace de ses souffrances; elle imposa le respect à ses ennemis par sa dignité; elle confondit ses juges par son calme souverain; elle fit rougir Robespierre par l'impression qu'elle produisit, quand elle fut contrainte de répondre à l'inimaginable turpitude d'Hébert.

Vers le milieu de la séance, il se fit une grande rumeur dans la multitude qui stationnait autour du Palais de justice. On disait : « Elle s'en tirera.

Elle a répondu comme un ange. Elle ne sera que déportée. »

Déportée! Non, non. Robespierre voulait qu'elle mourût, et l'on n'osait désobéir à Maximilien Robespierre.

Fouquier-Tinville fit son réquisitoire. Le président Herman fit aussi le sien. Tous deux auraient pu s'épargner cette peine.

Les jurés étaient des sans-culottes éprouvés, bien choisis. Pas un d'eux ne pouvait manquer à ce qu'on attendait de son patriotisme.

Ils se plaignaient seulement, ces braves jurés, de la prolongation inutile d'une affaire qui pouvait être terminée si vite. Auditions de témoins, plaidoiries! A quoi bon? Ils devaient condamner Marie-Antoinette. Voilà le fait. Ils n'en demandaient pas plus.

A quatre heures et demie du matin, elle entendit avec une sérénité parfaite prononcer son arrêt.

Juges et jurés allaient ensuite s'asseoir au banquet qui leur était préparé.

Elle fut ramenée dans sa prison par les gendarmes. Pour la première fois, on lui accordait un flambeau. Elle demanda de l'encre, du papier et écrivit à sa belle-sœur Élisabeth cette lettre où elle répandait avec ses larmes, la tendresse de son cœur, cet adieu sublime, ce testament impérissable de sa grande âme.

Puis, elle se mit sur son lit. Elle était toute transie de froid. Elle enveloppa ses pieds dans un oreiller pour les réchauffer.

A sept heures du matin, Rosalie vint lui offrir une tasse de bouillon. Elle en prit deux cuillerées.

Et Samson entra. Elle se coupa elle-même les cheveux. Elle était prête à quitter son cachot.

Depuis soixante-seize jours, elle y était enfermée. Dans ces soixante-seize jours d'agonie, elle avait eu pour toute consolation la pitié de la femme du concierge Richard et de Rosalie, le témoignage de dévouement de Rougeville, une marque de respect d'un officier de gendarmerie, et l'aspect d'une religieuse, prisonnière en face d'elle, qui priait sans cesse et dont la piété l'édifiait.

Sur le chemin par lequel on la conduisit à la place de la Révolution, dans la rue Saint-Honoré, près de l'Oratoire, un enfant lui envoya un sourire avec un baiser. Elle le vit, et les larmes lui en vinrent aux yeux. Ce fut sa dernière tendre émotion en ce monde.

C'était le 16 octobre. Ce jour-là, dès cinq heures du matin, on entendait battre le rappel dans tous les quartiers de Paris. Les gardes nationaux prenaient les armes; les batteries de canons se rangeaient de distance en distance, depuis le Palais de justice jusqu'à la place sanglante. Des patrouil-

les circulaient dans les rues, et le comédien Gramont, à cheval, le sabre à la main, venait se placer à la porte de la Conciergerie, avec un escadron de gendarmes.

Ce jour-là, il avait un grand rôle, le misérable Gramont que le public du Théâtre-Français acceptait si difficilement, quelques années auparavant, comme une doublure de La Rive. Il commandait le détachement de fantassins et de cavaliers qui allaient escorter la charrette funèbre, et pour mériter la faveur des jacobins, et pour son propre agrément, il échelonnait sur différents points des rassemblements de populaciers avinés et de femmes perdues qui devaient, à son passage, insulter la reine.

La reine, autrefois, l'avait généreusement protégé.

Il se vengeait.

Il y a des êtres qui se délivrent ainsi du fardeau de la reconnaissance, et s'acquittent par une infamie des bienfaits qu'ils ont reçus.

Ce jour-là, Franz et Alete se mettaient en marche avant les premières lueurs de l'aube. Ils n'avaient plus que cinq lieues à faire pour se rendre à Paris. Cinq lieues! et ils arrivaient au terme de leur long voyage! Le ciel était sombre, la matinée froide, la route boueuse, mais ils étaient réconfortés par la nouvelle qu'ils avaient apprise la veille

au soir dans leur auberge, et ils cheminaient gaiement.

Vers les dix heures, les voilà qui entrent dans le faubourg Saint-Martin, s'avancent jusqu'aux boulevards, et là regardent avec étonnement le spectacle inattendu qui se déroule autour d'eux et devant eux. Une quantité de gens de toute sorte, poussés, par un même invisible mobile, dans une même direction, des compagnies de gardes nationaux, tambours en tête, drapeaux flottants, des individus errant d'un air farouche, en brandissant une pique ou une baïonnette, et des groupes d'hommes et de femmes se tenant à l'écart le long des maisons. Au milieu de cette agitation, tous les signes de la tristesse. Les boutiques fermées, la circulation des voitures interdite dans un grand nombre de rues. Çà et là, quelques clameurs désordonnées, mais pas un cri de joie, et la plupart des physionomies mornes, sombres, stupéfaites. On eût dit d'une population surprise par l'annonce subite d'un désastre et divisée en deux partis, l'un auquel ce désastre paraissait donner une fiévreuse agitation, l'autre qui en était consterné.

A cet aspect, Franz et Alete se sentent saisis d'un sinistre pressentiment. Ils voudraient savoir ce qui est arrivé, mais ils ont peur d'attirer sur eux l'attention de quelque ardent révolutionnaire, par quelque question maladroite, et n'osent interroger

les passants. Ils se communiquent leur mutuelle pensée par un regard, et continuent en silence leur route.

La foule descend vers l'intérieur de la ville. Ils doivent précisément aller de ce côté. Elle se dirige vers le quartier du Palais-Royal. C'est près de là qu'ils ont logé et qu'ils veulent retourner.

Mais cette foule à laquelle ils se sont adjoints s'accroît à tout instant, comme un fleuve, par de nombreux affluents. D'abord elle semblait les guider. Bientôt elle les enlace dans ses replis; elle les entraîne dans son courant impétueux jusqu'au milieu de la rue Saint-Honoré. Là, elle se sépare en deux bandes; l'une s'en va plus loin; l'autre s'arrête près de l'église Saint-Roch.

Alete et Franz s'arrêtent aussi, fatigués de leur longue marche, et tourmentés d'entendre parler de leur chère reine dans des termes si étranges qu'ils ne peuvent les comprendre.

Devant le portail de l'église, il y a un ramassis de femmes éhontées, débraillées. Ce sont les insulteuses que Gramont a postées là sous la direction de la citoyenne Lacombe, une ancienne artiste dramatique comme lui, et aussi peu applaudie que lui. Ces femmes attendent le moment où elles feront leur tâche ignominieuse, et, pour se distraire, elles fredonnent des chansons de carrefour, ou interpellent les hommes qui les environnent, ou échan-

gent entre elles des paroles obscènes avec des rires cyniques.

Alete les a seulement entrevues et en a ressenti une impression d'horreur.

Soudain il se fait un mouvement. Un mot court à travers la multitude, comme un souffle électrique. La voilà ! la voilà ! Et tous les regards se tournent du même côté.

Alors apparaît une charrette traînée par un lourd cheval.

Là, sur une planche transversale, est assise Marie-Antoinette, vêtue toute en blanc, comme une blanche brebis, les mains liées avec une corde derrière le dos, et, au fond de la charrette, le bourreau et son aide, la tête découverte.

Par ce signe de respect, le bourreau et son valet donnent, ce jour-là, une leçon aux Parisiens.

Gramont, qui veut jouir de sa combinaison, fait arrêter le convoi, et agite son sabre. C'est le signal. Aussitôt les mégères qu'il a rassemblées se mettent à vociférer des injures empruntées au réquisitoire de Fouquier-Tinville et au dictionnaire du père Duchesne. La Reine n'en a nulle émotion. Elle vient de passer près des Tuileries. Elle a eu là son dernier sentiment de douleur, et vainement Gramont s'efforce de provoquer contre elle une autre manifestation, et vainement sa phalange de créatures immondes redouble ses cris. La reine

est impassible, et nulle voix outrageante ne se joint à celle de la comédienne Lacombe, et de ses hideuses compagnes.

Gramont, furieux, se remet en marche. Un homme qui a frissonné à l'apparition de la charrette et n'a pu en détourner ses yeux, pâlit en la voyant venir de son côté, regarde en tremblant l'auguste victime, puis tombe à genoux, en murmurant: *O! heilige, heilige Kœnigin!* (Oh! sainte, sainte reine!)

Misérable! s'écrie un individu armé d'un fusil et coiffé d'un énorme bonnet rouge, oses-tu bien!... Et lui assénant un coup de crosse de fusil dans la poitrine, il le renverse par terre.

Et le cortége funèbre s'éloigne. Et la foule le suit. Quelques instants après, le sacrifice est accompli.

La reine de France a cessé de vivre, et une auréole immortelle couronne le nom de Marie-Antoinette.

XX

Épilogue.

Alete, qui se tenait debout près de son mari, dans une profonde émotion, à l'aspect de la reine, s'est précipitée sur lui, en le voyant tomber, et l'a pris dans ses bras, en sanglottant et en appelant au secours.

Grâce à l'assistance de quelques personnes touchées de sa douleur, elle a réussi à le faire transporter à l'hôtel des Alpes, où elle a eu la satisfaction de retrouver Mme Michaud.

Un médecin est venu qui a saigné Franz, constaté une lésion dans la poitrine et prescrit un rigide régime.

Et Franz a eu la fièvre, le délire. Sans cesse dans l'effervescence de son cerveau, il appelle Alete et à tout instant il parle de la reine. Tantôt il croit la voir dans le Hœllenthal, et lui chante d'une voix chevrotante sa romance allemande :

So viel Sternen in Himmel.

Tantôt, elle lui apparaît, pâle, maigre, épuisée par la douleur. Alors, il bondit sur son lit, et s'écrie d'un ton lamentable : « Alete, ils vont la tuer, les monstres ! Sauvons-la, sauvons-la ! »

Mme Michaud est effrayée de ces transports, et n'ose plus loger personne dans les chambres voisines de celle qui est occupée par un si ardent royaliste.

Pendant de longues semaines, Franz a cruellement souffert, et jour et nuit Alete a veillé près de lui.

Dès qu'il se sent en état de se lever, il exprime le désir de retourner à Fribourg. « Je sais bien, dit-il au médecin qui s'oppose à cette idée, je sais bien que je suis malade, très-malade peut-être. Mais c'est précisément pour cette raison que je tiens à m'en aller. Je ne veux pas mourir à Paris. Je veux, s'il plaît à Dieu, m'endormir à ma dernière heure au pied de la forêt Noire, et reposer dans le cimetière où sont mes parents. Puis, regardez ma pauvre femme. Elle a usé ce qu'elle avait de force à me soigner dans la lourde atmosphère de cette chambre. Elle ne se plaint pas. Elle ne se plaindra jamais. Mais il est évident qu'elle s'affaiblit de plus en plus. A aucun prix, je ne puis me résoudre à la voir ainsi dépérir, et pour la raviver, il lui faut l'air natal.

Le médecin conjure Franz d'attendre encore quel-

que temps, et Alete s'adjoint vivement à cette prière.

Franz attend encore quelques jours, et ne peut pas plus.

Et les deux fidèles pèlerins, les voilà, après deux mois de halte, se remettant de nouveau en route.

En deux mois, quelle chute ! Ils avaient fait, dans la générosité de leurs cœurs, de si beaux projets ! Comme ils ont été déçus ! Ils étaient si impatients d'arriver à Paris, et ils n'emportaient de Paris que le souvenir de l'horrible scène de la rue Saint-Honoré.

Ils n'ont même plus la consolation de cheminer librement l'un à côté de l'autre à pied. Leur faiblesse et la mauvaise saison leur imposent l'obligation de se mettre dans des voitures publiques, avec des compagnons qui souvent leur causent une douloureuse impression. Ils sont forcés aussi de voyager à petites journées, et quelquefois ils stationnaient dans une auberge pour se reposer. Mais là, ils éprouvaient un plaisir de cœur à se retrouver seuls, et à causer à leur aise, après une pénible contrainte.

Un soir, ils étaient à Châlons-sur-Marne, l'antique cité champenoise, la noble et heureuse ville, qui dans les frénésies de la révolution, a eu la gloire de ne pas répandre une goutte de sang, grâce

à la sagesse et à l'énergie de son maire, Mr. Moignon (1).

Ils venaient de souper et ils allaient se retirer dans leur chambre, quand, tout à coup, ils entendent résonner des claquements de fouets, et une voiture attelée de quatre chevaux de poste s'arrête à la porte de l'hôtel.

Un homme en descend avec trois gendarmes qui se serrent autour de lui, de peur qu'il ne leur échappe, et demandent pour lui, en toute hâte, un potage et un verre de vin.

Cet homme, c'est Schneider, le terrible Schneider de Strasbourg.

Elle tombait rapidement, la justice de Dieu, sur ceux qui avaient commis tant d'atrocités, au nom de ce qu'ils appelaient la justice humaine.

Naguères encore Schneider se promenait en Alsace avec des bataillons révolutionnaires, percevant des amendes, ordonnant des confiscations, prononçant selon son bon plaisir des sentences d'emprisonnement, d'exil, de mort, maître des biens et de la vie des citoyens, partout redouté, partout obéi.

Il se croyait bien affermi dans son pouvoir, et il touchait à sa fin. Un événement qui lui donnait un nouveau triomphe précipita sa ruine.

Pour effacer radicalement son caractère de prêtre,

1. *Châlons-sur-Marne*, par M. A. Nicaise.

ainsi que M. Edelmann l'avait pressenti, il voulait se marier. Mais il ne pouvait, ce glorieux satrape, s'amuser à roucouler et à soupirer comme un simple mortel. Prompte était sa volonté. Prompte aussi devait être l'exécution. Une nuit il expédia au citoyen Stamm, dans la petite ville de Barr, une estafette à cheval, avec ce billet laconique :

« Je désire épouser ta fille. Veux-tu me la donner? »

Le lendemain matin, il daigna venir lui-même renouveler de vive voix cette demande ; le père et la mère ne s'y opposent point; la fille consent, et, séance tenante, le mariage est conclu. Ni fiançailles, ni publications de bans, ni cérémonie religieuse. C'est bientôt fait.

Après dîner, Schneider part pour Strasbourg avec sa femme, dans une calèche attelée de six chevaux. Des gardes nationaux l'escortent le sabre à la main. Au moment où il franchit la porte de la ville, le poste prend les armes, le tambour bat aux champs comme autrefois pour un souverain, et Schneider arrive ainsi en grande pompe, en grand fracas, jusqu'à sa demeure.

Mais il y avait alors à Strasbourg deux hommes plus puissants que lui, Saint-Just et Lebas, qui déjà l'avaient condamné et qui n'attendaient qu'une occasion pour lui signifier son arrêt. Celle-ci leur sembla excellente. Aussitôt ils décrètent que Schnei-

der ayant, « par son faste, insulté aux mœurs de la République », sera pour ce crime exposé pendant quatre heures devant la guillotine, et ensuite conduit de brigade en brigade jusqu'à Paris.

Dans la nuit, il est arrêté, et, le lendemain matin, amené au pied de cet échafaud dont il avait tant préconisé les bienfaits. Bientôt la nouvelle de cet événement se répand dans toute la ville, et malgré les rigueurs d'une froide matinée de décembre, une foule nombreuse accourt sur la place d'Armes pour voir dans son désastre cet homme qui, la veille encore, inspirait une si grande crainte.

Schneider affectait de paraître calme. Mais les gens réunis autour de lui n'étaient pas disposés à lui laisser cette satisfaction. Quelques-uns d'eux, remarquant qu'il a une capote de garde national, s'écrient : « Il est indigne de porter ce vêtement ; il est indigne de porter le sabre et la cocarde ! Qu'il enlève tout cela ! »

Et l'orgueilleux Schneider est forcé d'obéir.

Bientôt les haines et les ressentiments éclatent. Les femmes le huent ; les enfants le sifflent et lui jettent des pierres et de la boue.

Après avoir subi ce supplice pendant quatre heures, il fut, selon l'ordre des représentants, conduit à Paris et enfermé à l'Abbaye, où il avait fait enfermer Dietrich. Il espérait être défendu par les plus illustres montagnards. Il écrivit à Robespierre,

et Robespierre fit contre lui un discours dans lequel il le comparait à Caligula et à Héliogabale.

Au mois d'avril 1794, il fut condamné à mort. Il avait à peine trente-huit ans.

Alete et Franz firent de religieuses réflexions en apprenant la catastrophe de cet homme qui les avait tenus si longtemps captifs à Strasbourg. Ils auraient pu en faire bien d'autres, s'ils avaient su la biographie des meneurs et des séides de la révolution, comment la plupart d'entre eux finirent, et comment finit l'œuvre qu'ils prétendaient fonder.

Les deux innocents enfants du Brisgau ne devaient pas avoir la joie de voir le terme de l'effroyable cataclysme dont ils avaient vu le commencement, d'assister à l'aurore d'une nouvelle ère, d'entendre célébrer le nom, les vertus de leur chère reine Marie-Antoinette, et de s'agenouiller dans son cachot transformé en chapelle.

Franz avait reçu, dans la rue Saint-Honoré, un coup mortel. Malgré les soins d'Alete, les ordonnances du médecin, et les remèdes qu'il acceptait docilement, il ne pouvait se guérir.

A Strasbourg, il s'arrêta plusieurs jours dans la maison de M. Garten, où il avait reçu tant de témoignages d'affection, et où on essayait encore cette fois de le garder. Il donna à M. Garten, qui aimait la musique, son violon de Guarnerio. Il sentait qu'il ne pourrait plus s'en servir, et se plaisait à

remettre ce présent de la reine entre les mains d'un brave homme.

Puis il rentra dans sa maisonnette de Fribourg. Il avait peur de ne pas y rentrer assez tôt pour y trouver son dernier gîte, et graduellement de jour en jour il s'affaissa.

Un matin, comme il était languissamment assis dans son fauteuil, seul avec Alete, qui sans cesse, avec une tendresse infatigable, veillait sur lui comme une mère sur son enfant, il vit entrer Sonino, tout pimpant et tout guilleret.

« J'ai appris par hasard, lui dit le maestro, que vous étiez ici, et je suis content de venir vous voir, d'autant que j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Une bonne nouvelle! murmura Franz qui n'attendait plus rien de bon en ce monde, et ne pouvait s'imaginer que Sonino eût un si libéral empressement.

— Oui, mon cher, vous m'avez vu persécuté, opprimé par la République qui me méconnaissait. Mais grâce à ma femme, à mon admirable Aglaé, justice m'a été rendue. Non-seulement je ne suis plus inscrit au nombre des suspects, mais me voilà rangé parmi les fonctionnaires de l'État. Le gouvernement m'accorde une haute marque de confiance. J'ai une mission à remplir en Suisse, une mission secrète, qui, si elle réussit, comme je n'en

doute pas, peut me conduire à une importante situation. Je pars ce soir pour Berne, où je résiderai quelque temps, et où Aglaé doit venir me rejoindre. Ah! je suis sûr qu'il lui tarde de me retrouver. Car voilà longtemps que nous ne nous sommes vus. Et vous, mon cher Franz, je ne vous demande pas ce qui vous est arrivé depuis le jour où je vous ai laissé dans la prison des Ponts-Couverts. Cela serait long à raconter, et j'ai tant de besogne. Mais vous me paraissez souffrant, et à en juger par l'ameublement et l'exiguïté de votre demeure, vous ne vous êtes pas enrichi. Je vous plains.

— Vous êtes bien bon, répliqua doucement Franz. Ne me plaignez pas. Dieu m'a fait plus de grâces que vous ne pensez. Dans mon humble et obscure situation, j'ai eu les meilleures joies de ce monde. J'ai vécu dans l'idéal de l'amour, dans l'idéal de l'art, dans l'idéal du dévouement. »

Une telle façon de comprendre le bonheur ne pouvait intéresser Sonino. Il venait d'annoncer sa nouvelle fortune à Franz. C'était ce qu'il souhaitait.

« Soignez-vous, mon cher, lui dit-il, d'un ton d'indulgente protection. »

Puis il sortit.

Franz languit encore quelques semaines, et un soir s'éteignit en tenant la main d'Alete dans sa main.

Sa fidèle femme, malade aussi depuis longtemps, ne devait pas tarder à le suivre. Ses frères, en apprenant qu'elle était veuve, l'engagèrent à les rejoindre. Ils avaient réussi dans leur métier et se trouvaient en état de lui offrir une situation agréable. Mais rien ne pouvait la déterminer à s'éloigner de Fribourg. Comme elle avait vécu près de Franz, elle voulait mourir près de lui.

Tranquillement, elle fit pour sa mort tous ses préparatifs. Elle choisit parmi les divers objets qu'elle possédait ce qu'elle désirait laisser comme un témoignage d'affection à ses amis de Strasbourg et à ses frères.

Du petit héritage qui lui venait de sa mère, elle fit trois parts : l'une pour la vieille femme qui la servait, l'autre pour de pauvres gens qui demeuraient dans son voisinage, la troisième pour une chapelle qu'elle affectionnait particulièrement.

Le capital qui était resté dans la maison de banque de M. Scharf, elle le légua au nom de son mari à un établissement d'orphelins, se rappelant comme son cher Franz avait souffert d'être si promptement orphelin.

Au printemps, elle mourut, la douce femme dont la vie s'était écoulée dans la continuité d'une cordiale et religieuse tendresse. Elle mourut avec une telle sérénité qu'elle semblait endormie.

Par une riante matinée, on la porta, au son des

cloches de la cathédrale, dans le vert cimetière, à l'endroit qu'elle s'était réservé, près de la tombe de son mari. La primevère et la pâquerette fleurissaient sur cette tombe, et le chardonneret y chantait.

Ainsi finit l'histoire du pauvre musicien Franz et de sa femme Alete.

FIN.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'IDYLLE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE DRAME.

FIN DE LA TABLE.

8604. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

